

UOP
3/8/21

CAMBODGE

CONTES ET LÉGENDES

CAMBODGE

CONTES ET LÉGENDES

DU MÊME AUTEUR

A LA LIBRAIRIE CHALLAMEL

Recherches sur la Législation cambodgienne (Droit privé), 189(
Recherches sur le Droit public des Cambodgiens, 1894.
Recherches sur la Législation criminelle et la procédure de Cambodgiens, 1894.

A LA LIBRAIRIE CHALLAMEL ET A LA LIBRAIRIE LAROSE

Droit cambodgien (le Régime de la communauté dans l mariage, — les Successions, — les Donations), 1894.

Pour paraître en 1895 :

Le Trey-Phoum, livre sacré des Cambodgiens.

CHALON-SUR-SAÔNE, IMPRIMERIE DE L. MARCEAU

CAMBODGE

CONTES ET LÉGENDES

RECUEILLIS ET PUBLIÉS EN FRANÇAIS

PAR

ADHÉMARD LECLÈRE
Résident de France au Cambodge

AVEC INTRODUCTION

PAR

LÉON FEER
De la Bibliothèque nationale



PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE BOUILLON, ÉDITEUR
67, RUE RICHELIEU, 67

1895

A LA

MÉMOIRE

DE

MA FEMME

ma collaboratrice infatigable et dévouée

PRÉFACE

Ce livre est un simple recueil de Contes et de Légendes trouvés au Cambodge et traduits de la langue khmère en français. J'espère que les lecteurs qui ont fait bon accueil à mes trois volumes de *Recherches sur la Législation des Cambodgiens*, le liront avec quelque plaisir et qu'ils me sauront gré d'avoir tenté de leur faire connaître une littérature jusqu'alors presque ignorée de l'Europe.

Ce recueil est formé de petits satras isolés recueillis dans les pagodes au cours de mes tournées administratives, et rassemblés sans méthode et sans prétention aucune. Il ne représente, je dois l'avouer, qu'une faible partie de l'œuvre littéraire des Cambodgiens; mais d'autres volumes, pour lesquels je réunis déjà des matériaux, viendront successivement s'ajouter à ce recueil et le compléter.

Je serai au bout de la tâche que je me suis imposée, quand j'aurai recueilli et publié en langue française tous les contes, toutes les légendes, tous les romans qui sont épars dans les monastères cambodgiens; quand j'aurai trouvé toutes les pages

d'histoire nationale et locale qui sont dispersées, quand j'aurai rassemblé une notable partie des compositions légères qui sont des plaintes amoureuses, des cris d'amour, des regrets de fiancés éloignés, des confidences charmantes et toujours naïvement exprimées; quand j'aurai, en un mot, sauvé de la destruction par le temps les satras anciens et les ouvrages modernes qui contiennent le meilleur de l'âme khmère, ce qu'il y a de plus intime au fond de la conscience de ce peuple d'extrême-orient qui nous a confié ses destinées et qui met tout son espoir en nous.

Je ne me dissimule pas les difficultés que j'aurai à vaincre si je veux remplir ma tâche avec conscience; il n'y a pas aujourd'hui au Cambodge une seule pagode, un seul monastère de religieux bouddhistes qui possède ce que j'appellerai une apparence de bibliothèque. Pour me procurer les manuscrits dont j'ai besoin, que je veux faire traduire et publier, il me faudra rechercher, découvrir les parties éparses, collationner les chapitres que je pourrai me procurer et former des collections complètes. Un monastère ne peut le plus souvent donner qu'un satra incomplet, un épisode d'une œuvre dont on a égaré plusieurs parties; c'est quelquefois à l'extrémité opposée du pays qu'on peut rencontrer la fin d'un ouvrage dont le hasard a livré le commencement. C'est ainsi que le conte du Perroquet et de la Merle *que je donne dans ce volume, recueilli en*

partie à Kompot en 1889, a été complété à Sambaur en 1891; c'est ainsi que le Jàtaka du Bouddha, *dont je m'étais procuré un exemplaire incomplet dans la presqu'île de Véal-Rine en 1888, a pu être complété à Kompong-Thom, à l'autre bout du Cambodge, en 1893, avec un satra également incomplet trouvé dans un ancien monastère.*

Il est grand temps de recueillir les vestiges de cette littérature cambodgienne qui gisent épars, et de rassembler en un même lieu tout ce qui vient du passé, tout ce qui n'a pas été perdu, tout ce qui n'est qu'égaré. Les textes anciens, au dire des habitants du pays, deviennent de plus en plus rares; on recopie de moins en moins, et les satras usés, devenus illisibles, mais qu'on ne peut pas détruire sans péché, sont souvent abandonnés aux termites, derrière le maître autel sur lequel est la statue du Bouddha.

Qui sait si, déjà, certaines parties importantes d'œuvres remarquables, si certains satras anciens qu'on aurait pu recueillir il y a trente ans, avant notre arrivée dans ce pays, ne sont pas à tout jamais perdus? J'ai recueilli de bouche à oreille des récits dont j'ai vainement cherché les textes dans vingt bonzeries, et qui avaient incontestablement gardé le cachet des choses qui ont été écrites.

C'est pour empêcher cette disparition des monuments littéraires de l'ancien Cambodge, c'est pour permettre de les comparer avec les ouvrages des

modernes Cambodgiens que j'ai entrepris de rassembler en un même lieu tous les satras de langue khmère et de publier en français tout ce qui, dans cette littérature cambodgienne, me paraîtra digne d'être soumis aux lecteurs français et susceptible de faire connaître à la France un peuple dont elle a assumé le protectorat et dont elle a entrepris l'initiation aux choses d'occident.

Cette collection, une fois faite, sera accompagnée d'un catalogue raisonné, puis déposée à la Bibliothèque Nationale où, jointe aux quelques satras que la section des manuscrits possède déjà, elle formera un fonds khmer ou cambodgien des plus complets, qu'on pourra consulter avec fruit.

En attendant, le recueil que je donne aujourd'hui permettra au lecteur de se faire une opinion sur la littérature cambodgienne et d'apprécier l'importance littéraire qu'aura la collection que je me propose de former.

Je ne terminerai pas cette courte préface sans remercier ici M. Léon Feer des notes qu'il a bien voulu me donner et surtout de l'intéressante introduction *qu'il a écrite pour ce volume.*

ADHÉMARD LECLÈRE.

Paris, 25 novembre 1894.

INTRODUCTION

M. Leclère se conforme au goût du jour en nous donnant un recueil de Contes Cambodgiens qui sera, nous n'en doutons pas, bien reçu du public. Par ce temps de passion pour le Folklore on veut avoir, sinon une collection complète, au moins un choix de traditions populaires de chaque pays ; et il est juste que le Cambodge fournisse son contingent.

I

Ces traditions populaires, qui piquent si vivement la curiosité, ne sont pas toujours, il s'en faut bien, originales. Mais, originales ou non, elles ne manquent jamais d'intéresser. Dans le premier cas, on aime à voir du nouveau, on admire le génie inventif du narrateur ; dans le second, on est surpris de trouver chez un peuple étranger des idées, des aventures, des épisodes que l'on connaît déjà, soit

pour avoir reçu les unes ou appris les autres dès l'enfance, soit pour les avoir rencontrés dans les légendes d'un peuple voisin ou même éloigné de celui dont on étudie les fictions.

C'est, pour citer un exemple, l'impression qu'on éprouve, en lisant les *Avadânas* traduits du chinois par Stanislas Julien, lorsqu'on y rencontre la fable de la *Tortue et des deux Canards*, impression dont la vivacité s'accroît encore, si on a déjà rencontré ou si l'on rencontre ultérieurement cette même fable dans le recueil indien d'où elle a été prise. On apprend ainsi, ou on le constate de nouveau, si on le savait déjà, que, malgré les distances qui les séparent, en dépit de la diversité des langues, des mœurs, des lois, de l'état social, il y a véritablement, entre les hommes, un lien commun, un trésor intellectuel indivis, ou plutôt libéralement réparti entre tous, un terrain sur lequel ils peuvent toujours se rencontrer.

L'imitation n'exclut pas l'originalité. La Fontaine, écrivain original s'il en fut, a puisé chez ses devanciers la donnée de ses plus beaux chefs-d'œuvre. En passant d'un peuple à un autre, d'une langue dans une autre, d'un auteur à un autre, les récits revêtent une forme nouvelle; ils sont plus ou

moins profondément modifiés; et c'est quelquefois par ces emprunts qu'on peut le mieux juger des traits distinctifs d'un peuple ou du talent d'un narrateur. Car en s'appropriant ce qui vient d'autrui, en y imprimant son cachet personnel ou national, on montre ce qu'on est par soi-même, individu ou peuple. A vrai dire, l'originalité, ou, pour employer un terme plus juste, l'invention est fort rare. Le génie le plus inventif ne se développe guère que par des emprunts ou des imitations dont il n'a pas toujours conscience. Les hommes échangent et se passent leurs idées comme leurs produits naturels ou fabriqués. Le plus inventif est, en somme, celui qui sait le mieux marquer de son empreinte les données qui lui ont été fournies par d'autres.

II

Le lecteur au courant du chemin fait par les Fables et les Contes de l'Inde ne s'attendra certainement pas à trouver dans les traditions du Cambodge un fonds très original. D'ailleurs l'influence exercée par l'Inde sur l'Indo-Chine a été si profonde et se reconnaît à tant de traits, malgré la diversité, pour

ne pas dire l'opposition des races et des langues, qu'on ne peut pas admettre un seul instant qu'elle n'ait pas agi sur les traditions populaires. Et, en effet, la lecture du recueil publié par M. Leclère confirme cette impression première. On reconnaît immédiatement, dans plusieurs de ces récits, des emprunts faits à la littérature indienne, et une étude plus approfondie démontrera sans doute qu'aucun d'eux n'est, à proprement parler, original. Mais l'intérêt n'en est pas diminué pour cela; car, ainsi que nous le disons plus haut, ils ont pour le lecteur étranger à la littérature indienne tout l'attrait de la nouveauté, tandis que le lecteur versé dans cette littérature y trouve matière à des comparaisons et des rapprochements très curieux. Ces contes, en effet, se présentent en général sous une forme qui exclut l'imitation servile et accuse une grande liberté dans l'emploi des matériaux venus du dehors.

Du reste, dans l'Inde même, les récits populaires ont subi des remaniements remarquables, non seulement en passant d'une langue dans une autre, de la langue savante dans les dialectes vulgaires, mais en passant par les mains de narrateurs écrivant dans la langue savante elle-même. Ce traves-

tissement est particulièrement remarquable lorsque l'on compare les sujets traités à la fois par les Bouddhistes et les Brahmanistes, mais il existe même en dehors de cette opposition de sectes. Si les Indiens inventeurs ont usé d'une si grande liberté, à plus forte raison leurs voisins de race et de langue différentes ont-ils dû modifier à leur gré les données empruntées à leurs maîtres.

Comment les légendes de l'Inde se sont-elles propagées dans l'Indo-Chine? Et, en particulier, dans quelles conditions ont-elles pénétré au Cambodge? A-t-on systématiquement traduit les recueils de contes et de fables formés dans la Péninsule Gangétique, ou s'est-on borné à traduire ou à imiter ces fictions une à une, et pour ainsi dire au hasard, ou plutôt selon le gré ou le caprice des narrateurs cambodgiens? Nous l'ignorons. Les textes rassemblés par M. Leclère ne forment pas un ensemble au Cambodge, ils se trouvent dans des fascicules isolés indépendants les uns des autres, qu'on fait lire aux enfants dans les écoles. Ils sont donc la base de l'instruction populaire, sans former une collection régulière. L'arrangement et le groupement suivant lesquels ils sont ici présentés au lecteur sont purement l'œuvre du traducteur et n'existent pas dans

le pays d'où ils nous viennent. La question d'origine et de formation reste donc intacte ; c'est un point à éclaircir dans l'histoire peu connue de la littérature cambodgienne.

III

Ce qui frappe au premier abord, à la lecture de ces contes, c'est qu'ils sont empruntés indistinctement à diverses écoles ou collections, sans qu'on se préoccupe de donner la préférence à aucune d'elles. Les légendes bouddhiques, les contes du Vétâla, les contes du Perroquet y sont représentés. Et dans tous ces récits le seul but apparent du conteur est de divertir par le récit d'aventures extraordinaires en même temps que d'instruire par l'enseignement qui découle du récit lui-même ou qui est expressément donné à l'occasion de ce récit. Il est à remarquer que, dans les contes d'origine bouddhique, ce qui est tout à fait spécial au Bouddhisme est supprimé ou très peu accentué, non pas sans doute par esprit d'hostilité, mais pour ne pas toucher à des questions trop abstruses. Du reste, la part du Bouddhisme dans ces contes est assez faible ; mais,

comme il s'agit d'un recueil artificiel et qui ne saurait avoir la prétention d'être complet, on n'en peut rien préjuger.

Je ne voudrais pas prolonger cette introduction outre mesure; je crois néanmoins devoir insister sur quelques rapprochements que l'on peut faire entre ces contes et les originaux indiens.

IV

Première partie. — Le récit initial, *le Satra du roi Chéa-Ly*, est proprement une généalogie du Bouddha. Mais le généalogiste ou le conteur, au lieu de remonter avec la tradition tibétaine à Gautama ou avec la singhalaise à Sihassarà[1], prend pour point de départ l'avant-dernière existence terrestre du Bouddha, c'est-à-dire Vessantara, le héros du 547e Jâtaka. L'histoire de ce personnage, dont le nom est pour ainsi dire escamoté et remplacé presque toujours par Chéa-Ly (ou Djàli), le nom de son fils, se présente avec des modifications et des accessoires sur

1. Voir l'Appendice du *Lalita-Vistara* de Ph. Ed. Foucaux (*Annales du Musée Guimet*, t. VI p. 375-8).

lesquels il serait trop long d'insister; et le narrateur, après avoir résumé l'histoire intermédiaire dans la mention de 160,000 rois, — le tibétain et le pâli plus modestes ne comptent que par 50,000 et 82,000, — descend au quadrisaïeul du Bouddha. Dans un exposé assez compliqué[1], il nous apprend que Chau-Srey-Son-Thoch-No (Souddhodana), roi de Kobellaphos (Kapilavastou), épousa Srey-Maha-Méa-Léac (Mâyâdêvî), fille du roi de Tévolong-Ka, et que de cette union naquit Chau-Sy-Ret-Tat (Siddhârtha), qui n'était autre que Chéa-Ly I ou Vessanda (Vessantara) revenu au monde. Il fut père de Chau-Réa-Hol (Râhoula) et devint Bouddha. Conforme à la tradition officielle dans ses traits généraux, toute cette histoire s'en écarte sur bien des points, et l'extraordinaire altération qu'y subissent les noms pâlis et sanskrits ne facilite pas la tâche de celui

1. L'auteur cambodgien s'embrouille lui-même. Racontant que le roi de Kobellaphos se rend avec son fils chez le roi de Tévolong-Ka pour lui faire épouser la fille de ce roi, il écrit Tévolong-Ka au lieu de Kobellaphos, et réciproquement. Quand on s'est aperçu de cette erreur reproduite par la traduction française, il était trop tard pour la corriger. Le lecteur est prévenu qu'il faut lire Kobellaphos à la dernière ligne de la page 32 et à la page 33, au lieu de Tévolong-Ka, et Tévolong-Ka au lieu de Kobellaphos à la deuxième ligne de la page 34.

qui cherche à établir la concordance. Faut-il considérer cette « généalogie » comme officielle au Cambodge? Je ne le pense pas; mais je ne puis rien affirmer. En tout cas, elle mérite l'attention et offre au lecteur curieux un sujet piquant de comparaison.

Le récit suivant, qui termine la section première, *la Graine de moutarde*, est une version simplifiée et assez exacte du commentaire de la stance 114 du *Dhammapada*.

Troisième partie. — Le conte I de la deuxième série, *le Perroquet et la Merle*, est emprunté aux « contes du Vétâla », dont nous parlerons plus loin; il correspond au 4e conte de ce recueil, mais s'en éloigne notablement; car le 4e conte du Vétâla est une discussion entre un perroquet et une pie sur la question de savoir lequel des deux sexes l'emporte sur l'autre par la moralité et le dévouement.

Le conte II de cette même section, *Néang Kantoc*, ne peut manquer de surprendre le lecteur, qui y reconnaîtra l'histoire de Cendrillon. M. Leclère lui attribue sans hésitation une origine indienne. Je suis de son avis; mais je voudrais pouvoir préciser davantage, et malheureusement je ne le puis. Le nom donné au sorcier qui y joue un rôle, Arahan, est un terme essentiellement bouddhique. Est-ce

suffisant pour affirmer que ce conte vient du Bouddhisme, ou que, sans en venir directement, il a passé par le Bouddhisme? Non certes. Cependant, on peut le supposer provisoirement; mais, avant de se prononcer d'une manière définitive, il faut attendre de nouveaux renseignements.

Le récit V de cette partie, *Mono-Véan*, a pour thème une donnée qui se présente souvent dans la fiction et dans l'histoire, la lutte du fils légitime et du fils illégitime, ou du frère aîné et du frère cadet. Je ne vois pas pour le moment un conte indien auquel on puisse le rattacher ; mais il présente de telles analogies avec un roman cambodgien intitulé *Vo-Vong*, et dont Bastian a donné une analyse assez étendue dans la relation de ses voyages en Asie[1], qu'il semble presque en être une autre version. En tout cas, la donnée fondamentale est la même.

Quatrième partie. — Les *Contes judiciaires*, qui forment la quatrième partie, rappellent le recueil indien intitulé en sanskrit : *Vétâla-Pantcha-vimçati* (les 25 contes du Vétâla), en hindoustani, *Baïtal-Patchisi*, en tamoul, *Vetâla-Kadaï*. Le cadre indien a disparu ; il ne reste que les récits de faits

1. *Reise durch Kambodia*, p. 128-136.

amenant des questions difficiles à résoudre. Le premier de ces contes semble en combiner deux du Vétâla, le deuxième et le cinquième ; il en résulte qu'il n'y a pas d'accord pour la solution de la difficulté parce que le récit cambodgien ajoute un quatrième prétendant aux trois du récit indien et que c'est à ce quatrième qu'il accorde la jeune fille. Mais il assigne aux autres des liens de parenté avec elle, s'efforçant, ici comme dans les autres cas, d'accorder à chacun sa part de récompense ; ce que ne font pas d'une façon constante les versions indiennes.

Le conte II° du Vétâla se trouve reproduit dans le III° cambodgien, *Néang Montéa-Vatdey* = (Mandavatî). La jeune fille morte et revenue à la vie que trois prétendants se disputent est donnée comme épouse à celui qui a gardé ses os, d'accord avec les versions hindoustanie et tamoule, tandis que la version sanskrite, traitant celui-là d'esclave, veut que la jeune fille soit donnée à un jeune homme qui était rentré chez lui après les funérailles.

Elle compte aussi un quatrième prétendant qui se brûle sur le bûcher de la jeune fille, mais que les autres versions ont soigneusement supprimé, sans

doute parce que, s'il est bon qu'une veuve se brûle sur le bûcher de son mari, il est d'un dangereux exemple qu'un mari se brûle avec le corps de sa femme ou un amoureux avec le corps de celle qu'il aimait.

Le conte XI de cette série, *les Quatre Hommes vertueux*, présente une particularité remarquable, deux contes enclavés l'un dans l'autre. Le conte enclavé correspond au neuvième de la version hindoustanie et au dixième de la version tamoule dont le traducteur anglais a cru devoir l'omettre comme choquant.

Le conte II de cette partie, *la Statue vivifiée* n'appartient plus au recueil du Vétâla; c'est l'équivalent du cinquième conte du Toutî-Nameh (les 35 contes du Perroquet). Le récit est légèrement différent, et la solution est tout autre. Tandis que, dans le conte du Perroquet, le bois dont la statue est faite retourne à son origine et les dons qu'elle avait reçus à ses différents donateurs, dans le cambodgien, la femme formée avec le bois devient l'épouse d'un de ceux qui ont contribué à sa confection et obtient avec tous les autres un lien de parenté. Voilà un exemple de la liberté dans l'imitation.

Le lecteur remarquera, dans cette quatrième partie, la mention fréquente du nom de Taxïla (ou Takchasilâ), ville de l'Inde, située dans le Pendjâb, c'est-à-dire au nord-ouest de la Péninsule, et qui fut, au moins à une certaine époque, la ville savante de l'Inde, la ville d'Université, comme nous dirions, où l'on allait faire des études supérieures. Elle se présente avec ce caractère dans les livres bouddhiques ; cependant son nom se trouve dans des récits cambodgiens qui ne paraissent pas empruntés au Bouddhisme.

Quatrième et cinquième parties. — Les deux récits (*Préa-Sang-Sêl-Chey*) qui composent à eux seuls la quatrième et la cinquième partie, et qui sont intimement liés l'un à l'autre, méritent une attention spéciale par la popularité dont ils jouissent, par les variantes qu'ils présentent et par les rapprochements auxquels ils donnent lieu. Il vaut la peine de s'y arrêter. Le second ne serait, selon M. Leclère, qu'un épisode du premier, lequel ne serait lui-même que l'abrégé d'un plus vaste récit. Je n'y contredis pas. Il est permis cependant de voir dans les deux récits deux versions distinctes d'un même sujet, ou plutôt de considérer le premier comme la combinaison de deux récits distincts juxtaposés ou asso-

ciés. L'étude ultérieure à laquelle doit se livrer M. Leclère éclaircira sans doute ce point.

Préa-Sang-Sêl-Chey fils du roi Séna-Kottarach (ou Codarach) et de Batam-méa, délivre sa tante, la sœur de son père, Kessa-Montéa ou Kéo-So-Montéa, enlevée par un Yak qui la retient prisonnière dans son palais ; telle est la donnée de « l'épisode » ou du second récit (Sixième partie).

Mais Préa-Sang-Sêl-Chey a un frère cadet, né d'une autre épouse de son père, et surtout six frères puînés, fils d'autant d'épouses subalternes. Ce sont ces six frères qui sont chargés de délivrer la tante ; mais, par les conseils insidieux de leurs mères, ils prient leur frère aîné de les aider dans cette entreprise, avec l'espoir qu'il y périra d'une manière ou d'une autre. Le frère aîné a toute la peine et tout l'honneur ; c'est lui qui délivre la tante. Mais les six frères trouvent moyen de le précipiter du haut d'une montagne, et ramènent dans le palais du roi la tante qu'ils se vantent d'avoir arrachée au Yak. Cependant Préa-Sang-Sêl-Chey, le frère aîné, soutenu dans sa chute par des génies célestes, n'a pas péri ; il est retrouvé et élevé sur le trône, tandis que les six frères, traîtres, fourbes et calomniateurs, ont

la tête tranchée. Tel est, en résumé le premier récit (cinquième partie).

M. Leclère pense que ce doit être un des Jâtakas du Bouddha, et je crois qu'il a raison; seulement l'identification n'est pas facile à établir. Il se pourrait, du reste, que cette donnée ne se trouvât dans aucun des Jâtakas connus, sans qu'on dût en tirer avec assurance une conclusion négative. Car tous les Jâtakas ne sont pas compris dans le recueil qui porte ce nom; il en existe en dehors de lui, qui sont encore ignorés. Cependant si nos récits ne coïncidaient avec aucun texte du Jâtaka officiel, ce serait une présomption très grave contre l'identification que nous cherchons. Mais cette identification peut se faire sinon avec une certitude évidente, du moins avec une probabilité suffisante.

Il y a, dans le Jâtaka pâli, deux textes où il est question de six frères cadets : ce sont le 152e et le 193e. Les héros du 152e sont des animaux, sept lionceaux orphelins, dont les six plus jeunes périssent victimes de leur imprudence en voulant venger leur sœur humiliée par un chacal; l'aîné (qui est le Bodhisattva ou le futur Bouddha), plus avisé, s'y prend mieux qu'eux et tue l'insolent chacal. On peut trouver à ce récit quelque rapport avec celui

du Cambodge ; mais le 193e présente plus d'analogie. Voici l'histoire :

Le prince Paduma est exilé dans la forêt avec ses six frères cadets par le roi, qui redoute un complot de la part de ses enfants. Les épouses des fugitifs les accompagnent. Pressés par la faim, ils mangent successivement les femmes des six plus jeunes. Au moment où la septième victime, la femme de Paduma, va être dévorée, il l'emmène pendant le sommeil des six frères, la porte quand elle succombe à la fatigue, l'abreuve de son sang, et arrive sur les bords du Gange où ils établissent leur demeure. Là, Paduma recueille un jour un homme mutilé attaché à un radeau qui descendait le courant du fleuve. C'était un criminel qui expiait ainsi ses méfaits. Il le soigne de son mieux ; mais sa femme et le nouveau venu, aussi ingrats et aussi pervers l'un que l'autre, entretiennent des relations coupables, et la femme va jusqu'à pousser dans l'abîme son mari qu'elle avait prié de l'accompagner au sommet d'une montagne, sous le prétexte d'y célébrer un sacrifice. Cependant Paduma ne périt pas, il se retient aux branches d'un arbre ; un roi des Iguanes (*Godharâdja*) l'y trouve, lui apporte de la nourriture, le console, et finalement le prend sur son dos pour le mettre en lieu

sûr. Il finit par arriver à Bénarès où son père vient de mourir, y est proclamé roi et répand ses largesses sur tout le pays. L'épouse adultère, traînant avec elle son complice, allait de lieu en lieu pour recueillir des aumônes ; elle vient à Bénarès pour profiter des libéralités du roi. Mais celui-ci reconnaît les deux scélérats et les bannit de son royaume. Ce prince vertueux qui échappe par miracle à des machinations perfides est le Bodhisattva, le futur Bouddha.

Assurément cette légende pâlie ne coïncide pas avec la légende cambodgienne ; mais il y a des traits communs à l'une et à l'autre ; la ressemblance va même quelquefois jusqu'aux noms propres. Et il est permis de dire que le récit cambodgien s'est inspiré du Jâtaka 193, quoiqu'il y ait certainement mêlé des données prises ailleurs. Préa-Sang-Sêl-Chey, fils de *Batam-méa* (fleur épanouie), et qui, à un certain moment, se cache dans des feuilles de *Batam-méa*, est *Paduma* (lotus), le Bodhisattva, précipité du haut d'une montagne comme le prince cambodgien, non pas, il est vrai, par des frères qu'il a obligés et qui le trahissent, mais par une épouse traîtresse qui s'unit à un misérable pour répondre à ses bienfaits par un assassinat. Il est sauvé par un *Godha-râdja*

dont le nom se retrouve à peine altéré sous la double forme du nom cambodgien du père de Préa-Sang-Sêl-Chey, savoir *Kottarach-Codarach*. Mais, il y a aussi des emprunts faits à d'autres textes, telle est la rencontre de quatre *kénor*, qui se trouve dans d'autres Jâtakas. D'un autre côté, le combat du Yak avec Préa-Sang-Sêl-Chey rappelle des exploits guerriers du Mahâbharata.

J'ai signalé les rapprochements qui m'ont frappé dès l'abord : je suis convaincu qu'une étude plus complète permettrait d'en faire d'autres. Mais ceux qui précèdent suffisent pour démontrer ce que l'on pouvait deviner ou supposer d'avance, — l'inspiration indienne de ces contes. Ils attestent en même temps une véritable liberté dans la façon dont les données indiennes sont traitées et, par conséquent, une certaine originalité. Le public saura gré à M. Leclère de lui avoir donné ce spécimen de la littérature cambodgienne, et les indianistes lui seront reconnaissants de leur avoir révélé cette forme nouvelle du développement du génie indien.

Léon FEER.

LITTÉRATURE CAMBODGIENNE

PREMIÈRE PARTIE
LÉGENDES BOUDDHIQUES

I
LE SATRA DU ROI CHÉA-LY

I

Lorsque Préa-bat-Chéa-Ly [1] vint au monde [2] après être demeuré dix lunaisons dans le sein de sa mère, c'était dans la soirée du thnay Préa-Hos [3] le 15e jour de la lune croissante du mois de Pisack [4] de l'année Roka [5].

[1] *Préa*, du pâli *para*, très grand, saint, sacré ; *bat*, du pâli *pada*, base ; *Chéa-Ly*, nom propre. En pâli *Jâli* (ou *Djâli*).
[2] Dans le royaume de Srey-Phyréas.
[3] *Thnay* ou *thgnay*, mot cambodgien signifiant « jour » et « soleil » ; *Préa*, du pâli *para*, très grand, saint, sacré ; et *Hos*, nom de la planète Jupiter.
[4] En sanscrit *Vâiçâkha*, nom d'une constellation, le deuxième mois de l'année indo-cambodgienne.
[5] Année de la Poule.

La jeune Métry-Tévi [1] vint au monde la même année, à la même heure du thnay Atut [2] qui se trouvait être le 10e jour de la lune décroissante du mois de Pisack.

Lorsque le prince Chéa-Ly eut atteint l'âge de seize ans, son père, Préa-bat-srey-Sanh-Chey [3] donna l'ordre d'amener néang Métry-Tévi [4], afin de la marier au jeune prince, son fils. Chéa-Ly obéit à son père et épousa Métry-Tévi, puis il monta sur le trône.

Le nouveau roi avait vingt et un ans quand sa femme, Préa-Métry, étant enceinte depuis dix lunaisons, accoucha d'un fils auquel on donna le nom de Chéa-Ly qui était le nom de son père, un thnay Pout [5] du mois Chet [6] de l'année de Môsanh [7].

[1] *Mètry*, nom propre; *Tèvi*, du pâli *devî*, épouse d'un dieu, nymphe céleste, épouse d'un roi; titre qui se trouve très souvent dans le titre des princesses cambodgiennes. Peut-être en pâli *Metti-devi* et en sanscrit *Maitri-devî*. Dans ces deux langues *devî* désigne une reine, comme *deva* désigne un roi. Les textes pâlis donnent à cette princesse le nom de *Kanhâjinâ*.

[2] *Atut*, nom pâli du soleil; jour du soleil.

[3] *Srey*, en pâli restitué *çrî*, bienheureux; *Sanh-Chey*, nom propre. Ce nom en pâli est *Sanjaya*.

[4] *Nèang* (mot cambodgien), madame, femme, fille.

[5] *Pout*, nom de la planète Mercure; en pâli restitué *Budha*.

[6] En sanscrit *Tchaitra*, le premier mois de l'année indocambodgienne.

[7] Année du Serpent.

Comme le jeune Chéa-Ly commençait à se tenir sur ses petits pieds et à marcher, sa mère, qui était de nouveau devenue enceinte, accoucha d'une fille à laquelle on donna le nom de néang Kang-Ha. On a oublié le mois de la naissance de cette fille, mais on sait que c'était un thnay penh-bord[1] et un thnay Chan[2].

Le roi, pour fêter ces deux naissances, distribua de nombreuses aumônes et donna même son éléphant [blanc] qu'il aimait à monter[3]. Cette distribution

[1] Jour de pleine lune.

[2] Lundi; *Chan*, nom de la lune.

[3] Le *Jataka* pâli donne une autre leçon: A cette époque, la sécheresse désolait le royaume de Kalinga (le *Kleng-Kréas* du texte cambodgien). Le roi de ce pays ayant entendu dire que Vessantara, qui régnait dans la ville de Jetuttara (ou Jayatura) possédait un éléphant blanc qui avait le pouvoir d'amener la pluie, envoya neuf brahmanes demander le précieux animal. Quand les neuf brahmanes arrivèrent à Jetuttara, ils trouvèrent Vessantara qui, monté sur son éléphant blanc, parcourait la ville et distribuait des aumônes au peuple. Ils furent à lui et lui demandèrent pour le roi leur maître l'éléphant blanc qu'il montait. « Que ne m'avez-vous demandé mes yeux ou ma chair, je vous les aurais donnés en aumône, » dit-il, et il leur remit l'éléphant blanc qu'il montait, avec ses harnais qui valaient à eux seuls vingt-quatre lacs du trésor (24 fois 100,000 pièces de monnaie), en disant: « Ainsi doit faire le futur Bouddha. » Les habitants, voyant que l'éléphant blanc qui donnait la pluie quittait le pays, s'ameutèrent et furent tout en larmes trouver le vieux roi. Ils lui demandèrent d'exiler son fils et toute sa famille.

Cette leçon du *Jataka* pâli explique la sédition populaire et

d'aumônes eut lieu un thnay Préa-Hos, le 14ᵉ jour de la 2ᵉ quinzaine du mois de Pisack dans l'année Roka.[1]

Cependant les hommes du royaume de Srey-Phyréas[2] s'étant soulevés, se rassemblèrent devant le palais de l'ancien roi, Srey-Sanh-Chey, et, mécontents de son fils, lui dirent :

— Roi, chassez donc, nous vous en prions, votre fils et votre petit-fils hors du royaume, conformémément à la coutume, depuis le roi Chéa-Chac jusqu'au roi Préa-Maha-Vésân[3].

— Oh ! dit le roi Srey-Sanh-Chey, voici maintenant que tous les hommes de Srey-Phyréas sont soulevés contre mon fils.

Et s'adressant aux révoltés, il leur dit :

— Je vais prévenir mon fils afin qu'il sorte du royaume.

Il se retira et envoya des gens dire à son fils ce que le peuple avait demandé. Ces gens ayant rempli leur mission, le jeune prince leur dit :

— Allez, je vous prie, parler au peuple ; deman-

controuve le motif que le texte cambodgien met dans la bouche des envoyés du peuple: «... conformément à la coutume, depuis le roi Chéa-Chac (un ancien roi probablement) jusqu'au roi Préa-Maha-Vésanda (le roi charitable, le roi régnant)».

[1] Année de la Poule.

[2] Çrî-Pâryâtra (?) aujourd'hui Bîrat, dans le nord de l'Inde.

[3] *Maha* (mot pâli), grand. *Vésanda* nom d'une incarnation du Bouddha. En pâli *Vessantara*.

dez-lui de me laisser distribuer encore aujourd'hui des aumônes et dites-lui que je quitterai après-demain le royaume.

C'était le quatorzième jour de la deuxième quinzaine.

Le jeune prince donna l'ordre de préparer les effets qu'il voulait donner en aumônes, et le lendemain qui était un thnay Soc[1], 15e jour de la deuxième quinzaine du mois de Pisack, s'étant levé de très bonne heure, s'étant baigné et ayant mangé, il commença dès le matin à distribuer des aumônes. Ayant encore accompli cette bonne œuvre dans la journée du thnay Sau[2] qui était le premier jour du mois de Chès[3]; Préa-Vésanda-Chéa-Ly[4] se rendit avec sa femme, son fils le jeune Chéa-Ly, et sa fille néang Kang-Ha, au palais du roi Préa-bat-Srey-Sanh-Chey, son père, afin de le saluer, ainsi que sa mère, et d'obtenir l'autorisation d'aller se faire bonze sur une montagne nommée Kyry[5] et d'y élever leur maison.

[1] *Soc*, nom de la planète Vénus.

[2] *Sau*, nom de la planète Saturne.

[3] Du sanscrit *Djyâichtha*, le troisième mois de l'année indo-cambodgienne.

[4] *Vessantara-Jâli.*

[5] Je trouve un peu plus bas *Kyry-Vongkot*. — C'est le mot sanscrit-pâli *giri*, montagne. Cette montagne est nommée *Vankagiri* « montagne crochue », par les textes pâlis. — Léon Feer.

Le père et la mère de Chéa-Ly, voyant que leurs enfants étaient venus les saluer, ne purent demeurer devant eux sans pleurer sur le sort malheureux qui les attendait.

Chéa-Ly et les siens ayant salué le roi et la reine reprirent la route de leur palais, préparèrent tout pour le départ très rapidement, et enfin s'acheminèrent vers le nord-ouest du royaume.

En ce temps-là, il y avait quatre préam[1] qui se mirent à leur poursuite pour leur demander en aumône les chevaux attelés aux voitures qui les portaient. Le roi exilé leur donna ses chevaux, et la nouvelle de ce bienfait monta jusqu'aux oreilles de Préa-En[2]. Alors Préa-En envoya un Tévobot[3] avec l'ordre de se transformer en animaux pour que le roi charitable pût atteler ses voitures et continuer sa route.

Peu de temps après, quatre autres mendiants survinrent et demandèrent au roi qu'il leur fît l'aumône de ses voitures. Le roi dit à sa femme :

— Nous irons à pied, car il faut que je donne encore mes voitures.

Ayant donné ses voitures aux préam mendiants,

[1] Brahmanes.

[2] Indra.

[3] Anges du paradis d'Indra, — *Tevobot,* du pâli *Deva* dieu, et *putta*, fils ; *devâputta*, « fils de Dieu ». Cette expression est très employée dans les textes pâlis. — Léon Feer.

le roi exilé prit Chéa-Ly sur son dos et néang Métry porta sa fille Kang-Ha sur sa hanche. Étant parvenus dans le royaume du roi de Chet-Taréas[1], ils se reposèrent une nuit dans une sala[2], et le lendemain matin, qui était le 2e jour du mois de Chès, et un thnay Atut, ils furent saluer le roi de Chet-Taréas, et lui dirent :

— Roi, nous vous remercions de l'hospitalité que vous nous avez donnée dans votre sala, et nous venons vous saluer, car nous allons partir.

S'étant mis en route, ils traversèrent une forêt et arrivèrent à la montagne de Kyry-Vongkot, où le roi exilé avait résolu de se livrer aux pratiques de l'ascétisme dans une sala que le Préa-Veèssakam[3] avait fait élever pour y loger la famille royale. Voulant faire encore une fois l'aumône, Chéa-Ly donna sa femme et ses deux enfants aux brahmanes mendiants, afin d'obtenir un jour d'être un Bouddha[4].

[1] Probablement *Ahcchêtra*, royaume qui était situé à l'ouest franc de celui de Pâryâtra. La ville de Sanjaya est appelée en pâli *Jetuttara*.

[2] Salle de repos, caravansérail.

[3] Un des noms de Visvacarma, en pâli *Vissakamo*, l'ange architecte du paradis d'Indra.

[4] Les faits racontés dans ce paragraphe sont à quelques détails près, ceux qui composent le Jâtaka 547, le dernier de tous. — Léon FÉER.

II

Mais laissons cette histoire pour le moment et racontons l'histoire de Chu-Choc ou Chu-Choc-Préam[1].

Le père de Chu-Choc s'appelait Kôléac-Préam[2] et sa mère se nommait Préam-Ney[3]; on connaissait son oncle maternel sous le nom de Kous-Préam et sa tante sous celui de Achérey-Préam-Ney[4]; le frère de son père portait le nom de Koyol-Préam, et sa

[1] Ce personnage est le brahmane Jûjaka du *Jataka* pâli. — D'après les *Jataka* pâli, c'est à ce vieux brahmane et non à quatre brahmanes que Vessantara appelé ici Chéa-Ly (Jâli) donne en aumône ses deux enfants, Chéa-Ly (Jâli) et Kang-ha (*Kanha-Jina*). C'est ce Chu-Choc (*Jujaka*) qui leur inflige les mauvais traitements auxquels il est fait allusion aux paragraphes IV et qui font l'objet d'un autre récit cambodgien qui fait pleurer ceux qui l'entendent. Je donnerai plus tard ce récit.

[2] Le mot *Préam* me paraît ici le mot indiquant la caste des *brahmanes* à laquelle appartenait toute cette famille. Les Indous disent « le brahmane » et « la brahmine ».

[3] Ce mot ne peut être le nom de la mère de Chu-Choc, il est le mot *brahmine* (femme brahmane) altéré. Le nom de cette femme que n'a point conservé notre texte devait précéder le nom de la caste à laquelle elle appartenait.

[4] *Acherey-Préam-Ney*, houri-brahmane.

femme celui de néang Kyry-Préam-Ney. Toute cette famille de préam habitait le royaume de Péaren-Nosey[1].

Le père de Chu-Choc étant devenu vieux, sa femme Chanty-Préam-Ney devint enceinte et accoucha le dixième mois de sa grossesse d'un enfant mâle auquel on donna le nom de Chu-Choc; cette naissance eut lieu un thnay Sau[2] le 9e jour de la deuxième quinzaine du mois de.... de l'année Khol[3] vers sept heures du soir.

Chu-Choc, ayant grandi et son père et sa mère étant morts, s'en fut habiter avec son grand-oncle. C'est chez ce grand-oncle qu'il se maria.

Lorsque ce grand-oncle mourut, la maison devint la propriété du jeune frère du défunt et Chu-Choc demeura avec son petit-oncle.

Vers cette époque, un grand incendie détruisit beaucoup de maisons du royaume de Paréan-Nosey. La maison que Chu-Choc habitait fut détruite et sa femme périt dans les flammes.

Chu-Choc, se trouvant veuf, quitta le royaume de

[1] *Bârânasi*, aujourd'hui Bénarès. On trouve plus loin la leçon *Paréan-Nosey*. C'est de ce royaume, si on en croit la tradition recueillie par Doudart de Lagrée, que seraient venus les Chhvéa-Préam qui s'établirent au Cambodge on ne sait au juste à quelle époque (Voy. *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée*, 1883, p. 10).

[2] Jour de Saturne, le samedi.

[3] Année du Tigre

Paréan-Nosey et alla habiter avec un ami le royaume de Kleng-Kréas[1]. Comme il était devenu vieux, il alla tous les jours demander l'aumône et put ainsi amasser 100 taëls d'or[2] qu'il confia à un préam, son ami[3], puis il partit.

Le préam ami de Chu-Choc était riche, mais peu de temps après que Chu-Choc lui eut confié son or, il perdit ses biens et fut ruiné. Alors, un jour, il dit à sa femme :

— Puisque nous sommes dans le besoin et que Chu-Choc nous a confié 100 taëls d'or, nous pouvons les employer. Quand il reviendra nous les demander, nous trouverons certainement le moyen de les lui rendre.

Et il dépensa les 100 taëls d'or. Quand Chu-Choc revint, il réclama son or, mais comme on ne pouvait le lui rendre, le mari et la femme, après s'être concertés, lui donnèrent leur fille Amitthi-Da[4] en mariage, sous la condition qu'il ne leur réclamerait pas les 100 taëls d'or qu'ils lui devaient.

Chu-Choc partit et emmena sa femme dans un

[1] *Kalinga,* nom cambodgien d'un peuple de l'Inde méridionale, le plus bavard des peuples, me dit un lettré.

[2] Le taël d'or équivaut à 37 grammes 50 d'or.

[3] Un peu plus loin nous trouvons que ce préam portait le nom de Kol-En-Préam (sommet d'Indra brahmane) et que sa femme se nommait néang Mony-Préam-Ney.

[4] En pâli *Amittatâ*.

pays nommé Tol-Vit-Krem (?), qui n'est pas très éloigné du royaume de Kleng-Kréas.

Le père de Amit-thi-Da, la femme de Chu-Choc, s'appelait Kol-En-Préam et sa femme portait le nom de néang Mony-Préam-Ney.

Le roi qui régnait dans le pays de Tol-Vit-Krem se nommait Préam-Léa-Banol-Réach et sa femme était néang Mantéa-Mony-Tévy.

Ce roi demanda un jour à ses gens :

— Comment se fait-il que la jolie fille Amit-thi-Da soit devenue l'épouse de Chu-Choc qui est laid et très vieux ?

On lui répondit :

C'est parce que, dans une existence précédente, cette jolie fille a cueilli une fleur de lotus et l'a offerte flétrie au Bouddha alors qu'il faisait déjà nuit, qu'une autre fois, elle a cueilli une fleur de lotus très belle et l'a offerte de très grand matin au Bouddha[1]. Aussi, ajouta-t-on, elle a aujourd'hui un homme vieux et laid ; mais après la mort de Chu-Choc, elle retournera chez ses parents et y trouvera un mari jeune qui portera le nom de Hem-Préam.

C'est pour cela qu'il ne faut jamais prendre des fleurs qui sont déjà flétries pour les présenter au Bouddha. Si celui qui commet la faute est un

[1] Le Bouddha qui a précédé Gautama.

homme, il aura une vieille femme comme épouse, si celle qui commet la faute est une femme, elle aura pour mari un vieux homme comme Chu-Choc.

III

Revenons, maintenant que nous avons raconté l'histoire de Chu-Choc et de sa jeune femme, à l'histoire du roi charitable.

Chéa-Ly donna ses enfants aux mendiants un thnay Pout[1] et le lendemain, qui était le premier jour de la deuxième quinzaine du mois de Méac-Asé[2] de l'année Roka il leur donna aussi sa femme[3].

Les préam mendiants qui avaient reçu en aumône la femme et les enfants de Chéa-Ly, les emmenèrent chez eux et les gardèrent. Environ deux ans après, un jour de l'année Kor (année du Cochon), le matin d'un thnay Pout du mois de Méac-Asé, ils firent la rencontre[4] du grand-père des enfants, le roi Préa

[1] Jour de Mercure, mercredi.

[2] Neuvième mois de l'année cambodgienne et indoue. Du sanscrit *Margasucha*.

[3] Le *Jataka* pâli dit que le roi charitable donna sa femme à Indra, qui avait pris la forme d'un brahmane mendiant. C'est aussi la leçon que donne un récit qui m'a été verbalement fait au Cambodge.

[4] Le *Jataka* pâli parle ainsi de cette rencontre: le brah-

bat-srey-Sanh-Chey, qui les acheta ainsi que leur mère[1].

Alors, le roi père envoya à son fils Chéa-Ly une troupe de gens et chargea un envoyé de l'inviter à revenir dans son royaume. Chéa-Ly tardant à venir, son père, sa mère, sa femme et ses enfants se mirent en route et furent le rejoindre sur la montagne de Kyry-Vongkot. Cette réunion de la famille royale sur la montagne eut lieu un matin d'un thnay Pout du mois de Bos[2] de l'année Kor[3], et le

mane (Chu-Choc ou Jûjaka) qui maltraitait les deux enfants, voyant que deux *devas*, qui avaient pris la forme et la figure de leurs père et mère, étaient venus à leur secours, décida de les conduire au roi, leur grand-père. Celui-ci avait eu un songe pendant la nuit et les astrologues lui avaient expliqué ces songes en disant que deux enfants viendraient chez lui et qu'il en serait très heureux. Le brahmane et les deux enfants étant venus à lui quelques instants après, le roi apprit que les enfants étaient son fils et sa petite fille. Il fit de riches présents au brahmane afin de l'amener à lui laisser le prince et la princesse, et lui fit servir de nombreux mets. Le brahmane ayant mangé avec excès mourut dans la nuit, et cette mort fit rentrer le grand-père en possession de ses petits-enfants.

[1] Le *Jataka* pâli enseigne que Indra ayant éprouvé le roi charitable et reçu sa femme en aumône, la lui rendit immédiatement. La leçon cambodgienne dit au contraire que les brahmanes mendiants qui la reçurent en aumône la gardèrent et qu'elle fut rachetée avec ses enfants par leur grand-père.

[2] Le dixième mois de l'année indoue et cambodgienne. Du sanscrit *Paucha*.

[3] Année du Cochon.

lendemain, les six membres de la famille royale reprirent la route qui conduisait à leur capitale. Escortés d'une grande suite, ils firent peu de temps après leur entrée dans leur royaume de Pichey-Chet[1]. Le roi Préa-bat-srey-Sanh-Chey abdiqua le pouvoir comme il avait déjà fait une fois et fit couronner son fils. Les habitants du royaume se montrèrent très satisfaits de tout cela, demeurèrent tranquilles, et le roi charitable ne cessa jamais de distribuer des aumônes[2].

Cinq ans après, l'ancien roi, Préa-bat-srey-Sanh-Chey, qui était très vieux, tomba gravement malade. La maladie le prit un thnay Préa-Hos du mois de Kadek[3] de l'année Momé[4] mais il vécut encore environ six mois, puisqu'il ne mourut que l'année suivante, un matin du thnay Atut du mois de Pisack de l'année Pôk[5] Alors il s'en alla dans le royaume de Dosset[6] avec le Préa-En.

[1] *Srey-Phyréas.*

[2] Dans le *Jataka* pâli, étant rentré dans sa capitale avec sa femme, après le temps d'épreuves passé dans la forêt, Vessantara y retrouve ses enfants. C'est ainsi que se termine le récit pâli. Tout ce qui suit ici paraît étranger au pâli officiel du *Vessantara-Jataka*. — Léon FEER.

[3] Huitième mois de l'année indoue et cambodgienne. Du sanscrit *Kartika*.

[4] Année de la Chèvre.

[5] Année du Singe.

[6] Le paradis d'Indra, la Tusita, le quatrième des six paradis Kamma où la forme et les passions subsistent.

La reine mère fut très affectée de la mort de son mari et demeura dans une grande tristesse jusqu'à sa mort qui arriva l'année suivante, un thnay Ang-Kéar[1], le quinzième jour de la première quinzaine du mois de l'année Roka[2]. Elle fut alors rejoindre au royaume de Dosset, le roi son mari dont elle demeura la femme aimée.

Au cours de l'année Pok, un thnay Préa-Hos, le quatorzième jour de la première quinzaine du mois de Pisack, un superbe éléphant [blanc] mourut au palais et le roi Chéa-Ly mourut le lendemain qui était un thnay Soc à minuit. Il monta au Ciel à son tour et renaquit dans le corps d'un Tévobot.

Sa femme Préa-Métry-Tévi, qui mourut quelques jours après lui, un thnay Sau, le huitième jour de la deuxième quinzaine du mois de Pisack, monta aussi au ciel et rejoignit son mari.

Le jeune prince Chéa-Ly et sa sœur néang Kang-Ha, assistés de tous leurs mandarins, célébrèrent une grande fête et brûlèrent le corps du roi et celui de sa femme.

[1] Un mardi; *Angkeai*, nom de la planète Mars.

[2] Année de la Poule.

[3] Année du Singe.

[4] Vendredi, nom de la planète Vénus.

IV

Parlons maintenant d'un autre roi et d'un autre royaume :

Ce roi, qui s'appelait Préa-Bat-Tévolong-ka, étant mort sans garçon ni fille pour lui succéder sur le trône, et son cadavre ayant été brûlé en grande cérémonie par les mandarins devant toute la population, un grand conseil siégea dans le palais pendant sept jours. On y reconnut que quand une famille royale est éteinte dans un royaume, l'usage est de s'adresser à la famille royale d'un autre royaume pour avoir un roi, comme cela a lieu chez les abeilles ; quand la Khmoum-Thom, la grande abeille[1], a disparu, les petites abeilles vont en chercher une autre, l'amènent chez elles, puis la nourrissent.

Alors un vieil Hora[2] prit la parole et dit :

— Nous allons prendre des chevaux et atteler la voiture ; les chevaux, en prenant d'eux-même une route, nous indiqueront dans quelle direction il convient d'aller chercher un roi puissant qui deviendra notre roi.

[1] La reine.

[2] *Hora*, astrologue, du pâli *Horapatako* qui a le même sens.

Tous ceux qui étaient présents à ce conseil acceptèrent la proposition du vieil Hora et décidèrent qu'on consulterait immédiatement les chevaux.

La voiture fut attelée avec des chevaux puis abandonnée sans cocher devant la porte du palais ; la première journée, les chevaux rentrèrent au palais. La seconde journée, les chevaux entraînèrent la voiture dans la direction du royaume de Chet-Tada [1].

Alors les Horas et les dignitaires se rassemblèrent de nouveau en conseil, afin de décider ensemble à quel prince du Chet-Tada il convenait d'offrir la couronne du royaume de Tévolong-ka. On décida de choisir un prince auquel son père et sa mère auraient fait épouser sa sœur. « C'est à celui-là, fut-il dit, qu'il convient d'offrir le pouvoir suprême. » Et cette décision fut prise parce que les Horas déclarèrent que les calculs auxquels ils s'étaient livrés avaient indiqué cette condition expresse.

— C'est vrai, dirent tous les dignitaires, puisque la voiture a toujours pris la direction du Krong-Pichey-Chet-Tada [2] ; deux fois, trois fois on a retourné la voiture et toujours les chevaux l'ont entraînée dans la même direction. Or, justement, il y a dans ce

[1] *Srey-Phyréas.*

[2] *Srey-Phyréas*, dont le nom complet paraît-être *Krong* (royaume) *Pichey-Chet-Tada-Srey-Piréas*, c'est-à-dire en pâli Çrî-Pâryâtra-*Çiri-râstra*, aujourd'hui Birât, dans l'Inde du Nord.

royaume de Pichey-Chet-Tada deux enfants qui sont orphelins ; l'aîné, le garçon porte le nom de Chéa-Ly, et la fille sa sœur est nommée néang Kang-Ha. Ce sont les enfants du roi charitable Préa-bat-srey Vissandâ qui fut exilé. Ils sont aussi charitables que l'étaient leurs parents.

Tout étant bien convenu, les dignitaires rassemblèrent les troupes et partirent pour le pays qu'habitaient le jeune prince et la jeune princesse auxquels il avait été décidé que le trône serait offert.

Ils marchaient depuis sept longues journées, et ils n'étaient point arrivés; le pays des princes était si éloigné du royaume de Tévolong-ka qu'il y avait encore de longs jours de marche à faire. Heureusement pour eux, pour le prince Chéa-Ly et pour la princesse Kang-Ha, l'Amrem-Entréa[1], roi des Tévodas[2], envoya sur terre un Tévoda, avec la mission de raccourcir la route que les délégués et l'armée avaient encore à suivre.

Cela permit aux dignitaires et aux troupes d'arriver rapidement dans le pays qu'habitaient ceux qu'ils venaient chercher.

Les chefs purent présenter leurs hommages à Chéa-Ly, et ce prince leur demanda :

— D'où venez-vous, et quel pays est le vôtre ?

[1] En pâli restitué *Amaro-Indra*, dieu Indra.

[2] En pâli restitué *dévata*, anges.

Les dignitaires répondirent :

— Prince, nous sommes venus de très loin ; notre royaume porte le nom de Tévolong-ka.

— Que venez-vous faire ici? répliqua le jeune prince.

— Nous venons vous demander de vouloir bien être notre roi.

— Hé! mais qu'est donc devenu votre roi, et pourquoi m'invitez-vous ainsi à aller régner dans votre royaume?

— Notre roi est mort sans laisser derrière lui un enfant pour lui succéder sur le trône, répondirent les envoyés. Alors les grands dignitaires se sont rassemblés et ils nous ont envoyé vous inviter à venir régner dans notre royaume. Mais ils exigent que le prince qui montera sur le trône prenne sa propre sœur pour femme. Aucun prince qui n'est le mari de sa sœur ne pourra régner sur notre royaume[1]. Or, nous n'avons vu aucun autre prince qui ait une sœur en âge d'être épousée comme vous avez en ce moment votre jeune sœur.

Le prince Chéa-Ly accepta la couronne que lui offraient les dignitaires du royaume de Tévolong-ka, puis il dit à sa sœur :

[1] Voy. dans mes *Recherches sur le Droit public des Cambodgiens* (pp. 39 et suivantes) ce que j'ai dit du droit d'épouser leurs sœurs dont jouissent aujourd'hui les rois de l'Indo-Chine aryenne.

— Ma sœur, les habitants de Tévolong-ka sont venus nous prier de régner dans leur pays, mais ils disent que, pour régner dans leur royaume, il faut que le prince qui doit régner prenne pour femme sa propre sœur, la première, c'est-à-dire sa sœur de père et mère.

La jeune fille ayant écouté les paroles que son frère lui rapportait, et sachant bien quel était le désir du prince, répondit :

— Mon frère, si vous désirez monter sur le trône du royaume de Tévolong-ka, et si vous voulez prendre votre sœur pour première épouse, j'y consens. Je me plie à votre désir avec une grande joie, parce que je vous aime dans mon cœur.

L'Amren-Entréa, ayant appris que le prince et la princesse acceptaient de se marier ensemble et d'aller régner dans le royaume de Tévolong-ka, dit à son épouse :

— Puisque les deux orphelins du roi charitable ont consenti à cette union, il nous faut les aider dans leur voyage.

Et il donna l'ordre au Préa-Vissakam[1] d'aller préparer et raccourcir la route que devaient suivre le jeune couple et sa suite nombreuse.

En outre, un tévobot, le nommé Kuot-Kuot, se transforma en un simple voyageur parcourant les

[1] En pâli restitué, *Vissâkammo*, l'architecte du paradis d'Indra.

bois et les forêts. Sous cette transformation il fi la rencontre du cortège royal, demanda à voir Chéa-Ly et lui fit présent du magnifique éléphant blanc qu'il montait. Cette mission remplie, le tévobot retourna au ciel et le prince donna à son éléphant blanc le nom de Chanh-Yéa-Néak-Kên-Koch-Sa[1] comme si cet éléphant était l'éléphant de son père qui était mort un jour avant son maître.

Les troupes qui étaient venues de Tévolong-ka et la population du Chey-Chet-Tanoko[2], quand elles surent que le roi avait accepté d'aller régner dans le royaume de Tévolong-ka, préparèrent tout ce qui était nécessaire pour accompagner le jeune roi; chaque muk-nghéa[3] dut fournir 300,000 hommes.

Les hommes venus de Tévolong-ka étaient au nombre d'environ 18 millions. Si nombreuse était la population des deux royaumes qu'on ne put jamais savoir le nombre des hommes.

Quand tout fut préparé, les dignitaires furent trouver le jeune prince et lui dirent :

— Luong[4], nous sommes prêts à partir.

Chéa-Ly et la princesse Kang-Ha, ayant en effet vu que tout était prêt pour le départ, sortirent de leur palais et le prince ordonna de frapper les

[1] *Koch-Chéa-Sa*, éléphant, mots qui figurent encore dans le titre du mandarin des éléphants à Phnom-Penh.

[2] Nous avons trouvé plus haut *Pichey-Chet-Tada*.

[3] Mandarin, noble, feudataire.

[4] Roi.



gongs afin de donner le signal de la mise en route.

Chéa-Ly monta sur l'éléphant blanc et néang Kang-Ha dans une voiture qui portait le nom de Ros-Rot[1], et tout s'ébranla dans la direction du royaume de Tévolong-ka.

Le bruit de cette marche monta jusqu'au ciel et Préa-En-Cosey[2], sa femme srey Sach-Da[3] et toutes leurs suites descendirent sur la terre pour accompagner le jeune roi.

Les tévobots sur la route se transformaient en châteaux magnifiques afin que toute cette immense foule pût reposer la nuit.

D'autres tévobots et des tévodas, étant descendus du ciel dans le royaume de Tévolong-ka, se joignirent aux habitants pour construire le palais splendide qu'on voulait remettre au roi en le couronnant.

Le palais était construit et préparé, quand la troupe amena dans le royaume le roi et sa sœur. Les femmes du ciel, c'est-à-dire les néang srey Sach-Da ainsi que les femmes Tevokaqua[4] se rangèrent der-

[1] *Ros* (?); *rot*, en pâli restitué *ratha*, char; en cambodgien, *rotey*, voiture, char.

[2] En pâli restitué *Para* (très grand); *Indra-Kosiyo*. — *Kosiyo*, est un des noms d'Indra. Il est quelquefois employé seul pour désigner le dieu du ciel, mais le plus souvent les Cambodgiens le joignent au mot Indra.

[3] *Shoc-Chèda*, femmes célestes.

[4] Peut-être *Dèva-Kanya*, fille de Dieu.

rière la princesse Kang-Ha; le Somdach-Amrœum[1] et les autres tévobots et tévodas se mirent à la suite du prince Chéa-Ly.

Lorsque le prince et la princesse eurent pris possession du palais, le Hora indiqua le jour favorable à la cérémonie de l'investiture du nouveau roi.

Ce jour-là étant venu, devant tout le monde, la cérémonie eut lieu au milieu de l'enthousiasme général; il y eut des amusements de toute sorte, et même des danseurs Robam-Rom[2], des théâtres chinois et des théâtres annamites[3].

Alors le prince Chéa-Ly toucha la main de la princesse sa sœur, et celle-ci serra tendrement les doigts du prince en signe de leur union.

Le jeune roi prit le nom de Préa-Chau-Chéa-Ly-Kouma[4] et la princesse Kang-Ha celui de Préa-Ak-Mehé-Sey-Tepy-Than[5].

[1] Indra.

[2] *Robam* est un titre qui se donne encore aux chefs des danseurs royaux au Cambodge. *Rom*, danse.

[3] « ... des théâtres chinois et annamites » est une adjonction cambodgienne assurément, car, bien que le texte pâli de toute cette partie n'ait pas encore été trouvé, il est bien certain qu'il ne peut parler des théâtres chinois et annamites que les Indiens ne connaissaient guère.

[4] *Para* (pâli), très haut; *chau* (cambodg.), chef; *Jâli*, nom propre en pâli; *Koumâra* (pâli), jeune prince.

[5] *Ak* en pâli restitué *eka*, première; *Mehê-Sey*, titre de la première femme d'un roi; *Tepy*, en pâli restitué *Devi*; *Than*, lieu, et par extension, royaume.

Le nouveau roi et sa femme se trouvèrent investis d'une si grande puissance et d'une si grande autorité que celle des tévodas ne pouvait pas se comparer à la leur, parce qu'ils étaient d'une bonté magnifique.

La cérémonie du couronnement dura trois mois, depuis le mois Bos jusqu'au mois Chet, et après la cérémonie, tous ceux qui y avaient assisté vinrent saluer le roi et la reine avant de retourner dans leur pays.

Le jeune roi et sa femme, suivant les saisons, habitaient des palais différents.

Néang Kang-Ha un peu plus tard devint enceinte et mit au monde un garçon auquel on donna le nom de Chau-Sy-Héac-Kouma.

Il y avait alors au palais une très belle servante. Le roi la vit et la trouva si jolie qu'il l'aima.

Oubliant que lorsqu'il habitait le royaume de Chet-Tada, quand les dignitaires venus de Tévolong-ka lui avaient offert la couronne, il était allé consulter sa sœur, au sujet de la condition mise à son couronnement; oubliant que sa sœur avait consenti à devenir sa femme sous la condition qu'il ne prendrait pas dans l'avenir une autre femme sans son consentement à elle, et qu'il avait accepté cette condition et pris l'engagement formel de ne jamais la contrarier à ce sujet, le roi Chéa-Ly s'approcha de la belle servante et lui proposa de passer la nuit avec elle. La servante accéda au désir du prince et se donna à lui.

Or, il arriva que la reine qui, dans cette même

nuit, avait quitté sa couche pour rejoindre son mari, apprit que le roi s'était épris d'amour pour la servante et reposait près d'elle.

La jalousie envahit tout son cœur et, très malheureuse, des paroles de colère s'échappèrent de ses lèvres quand elle revit son mari :

— Hé! mon mari, dit-elle, c'est donc ainsi que vous tenez la promesse que vous m'avez faite au commencement; vous venez de manquer à vos engagements. Cela est-il bien ?

Le roi Chéa-Ly, qui aimait la belle servante, ne répondit pas un mot aux reproches que sa femme lui faisait devant toutes les femmes de la cour; il paraissait honteux, mais, pendant la nuit, pris de colère, il se leva et fut la frapper devant toutes ses femmes. La pauvre reine, honteuse d'avoir été frappée par son mari devant les femmes de sa suite, pleura beaucoup dans cette nuit. Le matin elle dit au roi qu'elle était honteuse d'avoir été frappée à cause d'une servante, puis elle se mit encore à lui parler des promesses qu'il lui avait faites autrefois :

— Hé! mon frère, pour un amour mauvais votre cœur s'est égaré. Ne vous souvenez-vous donc plus de l'amour que vous avez eu pour Kang-Ha qui avait un cœur plein d'amour pour vous; pour Kang-Ha qu'on a refusée aux autres princes de peur que ces princes n'aient pas assez d'amour pour elle? Aujourd'hui que vous avez votre sœur pour femme, qu'elle est devenue la reine de votre royaume, que tout le

monde sait qu'elle est la bien-aimée du roi Chéa-Ly, vous la frappez publiquement devant les autres femmes. Cela me fait perdre tout mon bonheur. S'il s'agissait d'autres gens que nous, on pourrait dire : « Voilà une femme qui a eu le malheur de prendre comme mari cet homme-là. » Mais, que peut-on dire de nous, quand on sait que le mari est le propre frère de sa femme, que je suis votre sœur et votre épouse? Vous êtes sans pitié pour Kang-Ha et vous la couvrez de confusion. Vous avez donc oublié que nous étions deux orphelins lorsque nous avons quitté la montagne de Kyry-Vongkot? Nous étions seuls, vous, mon frère, et moi votre sœur. En ce temps-là, pourquoi m'aimiez-vous et pourquoi ne faisiez-vous jamais rien qui pût me déplaire? Vous disiez alors : « Que ne suis-je venu au monde dans le corps d'une femme! » et vous ne vous mettiez jamais en colère contre moi. Oh! si vous avez oublié ce temps-là, je n'ai plus rien à dire. Mais si vous ne l'avez pas oublié, vous devez vous rappeler que lorsque notre père nous a donnés en aumône aux mendiants, les préam[1] nous ont attaché les mains ensemble et qu'ils m'ont une fois battue à me tuer. Pourquoi en ce temps aviez-vous le cœur bon pour moi et pleuriez-vous à cause de votre sœur? Pourquoi, quand vous vites le préam prendre le bâton et le lever pour m'en frapper, tour-

1. Les brahmanes.

nâtes-vous votre dos vers lui et reçûtes-vous les coups qu'il me destinait? Il me semble que vous aviez alors de l'amour pour votre sœur, et moi, pour reconnaître votre bienfait, je suis devenue votre femme. Voici maintenant que vous me considérez comme ne valant plus rien, parce qu'une autre femme a pris ma place dans votre cœur. Ah! si j'avais commis des fautes, une, deux ou quatre fois, j'admettrais que je fusse punie selon mes fautes, mais, parce que je me suis plainte une fois, voilà que vous me faites toute la misère que vous pouvez. Mon frère, au moins, ayez pitié et pensez que je suis votre propre sœur. Quand notre père et notre mère moururent, je crus que vous les remplaceriez près de moi, et je vous aimai beaucoup dans mon cœur, et voilà, maintenant que vous aimez une autre femme, voilà que vous me traitez durement, vous me frappez devant toutes mes femmes réunies. Enfin, puisque j'ai commencé de parler, il me faut continuer jusqu'au bout. Il vous paraît très bien de frapper votre sœur qui est votre épouse pour montrer à l'autre femme que vous avez de l'amour pour elle. Pour quelque faute que ce soit, vous ne devez pas me frapper, parce que je vous ai considéré comme mon père à la mort de notre père. De plus, vous avez reçu ses instructions, alors qu'il atteignait sa dernière heure; il vous a recommandé de le remplacer près de moi, de prendre soin de moi et de ne jamais rien faire pour me chagriner, et pen-

dant longtemps vous avez bien agi. Si maintenant vous ne m'aimez plus, vous n'avez qu'à me dire : « Kang-Ha, je ne veux plus que vous soyez mon épouse, et à partir d'aujourd'hui vous serez mon esclave ; » et j'accepterai, je me plierai à votre désir. Quand un frère et une sœur ne sont pas d'accord, on s'appelle en particulier et on convient de ce qu'il faut faire pour assurer la paix entre eux. On ne frappe pas publiquement une sœur qui est aussi une épouse parce qu'on aime une autre femme. Donnez-moi maintenant vos instructions ; si je ne les observe pas, alors vous me traiterez comme bon vous semblera ; je ne me plaindrai pas parce que j'aurai tort.

Elle pleurait et gémissait en disant ces dernières paroles à son frère, et elle se jurait à part elle de n'être plus, ni dans l'avenir ni dans un autre monde, une épouse pour son frère. Puis elle retourna à son habitation.

A partir de cette nuit de larmes et de reproches, les deux époux vécurent séparés.

V

Le royaume de Tévolong-ka, depuis que le roi Chéa-Ly est monté sur le trône, est demeuré très tranquille ; les populations y sont très heureuses ; le roi a fait une grande sala où il fait distribuer chaque

jour pour 400,000 taëls d'or d'aumônes, soit en argent, soit en nature.

Le roi Chéa-Ly mourut un thnay Ang-Kéar [1], le quinzième jour de la première quinzaine du mois de Pisack de l'année Thâs [2]. Il avait vécu 30,000 ans. Il monta au ciel et renaquit dans le corps d'un tévobot, qui habite dans un château d'or [3] à une hauteur de douze yuch [4] au-dessus de la terre, où il jouit de tous les biens du ciel.

Après la mort de son frère et mari, Kang-Ha demeura veuve pendant cinq années et, très forte encore, elle s'occupait de faire distribuer de nombreuses aumônes. Elle mourut en l'année Vok [5], un thnay Chan [6] qui se trouvait être le quinzième jour de la première quinzaine du mois de Kadec [7]. A cause des bienfaits qu'elle avait accomplis, elle monta au ciel après sa mort et renaquit en tepthida [8], dans un château d'or, également à douze lieues de hauteur où elle jouit de tous les biens du ciel.

On ne sait pas si au ciel, après leur mort, les deux

[1] Un jour de Mars (mardi).
[2] Année du Lièvre.
[3] Une étoile.
[4] En pâli restitué *Yojana*, environ 16 kilomètres.
[5] Année du Singe.
[6] Jour de la Lune (lundi).
[7] Huitième mois de l'année: en pâli restitué *Kârtika*.
[8] Femme du ciel, *apsara*, *devadhitâ*.

époux se sont rencontrés; les livres pâlis ne le disent pas.

Ils disent seulement qu'après la mort de Chéa-Ly, son fils Chau-Si-Héac-Kouma monta sur le trône de son père et qu'il incinéra les cadavres de ses parents conformément à la coutume ancienne.

Plus tard, le roi Chau-Si-Héac-Kouma eut un garçon et lui donna le nom de Chau-Noréac-Sy-Héac-Kouma. Ce fils lui succéda et, depuis lors, dans le royaume de Tévolong-ka, les fils ont toujours succédé à leur père.

Cette famille fournit à ce royaume 160,000 rois, puis il y eut un autre roi qui portait le nom de Préa-bat-maha-Tep-Téchey-Sen-Réach. Ce roi eut deux fils: l'aîné se nommait Chey-Sen et le second Chau-Tep-Kouma.

Lorsque l'aîné eut atteint l'âge de seize ans, le roi son père envoya un préam demander pour son fils la main de la fille du roi du royaume de Kobellaphos[1]. Ce prince accepta et Préa-bat-maha-Tep-Téchey-Sen-Réach partit avec son fils Chey-Sen et une grande suite pour aller célébrer le mariage dans le royaume de Kobellaphos. Cette fête terminée, le roi,

[1] Probablement Kapilavastu où Bouddha serait né à la dernière de ses incarnations. Kapilavastu ou ville de Kapila est située dans l'Inde centrale, au pied des montagnes du Népâl, et au nord de l'Inde actuelle; elle était autrefois la capitale d'un royaume auquel elle donnait son nom.

laissant son fils avec son beau-père et sa belle-mère dans le royaume de Kobellaphos, revint au pays de Tévolong-ka.

Le prince Chey-Sen était marié depuis un an, lorsque le roi son beau-père vint à mourir. Il prépara la cérémonie de l'incinération et fit brûler le cadavre du prince décédé. La cérémonie terminée, les dignitaires et les habitants du royaume de Kobellaphos lui offrirent d'être leur roi et de succéder à son beau-père. Le jeune prince accepta, et peu de temps après sa femme devint enceinte; elle accoucha dans le dixième mois d'un garçon qui reçut le nom de Chau-Sy-Héac-Mô-Kouma.

Lorsqu'il eut atteint un certain âge, son père abdiqua le pouvoir suprême et lui remit la couronne au milieu d'une pompe sans pareille.

Chau-Sy-Héac-Mô-Kouma[1], le nouveau roi, eut cinq enfants, trois princes et deux princesses. Le premier prince reçut le nom de Srey-Son-Thoch-Nô-Kouma, le deuxième celui de Koch-Nô-Kouma et le troisième fut nommé Am-Mitta-Than-Kouma. La première des deux filles fut nommée Amit-Kéa-Koumarey[2], et la seconde reçut le nom de Baly-Kéa-Koumarey.

[1] En pâli restitué, *koumâra*, jeune prince, jeune garçon.
[2] En pâli restitué *koumari*, jeune princesse, jeune fille.

VI

Revenons maintenant à Préa-bat-maha-Tep-Techey-Sen, roi du royaume de Tévolong-ka, que nous avons quitté pour suivre son fils et son petit-fils.

Longtemps après avoir marié son fils aîné à la fille du roi de Kobellaphos, il abdiqua le pouvoir et remit la couronne à son second fils Chau-Tep-Kouma.

Ce jeune roi eut un fils peu de temps après son élévation au trône et lui donna le nom de Chau-Chuméa-Tep-Kouma. A la mort de son père, ce dernier prince fut choisi par les habitants du royaume pour lui succéder.

Le roi Chau-Chuméa-Tep-Kouma eut une fille très jolie qui portait le nom de néang Srey-maha-Méayéa-Léac[1]. A l'âge de seize ans elle était devenue si jolie qu'il n'y avait pas une seule fille qu'on pût lui comparer. Le satra du prince Chéa-Ly ne dit pas si cette princesse fut couronnée; il ne parle que de sa beauté suprême. Heureusement d'autres satras nous parlent d'elle.

Le roi de Tévolong-ka désirant plus tard trans-

[1] Il s'agit ici de Mayadevî, mère de Siddhârta, le dernier bouddha. Son nom que donne le texte cambodgien doit être ainsi restitué: *Cry-mâha-Mâyâ-Laksana* (*Laksana*, en pâli *Lakkhanâ*), c'est-à-dire « qui a le signe de la grande magie ».

mettre sa couronne à son fils aîné, Chau-Srey-Son-Thoch-No-Kouma, fit appeler les huit grands préam qui étaient les Hora et qui savaient consulter le ciel et calculer :

— Préam, leur dit-il, vous allez immédiatement vous rendre dans les royaumes voisins et vous y chercherez une princesse digne de devenir l'épouse de mon fils.

Les huit grands préam ayant reçu cet ordre partirent immédiatement pour l'exécuter. Ils avaient parcouru tous les royaumes, petits et grands, sans avoir pu découvrir une princesse qui convînt au prince Chau-Srey-Son-Thoch-No-Kouma et se désespéraient, lorsque en traversant le royaume du roi Chuméa-Tep-Kouma qui est moins grand que le royaume de Tévolong-ka, ils entendirent beaucoup louer la beauté suprême de la princesse Préa-Srey-Moha-Méayéa-Léac. Croyant alors avoir trouvé ce qu'ils cherchaient, les huit préam s'en furent trouver le roi Préa-Bat-Chau-Chuméa-Tep-Réach et lui dedèrent pour le fils du roi de Tévolong-ka la main de la princesse sa fille.

Le roi Chau-Chuméa-Tep-Réach accepta cette alliance et fixa le jour et l'heure du mariage.

Les huit préam retournèrent près du roi de Tévolong-ka et lui rendirent compte de la mission dont il les avait chargés.

Les deux rois ayant tout préparé pour la cérémonie du mariage, réunirent leurs deux familles, et le jour

convenu, le roi père, sa femme et son fils, arrivèrent dans le royaume de Kobellaphos avec une grande suite de gens. Le mariage étant conclu, les deux époux se présentèrent au peuple, et le roi de Kobellaphos remit la couronne à son gendre peu de temps après.

VII

Le Préa-bat-srey-Vessanda, père du roi Chéa-Ly, après sa mort, monta au ciel et renaquit sous la forme d'un tévobot. Après avoir joui des biens du ciel pendant 500 millions d'années, il reparut sur la terre sous la forme d'un homme sorti du ventre de néang Srey-Moha-Méayéa-Léac, la belle princesse.

Cette reine devint en effet enceinte, mais vers le dixième mois de sa grossesse elle fut prise d'un si grand désir d'aller voir son père et sa mère qui habitaient le royaume de Tévolong-ka, qu'elle partit. Les douleurs la prirent en route, et elle accoucha dans une forêt nommée Salvan-Lamphi[1] qui est à la limite des deux royaumes.

Étant ainsi accouchée, elle ne voulut pas continuer son voyage et revint avec son fils dans le royaume

[1] *Sala-varna*, forêt de *sala*, et *Lampui*, probablement le *Loumbini*, jardin du prince royal des Sakhia.

de Kobellaphos. Quand cet enfant qui était un garçon fut devenu grand, on lui donna le nom de Chau-Sy-Ret-Tat-Kouma, puis son père, le Préa-Bat-Srey-Son-Thoch-Nô-Maha-Réach, envoya des délégués chercher la fille d'un roi, la néang Pimpéa-Tevy, afin qu'elle devînt la femme du prince héritier.

Le mariage ayant eu lieu, le roi père abdiqua le pouvoir et céda la couronne au roi Chau-Sy-Ret-Tat Kouma. Ce prince eut un fils l'année suivante, et ce fils reçut le nom de Chau-Réa-Hol-Kouma.

D'autre part, Kang-Ha, la femme et la sœur du roi Chéa-Ly, revint sur la terre et fut la fille d'un homme très riche qui se nommait Maha-Séthey[1]. Elle était si jolie quand elle vint au monde et répandait autour d'elle une si bonne odeur de fleur qu'on lui donna le nom de Ubal-Vonéa-Kouma-rey[2].

Le roi Préa-Sy-Ret-Tat-Kouma ayant régné deux ans abdiqua le pouvoir, sortit de son palais et s'en fut se faire bonze. Il conserva cet état pendant six ans, puis il mourut. C'est lui qui fut plus tard le Bouddha.

Le Chau-Réa-Hol-Kouma et la fille Ubal-Vonéa entrèrent tous les deux dans les ordres afin de pouvoir un jour faire partie de la famille du Bouddha et de parvenir au Nippéan.

[1] *Maha-Sêthey, maha-Srechti*, le grand riche, le très riche, le grand marchand.

[2] Nom d'une fleur fabulique. En pâli restitué, *Uppalavanna*, en sanscrit *Utpala-Varna*.

II

LA GRAINE DE MOUTARDE

Il y avait une jeune fille nommée Kessa-Godami, qui se maria avec le fils d'un homme riche. Elle en eut un enfant, un très beau garçon qu'elle aimait extrêmement. Quand ce garçon fut devenu assez vieux pour courir seul, il tomba malade et mourut.

La jeune mère prit l'enfant mort dans ses bras et alla de maison en maison, demandant à ses amis de lui donner une médecine qui pût rendre la vie à son fils.

A la dernière, un saint homme, dans sa pitié bienveillante, lui dit :

— Ma bonne dame, je n'ai pas moi-même une telle médecine à vous donner, mais je pense que je connais quelqu'un qui en a une.

— Ayez pitié de moi; dites-moi à qui il faut que je m'adresse, dit la pauvre mère.

— Allez trouver le Bouddha, répliqua le saint homme, car il peut vous donner la médecine dont vous avez besoin.

Elle alla à la recherche du grand maître, toujours portant entre ses bras son petit enfant mort. L'ayant trouvé, elle le salua humblement et lui dit :

— Maître, maître, connaissez-vous une médecine qui peut rendre la vie à mon enfant?

— Oui, dit le Bouddha, je sais composer un médicament qui peut rendre la vie à ceux qui l'ont perdue, mais pour le composer j'ai besoin d'une chose, allez donc chercher de la graine de moutarde et apportez-la-moi. Mais songez-y, pauvre femme, il faut que cette graine de moutarde vous soit remise par une famille qui n'a perdu ni un fils, ni un mari, ni un esclave, ni un parent.

La femme partit, pleine de confiance, toujours portant son petit mort avec elle. Les gens qu'elle rencontrait, bienveillants, lui disaient :

— Il y a ici de la graine de moutarde; prenez-en tant que vous voudrez.

Mais quand elle demandait :

— Un fils, un mari, un parent quelconque, un esclave est-il mort dans cette maison?

On lui répondait :

— Quelle étrange question vous nous faites? Les vivants sont nombreux; mais les morts sont encore plus nombreux. Quelle est la maison, quelle est la famille qui n'a pas perdu l'un des siens!

Et l'un disait :

— J'ai perdu un fils.

Un autre disait :

— Nous avons perdu nos parents.

Et d'autres :

— J'ai perdu mon esclave.

La pauvre mère ne put trouver une seule maison où personne ne fût mort. Elle comprit lentement la pensée du maître et elle retourna trouver le Bouddha qui vivait dans la forêt :

— Avez-vous trouvé de la graine de moutarde? lui dit-il.

— O maître, lui répondit-elle, je n'en ai pas trouvé; on m'a dit partout que les vivants sont peu nombreux et que les morts sont innombrables.

Alors le maître lui dit gravement, mais avec douceur et en la flattant :

— Toutes choses doivent passer et changer; votre grand chagrin a été celui de beaucoup de mères. Soyez donc résignée et toute pleine d'espoir, parce qu'un jour viendra où vous serez sauvée. Alors pour vous rien ne changera plus.

La pauvre mère s'en alla lentement, triste encore, mais soumise au malheur et résignée[1].

[1] Cette histoire m'est signalée par M. Feer, comme ayant été traduite du birman en anglais par le capitaine Rogers. Voy. *Buddhagosha's Paraboles*, d'après le commentaire du *Dhammapada*. Elle se trouve aussi dans d'autres textes, notamment dans le commentaire du *Sanyutta-Nikaya*. L'héroïne du récit est appelée Kissâ-Gotami (*Gotami*, la maigre) pour la distinguer de Mahâprajâpati-Gotami (*Gotami*, la reine), tante et éducatrice de Siddhartha, seconde épouse de Suddhodana.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE LOCALE

LE DÉCHOU KRAHAM-KA ET LE DÉCHOU YAT

A cette époque, le Cambodge était en guerre avec le Siam, son éternel ennemi. Les Siamois avaient franchi la frontière et l'ocnha Déchou[1], sdach-tranh[2] du Dey[3] Kompong-Soay, avait été chargé de leur opposer toutes les forces qu'il pourrait rassembler dans sa province.

Ce gouverneur avait fait des levées considérables d'hommes, puis il s'était mis en route à la tête de sa petite armée. Parvenu à une certaine distance du camp siamois, l'ocnha Déchou, trouvant que la journée était trop avancée pour engager la bataille, décida de passer la nuit autour d'une pagode qui

[1] Titres du gouverneur de la province de Kompong-Soay.
[2] Titre générique des grands gouverneurs.
[3] *Terre* avec le sens de gouvernement, de province, de fief.

s'élevait au bord de la route. Il plaça des sentinelles et prit toutes les précautions que prennent les commandants d'armée en pareille circonstance, puis il fut se coucher dans la sala [1], au milieu de ses principaux mandarins.

Or, il arriva qu'un homme du chau-muong [2] de Santouk, nommé Chey, qui était simple réas [3], et qui était allé saluer le chef de la bonzerie qui attenait à la pagode, et parler avec lui, s'endormit dans la case du vieux bonze. Son sommeil était si agité toute la nuit, que le chef des religieux se réveilla inquiet; alors l'homme qui rêvait se mit à parler tout haut. On ne sait pas ce que cet homme a dit dans son rêve, parce que le louk-crou [4] ne l'a jamais répété, mais ce qu'on sait parfaitement ce sont les paroles prophétiques que le bonze a dites à ses élèves en les réveillant:

— Vous voyez cet homme! Eh bien! avant peu il sera Déchou au lieu et place de celui qui commande aujourd'hui l'armée.

Le lendemain matin, Chey se leva et fut prendre rang parmi les hommes de sa centainie, croyant qu'on allait bientôt se mettre en marche pour aller à l'ennemi.

[1] Caravansérail.

[2] Arrondissement d'une province, d'un gouvernement, d'un fief.

[3] Homme du peuple.

[4] Seigneur professeur.

Cependant l'heure à laquelle on aurait dû quitter le campement était depuis longtemps passée et l'armée ne s'ébranlait pas. Le Déchou, son chef, craignait une défaite, avait peur des Siamois et perdait un temps précieux. Les centainies s'impatientaient et des murmures s'élevaient de toutes parts.

— Est-ce donc pour nous laisser ici sans combattre qu'on nous a fait venir, dit Chey ; dans ce cas, il valait mieux nous laisser dans nos maisons. Mais si, au contraire, on nous a rassemblés pour nous mener à l'ennemi, qu'attend-on pour engager la bataille ? Nous n'avons pas peur des Siamois.

Le Déchou qui se trouvait derrière lui, bien qu'il l'ignorât, entendit ces paroles :

— Si tu es plus brave que moi, lui dit-il, que ne vas-tu te battre avec les Siamois ? Ils sont là, ils t'attendent, va les provoquer.

Chey lui répondit sans s'émouvoir :

— Si j'étais à votre place, ocnha Déchou, je n'hésiterais pas un seul instant et je conduirais l'armée à l'ennemi sans crainte aucune. Mais je suis un simple réas, et il ne convient pas que j'aille me battre tout seul contre les Siamois, parce que cela ne servirait à rien.

Cette fière réponse d'un simple réas qui était brave, à un grand mandarin qui avait peur, ne donna pas du courage au Déchou, et ce jour-là ni les jours suivants les Cambodgiens ne rencontrèrent les Sia-

mois. Cependant, surpris de la hardiesse de Chey, le Déchou écrivit aux ministres et leur fit connaître l'incident que nous venons de raconter; les ministres en intruisirent le roi et le « maître des existences qui règne par-dessus toutes les têtes » ordonna qu'on envoyât immédiatement chercher Chey.

Le réas Chey se présenta quelques jours plus tard à l'audience du roi :

— C'est toi, lui dit le prince, qui n'as pas peur des Siamois et qui veux les aller attaquer ?

— Il ne m'appartient pas, ô roi, répondit Chey, de témoigner en faveur de mon courage, mais je ferai tout ce que vous m'ordonnerez de faire.

— C'est bien, lui dit le roi, j'ai confiance en vous parce que votre réponse est modeste et que la modestie est la vertu des hommes braves. Je vous nomme ocnha Déchou, et vous porterez dorénavant le nom de Kraham-Kâ.

Alors la lettre de nomination fut rédigée et l'ancien Déchou, qui avait manqué d'énergie, fut invité à rentrer dans ses foyers.

L'ocnha Déchou Kraham-Kâ, avant de regagner l'armée, vint saluer le roi :

— O roi, dit-il, ne laissez pas intriguer derrière moi et je vous réponds que nous chasserons les Siamois du royaume.

— Ne craignez rien, dit le roi, et chassez les ennemis de notre royaume.

Alors le roi lui donna pour second le chau-krom,

son beau-frère, frère de l'une des femmes qu'il aimait le plus.

Dès son arrivée à Kompong-Soay, qui était alors le chef-lieu du Dey, le nouveau Déchou rassembla l'armée et, s'étant informé de l'endroit où campait l'ennemi, ordonna qu'on se mît en marche immédiatement.

L'armée cambodgienne était beaucoup moins forte que l'armée siamoise, et il était téméraire de l'attaquer dans la position avantageuse qu'elle occupait. L'ocnha Déchou le comprit : il résolut de tromper l'ennemi sur l'importance des troupes avec lesquelles il comptait l'attaquer, et de l'amener à quitter ses positions pour battre en retraite, puis de profiter du trouble que produirait l'exécution de ce mouvement dans l'armée ennemie pour la surprendre et l'attaquer.

Cette résolution prise, il donna l'ordre aux chefs des centainies de faire couper des bambous par leurs hommes et de les faire trainer sur le chemin afin de soulever beaucoup de poussière avec leurs feuilles.

Les chefs des centainies obéirent, et bientôt un nuage très intense de poussière s'éleva de la route. Mais alors, l'ocnha Déchou, qui surveillait toute l'armée avec soin, reconnut qu'une vingtaine de centainies ne soulevaient que très peu de poussière. Il fut à elles et vit que les hommes trainaient les bambous par la tige et que le bois seul touchait la terre.

— Qui vous a dit d'agir ainsi? leur demanda le Déchou.

Les chefs désignèrent le chau-krom. Ce haut mandarin que le roi avait placé sous les ordres du Déchou, parce qu'il était le frère d'une de ses femmes, ne se trouvait pas à sa place et croyait que le prince lui avait fait injure en le mettant sous les ordres d'un sdach-tranh qui, hier encore, était un simple réas. C'est cette jalousie qui l'avait porté à donner des ordres de nature à annuler l'effet de ceux que le Déchou avait donnés. Ces ordres pouvaient, en outre, compromettre l'armée, car, en ordonnant à ses hommes de traîner les bambous par la tige, ce qui ne produisait que très peu de poussière, il donnait aux Siamois les moyens de reconnaître le stratagème employé pour les tromper, et les empêcher de tomber dans le piège qui leur était tendu.

Le Déchou n'hésita pas un seul instant à punir ce qu'il considérait comme un crime de haute trahison.

Il fit arrêter le chau-krom, beau-frère du roi, et lui fit trancher la tête devant toute l'armée, sans le faire juger, de sa propre autorité. Ceci fait, il marcha à l'ennemi.

Les Siamois, voyant une grande poussière s'élever sur les chemins que suivait l'armée cambodgienne, crurent que cette armée, qu'ils croyaient réduite à quelques centaines d'hommes, avait reçu des renforts considérables et une grande émotion se mit dans leurs rangs. Craignant d'être vaincus, ils aban-

donnèrent leurs positions et commencèrent à battre en retraite.

Alors, les Cambodgiens jetèrent les bambous qu'ils traînaient et se lancèrent hardiment sur les centainies de l'armée siamoise qui, troublées, confondues, ne s'attendant pas à cette attaque, furent vaincues et obligées de se disperser pour fuir au travers de la campagne.

Cependant, la nouvelle de l'exécution du chau-krom était parvenue au palais. Apprenant qu'aucun tribunal n'avait été formé et que l'ocnha Déchou avait lui-même, de sa propre autorité, rendu la sentence de mort, sa sœur avait porté plainte au tribunal et les juges avaient cité le Déchou Kraham-Kâ.

Il vint et se présenta au tribunal.

— Quelle est la personne qui a porté plainte contre moi, dit-il, et qui, en me faisant citer devant le tribunal, m'a obligé de quitter mon armée en présence de l'ennemi ?

— La personne qui a porté plainte contre vous, dit un juge, c'est la sœur du chau-krom, la femme du roi.

Comme il achevait de répondre, la plaignante, suivie de ses femmes, pénétrait dans la salle du tribunal. Le Déchou ordonna à ses hommes de la saisir et, devant les juges épouvantés, il lui fit couper la tête comme il avait fait pour son frère.

Ceci fait, il quitta la capitale et rejoignit son armée.

Quelques jours après, il recommençait les opérations contre l'ennemi, le poursuivait, le harcelait sans cesse, et le battait dans toutes les rencontres. Il remporta ainsi de nombreuses victoires et se couvrait de la gloire des guerriers célèbres.

Un jour, comme il avait devant lui, de l'autre côté d'une rivière, une armée siamoise beaucoup plus forte que celle qu'il commandait, il s'aperçut que ses hommes, qu'il avait pourtant toujours menés à la victoire, hésitaient et manquaient de confiance. Il fit jeter à la rivière tout le riz que portaient les guerriers, puis il ordonna de casser toutes les marmites.

On obéit partout, mais avec effroi et sans répondre.

— Maintenant, dit le Déchou, que vous avez jeté votre riz dans la rivière et que vous avez cassé toutes vos marmites, comment mangerez-vous? Sûrement vous périrez de faim dans cette plaine si vous ne savez pas aller prendre aux Siamois le riz qu'ils ont avec eux et si vous ne savez pas vous emparer de leurs marmites.

— Allons nous battre, crièrent les guerriers. Hou! hou! hou!

Et ils s'élancèrent en avant, traversèrent le fleuve qui les séparait de l'ennemi et gagnèrent hardiment la rive opposée. Les Siamois les y attendaient courageusement; mais, attaqués avec une grande fureur par les centainies cambodgiennes qui poussaient de grands cris et valaient chacune une armée, ils furent battus si complètement que plusieurs milliers

d'entre eux demeurèrent sur le champ de bataille. Vaincus, ils s'enfuirent jusqu'à la frontière par petites troupes et la passèrent très peu nombreux, car les habitants soulevés massacrèrent tous ceux qu'ils rencontraient.

Quand le dernier Siamois eut regagné son pays, l'ocnha Déchou Kraham-Kâ licencia son armée et renvoya dans leurs foyers tous les guerriers qu'il avait si bien menés à la victoire. Ceci fait, il fit apporter une cangue en bambous, ordonna à ses hommes de la lui mettre au cou et de le conduire au roi.

Dès son arrivée à Lovec[1], qui était alors la capitale du royaume, il se fit mener à la salle des audiences royales :

— O roi, dit-il, en tombant aux pieds du monarque, je viens vous offrir ma vie, parce que j'ai commis un grand crime en portant ma main sur l'une de vos épouses, en faisant couper la tête à l'une de vos femmes.

— Ocnha Déchou Kraham-Kâ, lui dit le roi, je vous pardonne parce que vous avez chassé les Siamois du royaume. Retournez dans votre province et surveillez la frontière afin que nos ennemis ne puissent plus la franchir.

Le Déchou salua respectueusement le roi qui lui

[1] Lovec fut capitale du Cambodge de 1601 à 1627. Ce détail indique la date à laquelle il faut faire remonter cette histoire.

faisait grâce ; on lui enleva la cangue qu'il avait encore au cou, puis il regagna sa province.

Quand il entra chez lui, il trouva sa femme qui cousait une veste. Bien heureuse de le voir, elle se prit à le caresser, à le taquiner, le menaçant de son aiguille à coudre. Comme il reculait devant elle, et qu'elle le poursuivait le menaçant toujours, il se réfugia dans la chambre :

— Eh quoi, lui dit sa femme, vous avez vaincu les Siamois dans vingt batailles et, vous si brave, vous fuyez devant une aiguille qui pique comme une fourmi ?

Le Déchou, ayant entendu cette parole de moquerie naïve, fut très affecté, et comme il avait vraiment eu peur de l'aiguille avec laquelle sa femme le menaçait, il fut très honteux. Il appela ses hommes dans un endroit écarté, leur fit dresser un bûcher et s'étendit dessus ; mais comme personne n'osait y mettre le feu, il fut obligé de l'allumer lui-même. Le bois brûlant mal parce qu'il était trop vert, il envoya chercher son esclave peunong[1], nommé Yât, qui lui était tout dévoué et qu'il avait initié à tous ses projets militaires.

— Souffle sur ce feu, lui dit-il, car je veux me brûler.

Le peunong obéit et ayant soufflé sur le feu avec

[1] On désigne sous ce nom, au Cambodge, une race de sauvages qui habitent la région située à l'est de Kratié.

un bambou qu'il portait à ses lèvres, il parvint à enflammer le bûcher. C'est ainsi que mourut l'ocnha Déchou Kraham-Kâ, qui avait été brave devant les Siamois et qui avait peur d'une aiguille qui piquait comme une fourmi.

La nouvelle de cette mort extraordinaire affecta beaucoup le roi, parce qu'on ne put trouver un mandarin assez hardi pour occuper un poste aussi difficile que celui que le Déchou Kraham-Kâ avait occupé avec tant de gloire.

— Il faudrait pour ce poste, disait le roi, un homme hardi comme l'ancien Déchou, et qui connût bien les plans de combat qu'il avait formés contre les Siamois pour la défense du royaume.

— Il n'y a, dirent les ministres, que son esclave, le peunong Yât, qui soit initié à toutes ses affaires; il avait toute sa confiance; peut-être connaît-il les plans de bataille et de défense que le Déchou a formés. Mais on ne peut songer à nommer un peunong au poste de sdach-tranh.

— Vous croyez? dit le roi.

Et il ordonna de faire venir le peunong Yât à l'une de ses prochaines audiences.

Quand cet esclave, d'origine sauvage, qui portait l'écharpe comme les hommes de sa nation, parut devant le roi, tout nu, les fesses découvertes et ne dérobant aux yeux du prince que ce que les hommes ne doivent pas montrer, les mandarins sourirent.

— Connais-tu bien les plans de défense et de bataille que ton maître a dressés ? lui dit le roi.

— O roi, mon maître, dit le peunong, je les connais tous très bien parce que j'étais le cornac de l'éléphant que montait mon maître. Le Déchou Kraham-Kâ avait une grande confiance en moi et je savais de lui tout ce qu'il pensait, tout ce qu'il voulait faire.

— Dans ce cas, dit le roi, je te nomme Déchou, et je te confie la défense de nos frontières.

Le peunong salua le roi et se retira très joyeux. Il retourna à Kompong-Soay, épousa la veuve de son prédécesseur, et continua d'habiter la maison du Déchou Kraham-Kâ.

Cependant la nomination à un poste aussi important d'un peunong esclave avait mécontenté les habitants. On murmurait et on n'obéissait point aux ordres qu'il donnait. Le nouveau Déchou manquait de prestige.

Alors, le peunong Yât envoya ses gens couper un tronc de tatrao[1] dans la forêt, puis l'ayant fait approprier il le fit à demi enterrer au pied de l'échelle qui conduisait à la salle des audiences. Tous ceux qui venaient chez lui mettaient avant de monter le pied sur ce tronc d'arbre, afin d'atteindre le premier degré de l'échelle[2].

[1] Bois sacré réservé au Cambodge à la construction des pagodes, aux palais royaux et aux statues du Bouddha.

[2] Au Cambodge, toutes les maisons sont élevées sur pilotis, et c'est par une échelle qu'on y accède.

Un mois plus tard, ayant fait venir un sculpteur, il fit déterrer le tronc de tatrao et le donna à l'artiste afin qu'il en fît une statue du Bouddha. Quand cette statue fut terminée, le Déchou la fit transporter à la pagode et convoqua tous les habitants à la fête de l'inauguration [1].

L'affluence fut très grande et, la fête étant terminée, les fidèles s'accroupissaient devant la nouvelle statue du Bouddha et l'honoraient.

Alors le Déchou Yàt leur dit :

— Vous saluez la statue du Bouddha et vous oubliez que vous avez foulé de vos pieds le bois qui a servi à la faire; c'est bien, mais alors pourquoi ne voyez-vous en moi que le peunong et refusez vous de voir le Déchou que le roi a nommé pour vous commander? Parce que je l'ai voulu, le bois sur lequel vous marchiez est devenu l'image du Bouddha devant laquelle vous vous inclinez ; parce que le roi l'a voulu, le peunong que vous méprisiez à cause de son origine est devenu votre chef, vous lui devez obéissance et respect. Si donc il y en a parmi vous qui, n'ayant pas compris ce que je viens de dire, continuent de me désobéir et feignent de ne pas me respecter, je leur ferai voir que je suis devenu un chef qu'il faut respecter et qu'ils doivent respecter, parce que telle est la volonté du roi. Je leur ferai couper le cou et ceux

[1] *Bon-Apiset.*

qui verront cela comprendront que le peunong est vraiment devenu Déchou.

Ce petit discours très fin et très sévère remplit d'émotion tous les assistants, car on ne pouvait pas songer qu'un peunong pût avoir autant d'esprit et de hardiesse. Ils comprirent qu'ils avaient un véritable chef dans le Déchou Yât et dorénavant ils le respectèrent. Sa réputation s'étendit au loin et bientôt tout le Sroc-Khmer connut la parabole du Déchou peunong. C'est pour qu'elle ne se perde pas que ce satras a été écrit; c'est aussi pour que les actions d'éclat du Déchou Kraham-Kâ, réas d'origine, ne soient pas oubliées qu'on a pris soin de les relater en commençant[1].

[1] On trouve à la pagode de Kompong-Thom trois petites statues, sculptées dans le même morceau de pierre, qui m'ont été présentées comme étant la représentation du Déchou Kraham-Kâ, du Déchou peunong et de leur femme. Ce groupe curieux, devant lequel il est d'habitude de brûler des baguettes odoriférantes et auquel on rend un certain culte, est placé sur l'autel du Bouddha, à la gauche.

TROISIÈME PARTIE

CONTES

I

LE PERROQUET ET LA MERLE

Il y avait autrefois, dans le royaume de Mit-Khala[1] un roi nommé Préa-Mohosot, qui gouvernait sous le nom de Préa-Vitès-Réas.

Ce roi possédait un très beau Perroquet qu'il aimait beaucoup. Or, un jour il appela son Perroquet et lui dit :

— Tu vas partir pour le royaume de Pichey-Banh-Réach-Séma[2] dont le roi Chuol-Lavey m'a fait offrir sa fille pour épouse et pour reine; tu sauras si la proposition qu'il me fait de venir en son royaume épouser la belle Banh-Chal-Chanty-Réach-Thida ne cache pas quelque piège. Il y a dans le palais du roi

[1] Peut-être *Nipala*, le Népâl. Assimilation douteuse.

[2] *Pichey*, Vâiçali (?), ville capitale d'un royaume voisin situé au sud du Nipala.

une Merle très jolie que le roi Chuol-Lavey nourrit dans sa chambre; elle doit savoir ce que son maître a décidé contre moi avec son conseiller, l'achar Khéo[1]; tu iras lui parler d'amour et tu l'interrogeras habilement, puis dès que tu auras appris d'elle ce que je veux savoir, tu reviendras immédiatement ici me rendre compte de ta mission.

Ceci dit, le roi Préa-Mohosot donna à manger à son Perroquet et le fit partir.

Parvenu dans la capitale du royaume de Banh-Chal-Réach-Séma, le Perroquet fut se poser sur le toit du palais de Chuol-Lavey. N'apercevant personne, la pensée lui vint de parler afin d'attirer l'attention de la jeune Merle qu'il voulait séduire, et de suite il se mit à parler très haut. Ce qu'il avait prévu arriva, la Merle ayant entendu parler sur le toit, sortit pour voir qui parlait ainsi très agréablement. Elle aperçut le Perroquet et trouva que sa voix était belle et douce; de suite il lui plut dans son cœur, car elle n'avait jusqu'alors jamais entendu que la voix des hommes. Pour mieux entendre le bel étranger, elle vola et vint se poser sur une fenêtre du palais.

Alors elle se mit à rire, à parler toute seule en regardant le ciel, faisant mille petites manières afin d'être regardée par le Perroquet. Celui-ci, l'ayant

[1] *Achar* (cambodgien), du pâli *Acarya*, professeur, lettré; — *Khéo*, nom propre d'homme ou de femme, signifiant « diamant, brillant, précieux ».

entendue parler, la vit tout de suite, il sourit et fut, en volant, se placer au-dessus d'elle.

— Quelle bonne chance, lui dit-il, j'ai de vous rencontrer. J'ai parcouru beaucoup de royaumes sans jamais voir une aussi jolie Merle que vous ; vous êtes la plus belle des Merles. Vos ailes, votre bec et votre corps sont très beaux. Je vous aime beaucoup; amusons-nous donc ensemble. Je vous en prie, parlez-moi, dites-moi quelques mots. Pourquoi vous taisez-vous ? Je voudrais entendre votre voix, écouter vos paroles. Donnez-moi votre confiance, ne craignez rien de moi. Je viens d'un pays éloigné, je viens d'arriver et je n'ai pas encore mangé; j'avais grand faim quand je vous ai vue, mais maintenant ma faim est passée, parce que votre vue m'a rassasié. Je vous en prie, ne partez pas. Je vous regarde comme je regarderais une *tévoda*[1]. Ne faites pas des manières, car je considère que c'est une grande chance pour moi de vous avoir rencontrée. Dites-moi seulement quelques mots, puis après vous vous tairez. Vous paraissez inquiète et toute confuse, vous baissez votre joli bec. Avez-vous donc peur de moi ?

La Merle, ayant entendu ces belles paroles, leva la tête, regarda le Perroquet et lui demanda :

— D'où venez-vous et que voulez-vous ? Vous n'a-

[1] Du pâli *devata*, ange. Dans ce cas « femme des dieux ».

vez donc pas peur du roi Chuol-Lavey que vous venez vous poser sur le toit de son palais? Si le roi vous aperçoit, il vous fera mourir. Vous paraissez ignorer que Chuol-Lavey est tout-puissant et que tous les dignitaires de son royaume tremblent devant moi. Nul autre oiseau que moi n'a jamais osé pénétrer dans le palais; vous êtes très hardi d'oser venir jusqu'ici. Moi, je ne suis pas une femelle du marché, habituée à entendre la voix des mâles et qui fait l'amour avec eux. Vous ne devez pas me parler comme vous le faites. Partez immédiatement, sinon je vole avertir le roi et, sans aucun doute, il vous fera mourir. Alors vous ne reverrez plus vos parents.

Ayant ainsi parlé, la Merle regardait le Perroquet du coin de l'œil et souriait.

— Je vous en prie, jolie Merle, lui répondit le Perroquet, ne vous fâchez pas après moi. Je ne veux pas sortir du palais parce que j'ai vu votre jolie, très jolie figure et que je vous aime. J'y mourrai peut-être avec vous, mais alors je renaîtrai dans un autre monde avec vous et vous y serez mon épouse. O ma belle Merle, pensez à moi dans votre cœur. Je ne suis pas un de ces Perroquets qui aiment quelques jours puis s'en vont aimer ailleurs. Je vous aime et vous serez toujours mon épouse aimée.

— Alors, lui dit la Merle, quel est votre nom et quel est votre pays ?

Le Perroquet fut très heureux dans son cœur de

voir la Merle s'adoucir et s'intéresser à lui, mais il se dit à lui-même :

— Si je dis que je viens du royaume de Mit-Khala, la Merle soupçonnera peut-être que je viens aux renseignements ; mieux vaut ne pas dire la vérité.

— Je suis, lui répondit-il en riant, originaire du royaume de Arith-Réach-Séma[1] et mon nom est Sécsom-Môntit[2]. Je suis un des serviteurs du roi qui m'aime beaucoup. Pour me marquer son amitié, il m'avait donné une belle épouse, qui portait le beau nom de néang Srâkar-Khéo[3] ; elle était belle comme les anges et vous ressemblait beaucoup. Le roi nous avait donné une belle cage d'or et nous habitions près de lui. Nous étions très heureux, mais le malheur vint nous trouver. Un jour que nous nous étions envolés, mon épouse et moi, afin de nous promener, nos forces s'épuisèrent et nous fûmes nous reposer sur le toit d'une véranda. Malheureusement, un vilain aigle nous aperçut et s'abattit sur nous. J'eus le temps de m'enfuir, mais mon épouse qui était enceinte et un peu lourde à cause de cela,

[1] Peut-être *Ahik-Chêtra*, ville capitale d'un royaume frontière du Népâl, situé à l'ouest.

[2] *Sécsom*, probablement un nom propre ; *montit*, en pâli restitué *manti*, conseiller, ministre.

[3] *Néang* (cambodg.), madame, femme ; — *srakar*, en pâli restitué *sakkhara*, sucre. — *Khéo* (cambodg.), précieux, brillant, diamant, nom d'homme et de femme. — Madame Sucre-précieux.

fut moins vive que moi. L'aiglon la saisit, l'emporta et la dévora. Ce grand malheur me causa un si gros chagrin que je ne pouvais plus boire ni manger et que je ne pouvais plus assister aux audiences royales. Il y a trois ans de cela et depuis cette époque je n'ai pas fréquenté une seule femelle. Je suis demeuré veuf sans jamais manquer à mon veuvage. La saison froide étant venue, j'ai entendu le bruit du vent qui soufflait et j'ai pensé à mon épouse morte. J'avais l'habitude de dormir près d'elle, maintenant le vent souffle sur mon corps et j'ai froid parce que je suis seul. Le roi s'aperçut que j'étais très triste, que mon désespoir ne cessait point, et il vint à moi. « Il ne faut pas être triste comme cela, mon pauvre Perroquet, me dit-il. J'ai entendu dire que le roi Chuol-Lavey nourrit dans sa chambre une jolie Merle qu'il aime beaucoup. Va la voir et si tu la trouves belle, si tu l'aimes, tu reviendras me prévenir et j'irai la demander pour ton épouse au roi son maître. » Ayant ainsi entendu parler le roi, ma tristesse diminua, l'appétit me revint et je mangeai. Un peu après, ayant salué le roi mon maître, je pris mon vol dans la direction de votre palais et je suis arrivé ici sans m'être reposé un seul instant, sans avoir pris la moindre nourriture, tant j'étais pressé de vous voir, ma bien-aimée Merle. O ma Merle, vous êtes jolie comme l'Étoile du matin. Donnez-moi votre amour, car je suis venu de loin dans votre royaume pour faire de vous mon épouse. Ne me re-

fusez pas, ô ma Merle, levez vos yeux sur moi; prenez-moi pour époux, n'hésitez pas davantage. Oh! parlez-moi, dites-moi quelques mots, ne demeurez pas sans parler, ou bien je vais croire que vous n'avez pas confiance en moi, en moi qui vous dis la vérité, qui ne dis pas un seul mensonge. Oh! je vous en prie, ma Merle, prenez-moi pour votre époux.

La Merle écoutait, heureuse déjà, les paroles du beau Perroquet; elle admirait son éloquence amoureuse et sentait que son cœur s'apitoyait pour le beau parleur, mais elle était retenue par la confusion:

— Je suis une femelle du palais, disait-elle. Je n'ai jamais entendu parler ainsi autour de moi, comment voulez-vous que je vous croie? Les paroles des mâles sont souvent mensongères, ils cherchent de belles paroles pour les dire aux femelles afin de les séduire. Comment voulez-vous que je vous croie? Je suis une Merle et vous êtes un Perroquet; nous sommes de couleurs et de races différentes, comment pourrai-je vous prendre pour mon époux? Le Perroquet avec la Perruche sont beaux à voir, mais a-t-on jamais vu une Merle épouser un Perroquet? Votre plumage est vert et mon plumage est noir; les couleurs sont très différentes entre nous et nos noms ne se ressemblent pas. Comment pourrions-nous nous marier ensemble? Mariés ensemble, nous aurions des petits, mais à qui ressembleraient-ils? Ni à vous ni à moi, ils ressembleraient à nous deux et ne seraient ni

Perroquets ni Merles, car ils seraient les deux à la fois. Comment oserai-je jamais les promener et les montrer? J'aurais honte d'eux devant tout le monde. Mon beau Perroquet, je serais en but à tous les dénigrements. Moi, une Merle du palais qui ai la confiance du roi et l'estime de tous les dignitaires qui disent que j'ai le cœur droit et que je n'ai jamais commis une faute, que diraient-ils s'ils me voyaient avec un époux d'une autre race que moi? J'aurais honte, grande honte devant tout le monde. Vous voyez bien que notre mariage est impossible; ne restez donc pas pour rien au palais et partez tout de suite.

Le Perroquet ayant entendu les paroles de la Merle, admirait son éloquence, sa belle manière de parler:

— J'ai compris vos paroles, mais avant de partir je vais vous conter une histoire qui répondra à vos scrupules: « En ce temps-là, le roi Novéat, étant allé se promener dans un jardin, aperçut une jeune fille nommée Chorn-Pô et l'aima parce qu'elle était belle et qu'elle lui plaisait. Bien qu'elle fût d'une caste très inférieure, il l'épousa devant tout le peuple et la proclama reine. Il eut d'elle un enfant qui reçut le nom de Sirem-Maha-Réach[1], et cet enfant fut aimé de tout le monde. » Voici donc, ma chère Merle, un roi célèbre qui épouse et qui fait reine une fille d'une

[1] *Sirem*, nom propre.— *Maha-rèach*, en pâli restitué *maha raja*, grand roi.

caste inférieure, et nous, parce que je suis Perroquet et vous Merle, nous ne pourrions pas nous marier ensemble ! Pourquoi cela ?

La Merle répondit :

— Parce qu'un roi peut épouser une fille de son peuple ; ils ne sont ni de races ni de couleurs différentes comme vous et moi, qui ne nous ressemblons ni par la couleur de notre plumage, ni par les noms que nous portons. Nous ne pouvons nous marier ensemble. Je suis très hésitante, mon beau Perroquet, parce que je n'ai jamais vu un Perroquet épouser une Merle.

Le Perroquet ayant entendu les paroles de la Merle admirait son éloquence et son esprit.

— Ma chère Merle, dit en souriant le Perroquet, puisque vous hésitez encore, je vais vous raconter une autre histoire : « Il y avait autrefois un Préam-Prithéa qui s'était retiré dans la forêt de Hym-baupéan[1] pour se faire Maha-Rusey[2], c'est-à-dire ermite. Dans cette forêt, il y avait une troupe de Kénor[3] qui habitaient dans le Vinhéar et qui vivaient là très

[1] En pâli restitué *Himavano*, *Himava*, Himalaya.

[2] En pâli restitué *Mahâ-Richis* (pâli *Isi*), grand homme, éminent homme, titre qui se donnait autrefois aux ermites, aux professeurs vivant saintement. Les Cambodgiens disent et écrivent aussi *Eysey* qui a la même signification et qui correspond au pâli *Isi*.

[3] Hommes et femmes qui ont des ailes et qui sont recouverts de plumes comme les oiseaux

[4] Pagode, monastère, du sanscrit *Vihéar*.

heureuses et très tranquilles. Un jour, une Araignée énorme et méchante les attaqua, elle en mordit plusieurs et en mangea quelques-unes. Alors les Kénor furent trouver le Maha-Rusey, l'ancien Préam-Prithéa, et, en pleurant, lui demandèrent d'aller tuer l'Araignée énorme qui mangeait les Kénor tous les jours dans la forêt.

Mais le Maha-Rusey se mit en colère :

— Je suis un ermite, il ne m'est pas permis de tuer les bêtes, et vous venez me demander d'aller tuer l'Araignée. Allez-vous-en, tout de suite.

Et il les chassa. Alors les Kénor se réunirent dans le Vinhéar pour décider ce qu'il y avait à faire.

— Le Maha-Rusey, disaient-elles, a repoussé notre demande, il ne veut pas tuer la grosse Araignée qui a déjà dévoré plusieurs d'entre nous, il faut lui offrir Rot-Vottey-Srey[1] la plus belle des Kénor, peut-être alors consentira-t-il à tuer notre ennemie, car en la voyant si jolie la salive lui en viendra aux lèvres.

Ceci, ayant été convenu, fut fait, et les Kénor conduisirent la belle Rot-Vottey-Srey chez le vieux Maha-Rusey. Elles le saluèrent bien humblement, puis elles lui dirent :

— Nous venons vous offrir la jeune et belle Rot-Vottey-Srey-Kénor, prenez-la pour disciple, mais, nous vous en prions, allez tuer la méchante Arai-

[1] Le mot *srey* veut dire « femme », en langue khmère.

gnée qui a déjà dévoré plusieurs Kénor dans la forêt.

Le vieux Maha-Rusey les reçut bien cette fois :

— Laissez-moi, leur dit-il gaiement.

Quand elles furent parties, il quitta ses effets de religieux[1], prit un bâton et se rendit à la forêt. Il aperçut l'Araignée qui dormait à terre et la tua à coups de bâton. Ceci fait, il retourna chez lui où l'attendait la belle Rot-Vottey-Srey-Kénor, et il la prit pour son épouse.

Mon histoire est finie, ma chère Merle. Vous voyez que le Maha-Rusey a épousé une Kénor. Alors, dites-moi pourquoi une Merle ne pourrait pas se marier avec un Perroquet! Ne sommes-nous pas deux oiseaux?

Et la Merle qui avait écouté très attentivement cette histoire, admirait combien le Perroquet était habile à conter.

— C'est bien, mon beau Perroquet, je suis convaincue. Je serai votre épouse, mais si le roi apprenait que j'ai pris un mari sans son autorisation, il se fâcherait sans aucun doute contre moi. Retournez donc en votre pays, allez prévenir votre roi et dites-lui de venir, conformément aux coutumes, me de-

[1] Afin de ne pas les souiller par un meurtre, afin de se dépouiller pour un instant du caractère religieux qui s'opposait à ce qu'un Maha-Rusey détruisit un être ayant vie. C'est de la casuistique toute pure.

mander en mariage à mon maître. Je vais retourner près du roi et je vous attendrai.

— O ma chère Merle, répondit le Perroquet, je suis venu ici pour vous prendre pour épouse ; vous consentez à notre mariage, et voilà que vous me renvoyez dans mon pays. Vous voulez que mon roi vienne pour moi vous demander en mariage à votre roi. Alors, si votre roi refuse je vous perdrai et je perdrai les cadeaux de la demande[1].

Puis le Perroquet se rapprocha de la Merle :

— Je suis bien malheureux, continua-t-il de vous avoir rencontrée puis d'être obligé de partir. O ma chère Merle, il faut me garder ici, près de vous, car je ne puis plus être heureux ailleurs. Si vous ne voulez pas me garder, je partirai, mais alors, ma chère, je ne reviendrai plus parce que vous m'aurez repoussé. Gardez-vous donc, et bonjour. Je vous salue et je pars.

Alors ayant abaissé son bec devant la Merle afin de la saluer, le Perroquet ouvrit ses ailes comme pour s'envoler. Mais la jolie Merle, tout de suite attristée, saisit une plume de son aile avec son petit bec.

[1] Il est d'usage au Cambodge d'apporter des cadeaux aux personnes auxquelles la demande en mariage est faite. Ce sont ces cadeaux que le Perroquet séducteur paraît craindre de perdre. — Voy. mes *Recherches sur la Législation Cambodgienne* (Droit privé).

— Pourquoi me retenez-vous avec votre bec? dit le Perroquet; laissez-moi partir.

Mais la pauvre Merle honteuse n'osait pas répondre. Le Perroquet fut alors très hardi. Il prit avec son bec le petit bec de la Merle et la caressa. Puis comme elle ne lui résistait plus, il monta sur son dos et il l'aima. C'est ainsi que se fit leur mariage.

Cependant, comme ils s'aimaient beaucoup et ne quittaient pas la chambre, le Perroquet oubliait sa patrie, et la Merle ne paraissait plus aux audiences royales; il ne pensait plus au roi Préa-Mohosot et elle ne songeait plus à la belle cage d'or qu'elle habitait dans la chambre du roi. C'est que, s'aimant beaucoup, ils vivaient l'un à côté de l'autre, sans jamais se quitter; la Merle préparait des gâteaux de miel pour son époux et ils étaient heureux tous les deux.

Mais un jour le Perroquet se rappela la mission que son roi lui avait confiée et il résolut de la remplir.

— Ma jolie Merle, dit-il, j'ai appris par hasard que votre roi avait offert sa fille Banh-Chal-Chanty-Réach-Thida pour épouse au Préa-Vités-Réas, roi de Mit-Khala. Savez-vous si cette proposition a été faite?

— Pourquoi, mon époux, me demandez-vous cela? Parlez-moi des choses qui nous intéressent, parlez-moi d'amour et laissez-là les affaires du roi[1].

[1] Les dames du palais jurent, au Cambodge, de ne jamais

— Je veux savoir ce qui en est de ce bruit, par pure curiosité, ma chère Merle. Répondez-moi donc tout de suite, et ne faites pas en sorte que je sois obligé de vous demander plusieurs fois un renseignement que vous pouvez me donner de suite.

La Merle eut pitié de son époux et elle lui raconta que le roi Chuol-Lavey trompait le roi Préa-Mohosot; qu'il n'avait pas l'intention de lui donner sa fille en mariage, mais de l'attirer dans son royaume pour le tuer.

— Je suis seule à connaître ce projet, ajouta la Merle, n'en parlez donc point, car si le roi Chuol-Lavey apprenait que vous le connaissez, il vous ferait mourir, ô mon cher Perroquet !

Celui-ci, ayant appris l'odieux projet que le roi Chuol-Lavey avait conçu contre son roi, fut très content dans son cœur.

— Ne craignez rien, dit-il en souriant, je ne dirai pas cette chose grave que vous m'avez confiée. Nous ne serons pas punis, comme vous le craignez, mais ce renseignement est bon à connaître.

La Merle crut dans son cœur tout ce que le Perroquet lui dit à ce sujet, car elle l'aimait. Mais celui-

révéler les secrets du roi. Une indiscrétion peut être, conformément à la loi, punie de la peine de mort. C'est ce qui explique la répugnance de la Merle à répondre à son mari. — Voy. mes *Recherches sur le droit public des Cambodgiens*, chap. *L'eau du Serment* et mes *Recherches sur la Législation criminelle des Cambodgiens*.

ci songeait déjà à regagner son pays afin d'aller rendre compte au roi de la mission qu'il lui avait confiée; déjà il songeait à quitter la Merle.

— Il faut, ma belle épouse, lui dit-il un jour, que je retourne dans mon pays, car je veux prévenir le roi mon maître, et le prier de venir demander au roi Chuol-Lavey qu'il consente à notre mariage. Nous ne pouvons pas vivre toujours comme nous vivons, il faut obtenir l'autorisation de faire les fêtes de notre mariage, conformément aux coutumes anciennes. Je ne serai pas longtemps absent; je vous promets d'être ici dans trois jours au plus. Ne vous désolez donc pas et surtout ne soyez pas inquiète. J'ai vécu quelques jours avec vous, et je vous laisse, c'est vrai, mais je ne puis faire différemment sans me rendre coupable d'une faute contre le roi, mon maître. Restez donc au palais de Chuol-Lavey, soyez sage et, pour n'être pas trop désolée, ne pensez pas trop à moi pendant mon absence. Je retourne dans ma patrie, mais mon âme et mon cœur restent près de vous.

La Merle, ayant entendu les paroles du Perroquet, sentit son cœur qui se troublait, et l'inquiétude qui l'envahissait.

— O mon cher Perroquet, dit-elle, vous allez me laisser seule comme une orpheline. Je suis déjà tout habituée à coucher près de vous et voilà le malheur qui vient nous séparer. Mon cher Perroquet, si vous allez dans votre pays, n'y demeurez pas trop long-

temps; je vous en prie, revenez, revenez vite, car j'ai beaucoup de chagrin de vous voir partir.

Alors, en pleurant beaucoup, elle se mit à préparer des vivres pour le repas de son mari.

— Mangez bien, mon très cher, dit-elle quand elle eut servi son mari. Je crains que vous tombiez malade au cours de votre voyage et que vous n'ayez personne pour vous soigner.

Le Perroquet sentit alors la pitié qui venait en son cœur pour la pauvre Merle :

— Je ne serai pas longtemps, lui dit-il.

Alors, il la caressa avec son bec, puis il voulut s'envoler, mais ses forces étaient parties, car il était très triste. Enfin, il s'envola, non sans regarder la Merle, dans la direction de Mit-Khala.

En route, il rencontra des Merles et, comme leur rencontre ramenait sa pensée sur son épouse, il sentait son cœur devenir triste.

Dès le soir du jour où il avait quitté la Merle, le Perroquet arriva dans la capitale du royaume de Mit-Khala. De suite il fut saluer le roi Préa-Mohosot et lui rendre compte de sa mission. Très heureux, le roi lui donna à manger des gâteaux faits avec du miel, le garda dans sa chambre et prit soin de lui tous les jours.

Mais le Perroquet, dans sa cage d'or, n'était pas heureux ; il pensait à la Merle, son épouse, avec laquelle il avait l'habitude de manger et de dormir. Il ne pouvait ni manger ni se préparer pour le som-

meil sans penser à elle et, quand il tonnait, il s'inquiétait pour elle.

Cependant, il demeura dans sa cage d'or et ne retourna jamais dans le royaume que la Merle, son épouse, habitait. Il fut malheureux.

II

NÉANG KANTOC

Il y avait en ce temps-là, il y a bien longtemps, un homme veuf et une femme veuve qui habitaient au centre d'un riche royaume deux villages voisins. Ils avaient l'un et l'autre chacun une fille en âge de se marier; la fille de l'homme veuf répondait au nom de néang Kantoc[1], et la fille de la femme veuve portait celui de néang Chong-Angkaat[2].

L'homme et la femme se rencontrèrent, et, comme

[1] *Néang* (cambodg.), madame, femme; *Kantoc*, en pâli restitué, *kanto*, beauté, charme.

[2] En français « bout de tison ». Le conte français donne à la petite persécutée, à celle qui reste toujours au foyer pour y faire le gros ouvrage le nom de Cendrillon ; le conte cambodgien, assurément d'origine indienne, appelle « bout de tison » la sœur persécutée et « charmante » la pauvresse. Sont-ce les Cambodgiens qui ont transposé les noms des jeunes filles ? Je ne le crois pas, parce que le nom *Charmante* qu'ils donnent au personnage sympathique ne saurait convenir à l'autre. Dans le conte annamite que je donne ci-dessous d'après M. Lande, les Annamites ont entendu *Angkam*, « son de paddy », au lieu de *Angkaat*, « bout de tison », et traduit ce mot par *Cam*, un mot de leur langue qui veut dire « son de paddy », mais, par suite d'une erreur, c'est Cendrillon, c'est la persécutée qu'ils nomment ainsi.

ils étaient encore jeunes, ils s'aimèrent, se marièrent, puis ils habitèrent la même maison avec leurs filles. Tout eût bien marché dans cette famille de veufs remariés, si les deux filles avaient pu s'entendre. Malheureusement, comme elles étaient nées dans la même année, dans le même mois, dans la même lune montante et peut-être le même jour, — car on avait, de part et d'autre, oublié la date de leur naissance, — les deux filles se querellaient à chaque instant à cause de l'autorité qui revenait à l'aînée; chacune d'elles prétendait être la plus âgée et avoir le droit de marcher devant l'autre.

Fatigué de ces querelles, le père résolut d'y mettre un terme :

— Allez, dit-il aux deux filles, allez pêcher du poisson; celle qui en rapportera le plus sera l'aînée et l'autre marchera derrière elle.

Les deux filles partirent ensemble et, avec leurs lignes de *thmey*[1] teint en brun avec le jus du fruit du *pon*[2] elles se mirent à pêcher sur le bord de la rivière, à peu de distance du *kompong*[3] du village.

Quand la nuit fut venue et avec elle l'heure de

[1] Nom d'un arbre.

[2] Chanvre cambodgien.

[3] Rivage. Ce mot paraît venir du malais *kampong*, village. Le malais a fourni un certain nombre de mots à la langue des Cambodgiens. Les villages cambodgiens, de même que les villages malais, sont souvent construits sur le bord des rivières.

rentrer à la maison, néang Kantoc avait sa corbeille pleine de poissons argentés. Néang Chong-Angkaat avait été moins heureuse et sa corbeille était presque vide.

Elles revenaient toutes les deux à la maison, sans rien dire; néang Kantoc, très heureuse, marchait devant comme il convient à l'aînée, sa corbeille de poisson posée sur sa tête et maintenue par un coussinet fait avec son écharpe bien roulée; néang Chong-Angkaat, très en colère, marchait derrière sa sœur comme une cadette, tenant, sur sa hanche gauche avec son bras, sa corbeille presque vide.

— Néang Kantoc, dit-elle tout à coup, tu es fatiguée; ta corbeille de poisson est lourde et nous ne sommes pas près d'arriver; donne-la-moi, je la porterai un peu, puis tu la reprendras à ton tour.

— Je veux bien, répondit sa sœur; la voici, donne-moi la tienne.

Elle était sans méfiance parce qu'elle était bonne et laissa passer néang Chong-Angkaat devant elle. Mais celle-ci, qui voulait lui voler son poisson, se prit à courir. Néang Kantoc, croyant qu'elle voulait jouer, sourit et la laissa faire, comme on laisse faire une sœur plus jeune et plus gaie.

Néang Chong-Angkaat, n'étant pas poursuivie, gagna rapidement beaucoup de chemin, et put ainsi arriver la première à la maison.

— Tenez, mon père, dit-elle, voici le poisson que j'ai pu prendre. Ma sœur n'a presque rien pris. Elle

est derrière moi qui vient lentement parce qu'elle est très honteuse et très chagrinée.

— Tu as pris beaucoup de poisson, dit le père, parce que tu es l'aînée, et ta sœur en a pris très peu parce qu'elle est la cadette. En marchant derrière toi, elle a convenablement pris la place qui lui revient.

Cependant, néang Kantoc arriva à son tour, tenant sur sa hanche gauche la légère corbeille de sa sœur.

— Tiens, néang Chong-Angkaat, dit-elle, voici ta corbeille, donne-moi mon poisson.

— Ton poisson, répondit sa sœur, ne l'as-tu pas dans la corbeille que tu portes sous ton bras; voudrais-tu donc, néang Kantoc, faire croire à ton père que j'ai pris ta corbeille de poisson?

— Néang Chong-Angkaat, cette corbeille pleine de poisson n'est pas la tienne; c'est ma corbeille que tu as portée parce que j'étais fatiguée; tu me l'as demandée.

La discussion dura longtemps en présence du père et de la mère, mais plus on discutait moins on s'entendait.

— Allons! dit le père, le poisson est à celle qui l'a apporté ici, et c'est celle-là qui est l'aînée.

Néang Kantoc se retira pour pleurer; elle pleurait non seulement parce que sa sœur, fille de sa belle-mère, était proclamée l'aînée malgré la pêche abondante qui avait décidé en sa faveur, mais encore parce que son père la croyait une menteuse.

Elle suivait un sentier de la brousse, songeant ainsi à son malheur, lorsqu'un vieil *arahan*[1] qu'elle connaissait pour l'avoir vu plusieurs fois pratiquer son art dans le village, lui barra le chemin.

— Pourquoi pleurez-vous, néang Kantoc, et pourquoi laissez-vous, comme une fille désespérée, traîner votre écharpe derrière ? lui demanda-t-il.

La pauvre fille lui raconta son aventure et ses chagrins, la trahison de sa sœur et la décision que son père abusé avait prise.

— Ne pleurez pas, dit l'*arahan*, et prenez ce petit poisson ; portez-le dans la mare qui est près de la maison de votre père, où chaque jour vous allez puiser de l'eau, et surtout nourrissez-le bien avec du bon riz blanc, mais ne parlez de lui à personne.

Néang Kantoc prit le petit poisson que l'*arahan* lui tendait et le porta dans la mare qui se trouvait au nord de la maison paternelle. Elle prit l'habitude de lui porter deux fois par jour un peu de riz cuit, et le poisson prit celle de venir manger dans sa main quand elle l'appelait, comme font les petits poulets dont on s'occupe beaucoup. Quand néang Kantoc quittait la mare, le poisson qui, bien nourri de bon riz blanc bien cuit, avait atteint une taille prodigieuse, disparaissait sous l'eau et s'y tenait si bien

[1] En pâli restitué *araha*, saint, personne vénérable. Les conteurs cambodgiens prononcent souvent *arac*, qui veut dire « sorcier ».

caché que personne ne pouvait se vanter de l'avoir vu.

Mais néang Chong-Angkaat, dont la conscience n'était pas tranquille, avait observé sa sœur. Surprise de la voir se diriger matin et soir vers la mare avec une grande poignée de riz cuit, comprenant que néang Kantoc lui cachait quelque chose, elle l'avait suivie, s'était dissimulée derrière une touffe de broussailles, et avait vu le poisson venir chercher sa nourriture dans la main de la jeune fille.

Très intriguée et très surprise par cette familiarité du poisson et aussi par sa taille merveilleuse, néang Chong-Angkaat fut prévenir ses parents. Comme ceux-ci n'étaient pas riches, que la quantité de riz que néang Kantoc portait au poisson était relativement considérable, et qu'ils n'aimaient point leur fille cadette, ils se prirent à la surveiller pendant qu'elle mangeait, et quand elle avait achevé son repas, la mère ramassait la marmite afin que néang Kantoc ne pût rien porter au poisson.

La pauvre fille s'en aperçut et, quand elle avait mangé, elle remplissait sa bouche de riz cuit, se levait et se dirigeait vers la mare, puis, rejetant dans sa main le riz qu'elle avait dérobé, elle appelait le poisson et le lui présentait.

Sa sœur qui la haïssait de la haine qu'on a toujours pour les gens qu'on a offensés, ne tarda pas à connaître la supercherie dont se rendait coupable la pauvre néang Kantoc. Elle prévint sa mère, et celle-

ci, afin d'empêcher la fille de son mari, d'aller porter du riz cuit au poisson de la mare, lui faisait ouvrir la bouche après chaque repas, afin de s'assurer qu'elle n'y cachait rien.

Ne pouvant plus cacher du riz dans sa bouche, néang Kantoc devint très rusée, elle en cacha dans ses cheveux, mais néang Chong-Angkaat le découvrit encore et prévint sa mère. Celle-ci, très en colère, défendit, avec des paroles très vilaines, à la fille de son mari de sortir de la maison et se mit à la surveiller avec tant de soin que néang Kantoc ne put trouver un seul instant pour aller à la mare porter au poisson sa ration journalière.

La mère s'aperçut de son ennui, car néang Kantoc était si inquiète que son trouble paraissait. Intriguée et voulant savoir par elle-même ce qui attirait tant la jeune fille à la mare, elle s'y rendit, les mains pleines de riz cuit, et appela le poisson, mais en vain, l'ami de néang Kantoc ne parut point.

— C'est probablement, dit-elle, que je ne sais pas son nom.

Le lendemain, la mère se relâcha un peu de sa surveillance et fut se cacher derrière une touffe d'arbrisseaux, sur le bord de la mare. Néang Kantoc ne tarda pas à y arriver tenant dans ses mains jointes une forte ration de riz cuit. Elle appela le poisson et il vint tout de suite. La mère n'avait jamais vu un poisson de mare aussi gros et aussi beau.

— Quel beau poisson, se dit-elle, et comme il serait

bon de l'avoir à manger, bien salé et bien séché au soleil!

Elle fut trouver son mari et lui dit ce qu'elle avait vu, puis elle l'engagea si fort à prendre le poisson que le pauvre homme, — qui ne refusait jamais rien à sa femme et qui aimait mieux néang Chong-Angkaat, par faiblesse pour sa mère, que sa propre fille, — y consentit, bien qu'il sût quel gros chagrin il allait faire à néang Kantoc. Hélas! les enfants de la première femme ne sont-ils pas toujours par un veuf remarié sacrifiés aux enfants de la seconde!

Le père et la mère s'armèrent chacun d'un coupe-coupe et furent au bord de la mare; la femme qui avait entendu le nom que la jeune fille lui donnait appela le poisson. Il vint de suite, sans défiance s'approcha de ses meurtriers et fut tué. Emporté à la maison, il fut vidé, découpé en lanières, salé, puis suspendu à une longue perche au soleil.

Cependant néang Kantoc, n'étant plus surveillée, s'en allait à la mare, appelait mais en vain son poisson familier. Ne le voyant pas paraître à sa voix, elle comprit qu'il était mort, et se prit à pleurer pensant bien que le poisson préparé en son absence par ses parents et qu'ils avaient suspendu au soleil par petites bandes était son pauvre poisson. Comme elle s'en revenait, désespérée, sanglotant, son écharpe toute défaite, elle rencontra le vieil arahan.

— Ne pleurez pas, néang Kantoc, lui dit-il, le poisson a été tué par votre père et par la mère de

néang Chong-Angkaat qui a pour vous autant de haine que sa fille parce que vous êtes plus belle qu'elle et qu'il n'y a point dans tout le royaume une fille aussi belle et aussi blanche que vous. Maintenant, acheva-t-il, ne pleurez plus, rentrez chez votre père, ramassez les os du poisson que votre mère a jetés sur le bord du fleuve, au nord du kompong où les femmes du village vont prendre leur bain, et cachez-les sous votre lit.

Néang Kantoc essuya ses larmes avec un bout de son écharpe et roulant celle-ci autour de sa taille, puis la rejetant sur son épaule droite, elle s'en fut au kompong, ramassa tous les os du poisson, les cacha dans son *sampot*[1] et les rapporta dans la maison de son père où, sans rien dire, elle les cacha sous son lit.

A quelques jours de là, elle rencontra de nouveau le vieil arahan :

— Néang Kantoc, lui dit-il, allez donc voir s'il n'y a pas quelque chose de nouveau sous votre lit. S'il y a deux objets, vous en cacherez un dans votre sampot, de manière que personne ne puisse croire que vous y cachez quelque chose, puis vous laisserez l'autre objet sous votre lit.

[1] Pièce d'étoffe de sept coudées de longueur et de trois coudées de largeur sans couture avec laquelle les Cambodgiens et leurs femmes se font une sorte de culotte bouffante et très gracieuse.

Néang Kantoc rentra chez elle, regarda sous son lit et y trouva une paire de très jolies chaussures qui se refermaient sur le pied et s'attachaient avec des cordons en soie; elles étaient plus petites que toutes celles qu'elle avait vues jusque-là aux dames de la cour, mais elles leur ressemblaient par la forme sinon par la beauté; cependant elle pouvait les chausser, bien qu'elle fût accoutumée à marcher pieds nus. Ayant constaté tout cela, elle dissimula une chaussure dans son sampot et laissa l'autre sous son lit, ainsi que le lui avait recommandé le vieil arahan.

Un jour, néang Chong-Angkaat, qui furetait partout, étant venue voir sous le lit de sa sœur, y trouva le petit soulier, mais ne parvint pas à découvrir son compagnon. Croyant jouer un mauvais tour à néang Kantoc et lui faire de la peine, elle jeta la chaussure qu'elle avait trouvée par-dessus la palissade au milieu des grandes herbes. Un corbeau qui se tenait perché à quelques pas de là, sur un arbre, se saisit du soulier croyant prendre une tête de poisson et s'enfuit très haut et très loin. Ayant becqueté le soulier, et reconnaissant son erreur, le corbeau très honteux le laissa retomber; mais un autre corbeau qui le suivait, enviant sa proie, crut qu'elle lui échappait et la ramassa, puis s'enfuit à tire d'aile, craignant qu'on ne vînt la lui reprendre. Quand il fut très loin, s'étant assuré qu'il n'était pas suivi, il regarda ce qu'il tenait dans ses griffes, reconnut son

erreur, et, très honteux à son tour, laissa tomber le petit soulier devant la porte du palais du roi.

Le roi était très vieux; il n'aspirait plus qu'à laisser son trône et sa couronne à son fils et à prendre le titre d'*obbajouréach*[1], qui est le titre que prennent les rois qui abdiquent le pouvoir suprême; mais le prince héritier refusait le trône et la couronne que son père lui offrait, disant :

— O maître des existences, grand roi, père sacré qui connaît tout plus que tous les autres hommes ensemble, toujours victorieux, descendant des dieux anciens, je suis votre fils, c'est-à-dire rien, quelque chose enfin comme un de vos cheveux, pardonnez-moi si je refuse le trône et la couronne que vous m'offrez. Pardonnez-moi, je recevrai de vos mains sacrées, grand roi, l'un et l'autre quand j'aurai trouvé une femme belle entre toutes, que j'aimerai et qui sera digne par sa grâce d'être la femme d'un roi.

Et depuis longtemps déjà, il cherchait, visitant tous les villages, mais en vain, car nulle des femmes qu'il voyait ne lui plaisait.

Or, comme il sortait un jour du palais de son père, il trouva le petit soulier que le corbeau venait de laisser tomber; il le ramassa et, surpris de trouver une aussi petite chaussure, appartenant assurément à une femme, puisque la coutume n'était point d'en

[1] Titre du roi qui a abdiqué, au Cambodge, au Siam et dans beaucoup d'États de l'Indo-Chine aryenne.

donner aux enfants avant leur nubilité, il alla trouver le roi son père et lui dit qu'il n'épouserait jamais que la femme qui pourrait chausser ce petit soulier.

Le roi, qui désirait marier son fils le plus tôt possible, afin de quitter le pouvoir, donna des ordres à tous ses mandarins et fit savoir dans tous les villages qu'un petit soulier était déposé au palais et que la jeune fille qui pourrait le chausser épouserait le prince héritier et serait reine.

Toutes les filles qui avaient les pieds petits s'acheminèrent vers la capitale et se présentèrent au palais, faisant les plus beaux projets d'avenir, mais aucune d'elles ne parvint à chausser le petit soulier. Néang Chong-Angkaat, qui avait les pieds très petits, y vint aussi, mais ne fut pas plus heureuse que les autres. Malheureusement, elle reconnut, dans le petit soulier exposé au palais, la chaussure qu'elle avait dérobée à sa sœur; alors elle ne douta plus que sa sœur fût la bienheureuse que son bonheur[1] le sort avait désignée pour le trône. A cette pensée que néang Kantoc pouvait devenir la femme du prince héritier et la reine du royaume, elle sentit croître en elle toute la haine qu'elle avait pour sa sœur. Elle engagea si fort sa mère et son père à ne pas permettre à néang Kantoc de se rendre à la capitale pour

[1] Par cette expression « son bonheur », il faut entendre les mérites acquis au cours d'une existence antérieure par la personnalité réincarnée en néang Kantoc.

y essayer le petit soulier dans le palais du roi que ses parents firent comme elle le désirait.

Cependant néang Kantoc avait, comme toutes les filles du royaume, entendu parler du petit soulier que le prince héritier avait trouvé et du concours que le vieux roi avait ouvert. Aussi désirait-elle vivement se rendre au palais.

— Le petit soulier que le prince a trouvé, se disait-elle, est certainement celui qui m'a été pris sous mon lit et le compagnon de celui qui est caché dans mon sampot. Oh! il faut que j'aille au palais m'assurer de cela; il faut que j'y aille; il le faut!

Mais elle eut beau supplier son père, celui-ci, qui était absolument dominé par sa femme et par la fille de sa femme, ne voulut jamais y consentir. Ne pouvant obtenir l'autorisation qu'elle demandait, néang Kantoc s'enfuit de la maison paternelle une nuit et gagna la route qui conduisait à la capitale. Mais néang Chong-Angkaat, que sa haine tenait éveillée dans la nuit, avait vu une ombre franchir la porte, et, se doutant que sa sœur s'enfuyait, avait couru à la natte où reposait sa mère et l'avait réveillée. Celle-ci informa son mari, et le père de néang Kantoc, très mécontent, très en colère de voir sa fille désobéir à ses ordres et s'enfuir comme une fille de mauvaises mœurs[1], courut après elle, la rejoignit sur la route et la ramena à la maison.

[1] Le texte dit *sampan*, prostituée.

Enfin, fatigué de voir sa fille constamment pleurer, ennuyé d'être toujours suivi par elle et d'entendre ses prières, le père prit un vase, le remplit de riz cru jusqu'au bord et le répandit sur l'herbe de la cour, en ayant bien soin de ne pas laisser tomber deux grains au même endroit.

— Si tu retrouves tous les grains que j'ai semés dans la cour, dit le père à néang Kantoc, et si tu me rapportes mon vase plein jusqu'au bord, comme il était avant que j'en répandisse le contenu sur l'herbe, je te laisserai aller.

Néang Kantoc se mit à la besogne avec courage et, ayant travaillé deux jours à ramasser le riz, sans qu'un oiseau vînt lui en dérober un seul grain, ce qui est merveilleux, elle en remplit jusqu'au bord le vase que son père lui avait laissé. Comme ce dernier n'était pas là et qu'elleavait, pendant une courte absence, posé son vase de riz sur une natte étendue sur le clayonnage de la maison, son père arriva. Il comprit en voyant le bol plein jusqu'au bord que sa fille avait retrouvé tous les grains de riz, mais comme il craignait de déplaire à sa femme s'il permettait à néang Kantoc d'aller à la capitale, il prit une petite poignée de riz dans le bol et la mit dans un autre vase, puis, afin que sa fille ne pût pas le soupçonner de cette supercherie, il sortit.

Quand néang Kantoc rentra, elle porta tout de suite les yeux sur son vase de riz et reconnut qu'on y avait puisé; au lieu de se plaindre, elle chercha au-

tour d'elle, découvrit le vase où son père avait caché le riz qu'il lui avait pris et le renversa dans le sien.

Le père ne tarda pas à rentrer. Sa surprise fut si grande quand néang Kantoc lui remit le vase plein de riz jusqu'au bord qu'il ne savait quoi dire. Ne pouvant plus refuser l'autorisation que sa fille lui demandait d'aller à la capitale, autorisation qu'il avait promise et qu'elle avait si bien gagnée, il la laissa partir.

Le soir même, néang Kantoc se présenta au palais du roi. Une vieille femme l'y reçut, donna l'ordre à un mandarin d'inscrire sur une feuille de tréang[1] avec un poinçon de fer, le nom de la jeune fille et lui remit le petit soulier.

O merveille! néang Kantoc le chaussa sans difficulté. Alors sans plus tarder, elle tira l'autre de son sampot et chaussa l'autre pied.

— Conduisez-moi au prince, dit-elle, parce que je suis la femme qu'il cherche.

La vieille femme obéit de suite et les portes intérieures du palais ayant été ouvertes, néang Kantoc pénétra jusque chez le jeune prince et jusqu'au roi.

— Voilà, dit le prince héritier, l'épouse que je cherchais.

Et jetant un regard sur la feuille de tréang que le mandarin lui avait remise à genoux, il ajouta :

— C'est néang Kantoc.

[1] Sorte de palmier qui fournit les feuilles ou *olles* sur lesquelles sont écrits les satras cambodgiens.

Et il la présenta au vieux roi.

Le mariage eut lieu quelques jours plus tard, conformément aux usages du pays, et quand les fêtes furent terminées, le vieux roi rassembla ses mandarins et abdiqua entre leurs mains en indiquant son fils comme étant le successeur qu'il voulait. Les mandarins acclamèrent le jeune prince et, s'étant inclinés trois fois, le reconnurent comme leur roi.

Cependant, le père et la belle-mère, très excités par néang Chong-Angkaat, n'étaient point contents de ce mariage; ils auraient préféré que le roi choisît celle de leurs filles qu'ils regardaient comme l'aînée, car ils ne pouvaient point compter sur la reconnaissance de la cadette qu'ils avaient tant persécutée et qu'ils n'aimaient point. Afin de lui substituer sa sœur, ils imaginèrent un moyen cruel pour se débarrasser de néang Kantoc.

Le père écrivit au roi, lui disant qu'il était très malade ainsi que sa femme, et le priant de laisser leur fille bien-aimée les venir voir. Le roi y consentit de suite, car il avait bon cœur et il était très respectueux des anciens usages; il donna des éléphants à la reine et une suite magnifique de mandarins et de belles suivantes, puis il l'envoya voir ses parents.

Arrivée devant la maison de son père, néang Kantoc ordonna à sa suite de s'arrêter, descendit de son éléphant et pénétra seule dans la paillotte; heureuse de revoir son père, qu'elle aimait toujours, sa belle-mère et sa sœur dont elle avait oublié la haine,

elle y demeura plusieurs jours. Quand elle voulut partir, son père lui dit :

— Néang Kantoc, je veux prendre une douche; viens avec moi, tu en prendras une aussi; ça te fera du bien, car il fait chaud aujourd'hui.

La reine y consentit, retira ses effets royaux, ne gardant autour de ses reins qu'un vieux sampot en coton que sa sœur lui avait prêté, puis elle passa dans la seconde pièce avec son père et la mère de néang Chong-Angkaat. Deux grandes marmites étaient là, toutes pleines d'eau; l'une contenait de l'eau froide et l'autre de l'eau bouillante. Mais la reine, heureuse de faire plaisir à son père, ne s'occupait que de lui et ne voyait point la vapeur qui montait du bassin.

Tout d'abord, le père prenant la marmite d'eau froide, la renversa sur lui; puis la reposant sur le plancher, il prit l'autre marmite, celle qui contenait de l'eau bouillante, et la renversa sur néang Kantoc. La reine poussa un faible cri et tomba suffoquée; quelques instants après elle était morte.

— Prends les effets de ta sœur, dit le père, monte sur l'éléphant royal et va au palais; le roi ne s'apercevra de rien d'abord et tu seras sa femme. Après cela, il pardonnera tout. Les rois sont variables dans leurs affections et à la femme qu'ils ont, si belle qu'elle soit, ils préfèrent toujours une femme nouvelle. Va et sois habile.

Néang Chong-Angkaat obéit et, comme il faisait

nuit quand elle monta sur son éléphant, personne ne s'aperçut de la substitution. Mais, au palais, le jeune roi étant venu au-devant de la reine jusqu'à l'endroit où les éléphants déposent leurs précieux fardeaux, il la trouva enveloppée d'un grand sampot à cause de la fraîcheur de la nuit, mais, ayant regardé les pieds de néang Chong-Angkaat, il s'aperçut qu'on lui avait volé sa femme et repoussa celle qu'on voulait lui donner, sans rien dire, sans rien lui reprocher.

A partir de ce jour, il cessa de paraître dans les appartements de la reine et refusa constamment de recevoir néang Chong-Angkaat. On constata que sa tristesse augmentait chaque jour, qu'il se plaisait de plus en plus loin du palais, loin de la ville, et qu'il courait toujours la brousse et la forêt.

Cependant, le père criminel, la fille de son épouse partie sur l'éléphant royal, escortée par les mandarins royaux et suivie des suivantes de la reine, avait coupé le cadavre de la pauvre néang Kantoc et l'avait enterré dans son jardin, puis il s'était allé coucher.

Le lendemain, comme il regardait involontairement l'endroit où il avait enterré néang Kantoc, il y vit un bananier magnifique, beaucoup plus beau et beaucoup plus grand que ceux qu'il avait vus jusque-là. Il rentra chez lui, prit son coupe-coupe, puis se dirigea vers le bananier. L'ayant abattu, il passa un lien de rotin autour du tronc et le traîna

non sans peine assez loin de sa maison, dans la brousse. Comme il s'en revenait, ayant déjà fait une vingtaine de pas, il se retourna vers le tronc de bananier, mais ne le vit plus. A sa place, un magnifique bambou, gros comme le corps d'un homme, avait poussé. Il eut peur et se sauva.

A quelque temps de là, le jeune roi, de plus en plus triste, vint se promener dans cette brousse. Il aperçut le bambou merveilleux et s'arrêta pour le regarder, surpris de trouver un bambou aussi extraordinaire. Il revint encore le lendemain, puis les jours suivants, ne se plaisant qu'à son ombre et se sentant très attiré par ce bambou si gros que personne n'en avait jamais vu un semblable.

Un soir, il ne voulut plus quitter le bambou merveilleux et résolut de passer la nuit en cet endroit. Il donna ordre à sa suite nombreuse de se coucher autour de lui, puis s'étendit sur sa natte et s'endormit.

Néang Kantoc qui avait retrouvé la vie dans le bananier merveilleux et qui vivait maintenant renfermée dans le bambou extraordinaire en attendant sa délivrance, avait depuis longtemps reconnu son mari, mais, croyant qu'il aimait sa sœur et ne sachant comment il la recevrait et s'il serait heureux de la retrouver, elle avait imaginé de s'en assurer avant de se montrer à lui. Comme il dormait, elle sortit du bambou et, ramassant une petite baguette, elle l'en frappa une fois. Le roi, réveillé en sursaut, regarda autour de lui et ne vit rien. Croyant avoir

rêvé, il se recoucha et se rendormit. Néang Kantoc sortit de nouveau du bambou et frappa le roi de sa baguette une seconde fois. De nouveau réveillé, le roi appela ses gardes et leur demanda s'ils savaient qui l'avait frappé. Ils lui répondirent qu'ils n'avaient rien vu. Persuadé qu'il était victime d'un cauchemar, il se recoucha et se rendormit encore. Mais il fut réveillé de la même façon. Il appela de nouveau ses gardes, mais aucun d'eux ne put dire ce qui avait réveillé le roi. Inquiet, le roi se recoucha cependant, mais cette fois-ci il ne put se rendormir. Comme il regardait les étoiles qui brillaient entre les feuilles nombreuses et serrées qui garnissaient la tige du bambou, il vit une forme sortir du tronc et s'avancer vers lui. Cette forme avait l'apparence d'un être humain et dans sa main il distinguait une baguette. Il ne bougea pas et attendit. Quand la main qui tenait la baguette se leva, il la saisit au poignet, se releva brusquement et renversant de l'autre main la tête que la forme humaine tenait très baissée, il l'examina au clair de la lune. Il reconnut alors que c'était sa femme qu'il croyait morte, sa chère reine qu'il croyait à tout jamais perdue. Il poussa un grand cri qui attira ses gardes très empressés et ses nombreux mandarins.

—C'est néang Kantoc, que j'ai retrouvée, dit-il.

Alors la reine lui raconta toute son histoire et à la suite de quelles aventures il se faisait qu'elle était devenue l'habitante d'un bambou merveilleux.

Le roi surpris et émerveillé, très heureux et très amoureux, fit, au point du jour, monter la reine sur un éléphant avec lui et commanda qu'on reprît la route de la capitale et qu'on se rendît très promptement au palais.

Cependant, inquiète de voir l'absence du roi se prolonger plus que de coutume, sachant que le prince s'était dirigé vers le bambou merveilleux dont on parlait beaucoup alors, et voulant, en allant à sa recherche, montrer au roi quelle grande affection elle avait pour lui, néang Chong-Angkaat était montée dès le matin sur un éléphant et, accompagnée de ses mandarins, de ses suivantes, elle avait quitté le palais et pris la route que le roi avait suivie la veille.

A mi-chemin, elle rencontra le roi et s'approcha de son éléphant pour le saluer. Alors elle reconnut que le roi n'était pas seul ; un petit pied de femme sortait du palanquin royal.

— Oh ! dit-elle, voilà le pied de néang Kantoc ; je suis perdue.

Prise de peur, elle sauta à bas de l'éléphant royal et s'enfuit au travers de la brousse. Le roi était si heureux d'avoir retrouvé son épouse qu'il défendit à ses gardes de la poursuivre, et depuis ce jour, on n'a plus entendu parler de néang Chong-Angkaat.

M. Lande, a donné dans ses *Contes et Légendes Annamites* (Voy. *Excursions et Reconnaissances*, n° 22, mars-avril 1885, pp. 359-364,) sous le titre: *Histoire de con Tam et de con Cam*, la traduction d'un conte annamite qui n'est évidement que le conte khmer de *Néang Kantoc*, adapté au génie annamite. Il est beaucoup moins intéressant que celui que je viens de donner, et d'une facture beaucoup moins habile. On sent à chaque phrase qu'on a affaire à une adaptation et non à une création. L'épisode de Cendrillon faisant entrer sa sœur dans une chaudière d'eau bouillante, afin de la rendre plus belle, bien qu'elle rappelle un procédé indo-cambodgien qui affirme l'origine du conte, donne à Cendrillon (*néang Kantoc*, con Cám) un caractère de petite rouée criminelle que l'auteur cambodgien ne lui avait point donné et qu'il réservait tout entier à *néang Chong Anakgat*, la sœur de Cendrillon, menteuse et fausse.

J'ai pensé cependant qu'il y avait quelqu'avantage à donner le conte annamite à la suite du conte cambodgien. Il sera facile de les comparer et de les juger.

HISTOIRE DE CON TAM ET DE CON CAM

Un mari et sa femme avaient chacun une fille; la fille du mari s'appelait Cám, la fille de la femme s'appelait Tám[1]. Elles étaient de même taille et l'on ne savait qui était l'aînée, qui la cadette. Leurs parents leur donnèrent à chacune un panier tressé et les envoyèrent prendre du poisson; celle qui en prendrait le plus serait l'aînée. Ce fut Cám qui en prit le plus. Tám alors s'avisa d'un stratagème. Elle dit à sa sœur d'aller cueillir une fleur de nénuphar[2] de l'autre côté du fleuve; pendant ce temps, elle mit tous les poissons dans son panier et s'en alla. Lorsque Cám revint, elle ne trouva plus de tous ses poissons qu'un lông mú[3]. Elle s'assit sur la place et se mit à pleurer. Un génie, ému de sa douleur, descendit du ciel et lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui raconta comment elle avait été trompée par sa sœur. Le génie demanda si elle n'avait rien laissé et, voyant le lông mú, ordonna à Cám de le garder et de le mettre dans un puits pour le nourrir. A chaque repas, elle devait lui donner à manger en l'appelant : « O mú ! ô mú ! voici du riz blanc et du

[1] *Cám* est le son. *Tám* les brisures de riz.
[2] De jasmin suivant d'autres.
[3] Ce nom désigne les Gobiidés, le *Gobius biocellatus* est le plus commun.

poisson frais ! voici des restes de riz et de poisson, viens en manger[1]. »

Elle lui donna ainsi à manger quelque temps ; mais un jour, pendant qu'elle gardait les buffles, Tám, qui avait épié ses actions, vint au puits et appela le poisson qu'elle fit cuire. Lorsque Cám revint des champs, elle ne le retrouva plus et se mit à pleurer. Le coq lui dit : « O ! ô ! ô ! donne-moi trois grains de riz, je te montrerai ses arêtes[2] ». Cám lui donna du riz, et le coq lui montra les arêtes que l'on avait jetées derrière la maison.

Cám les ramassa et pleura. Le génie lui apparut de nouveau, lui dit d'aller acheter quatre petits pots (hú), pour y mettre ces arêtes, et de les enterrer aux quatre coins de son lit. Au bout de trois mois et dix jours, elle y trouverait tout ce qu'elle désirerait. Quant elle ouvrit les pots elle y trouva un habit, un pantalon et une paire de souliers. Elle alla les vêtir dans les champs, mais les souliers furent mouillés et elle les fit sécher. Un corbeau enleva un de ces souliers et alla le porter dans le palais du prince héritier. Le prince fit proclamer qu'il prendrait pour femme celle qui pourrait chausser ce soulier.

La marâtre ne permit pas à Cám de se rendre au palais pour essayer le soulier ; elle y alla d'abord avec sa fille, mais sans succès. Cám, cependant, se plaignait et demandait à tenter l'aventure à son tour. La marâtre mêla des haricots et du sésame[3], et lui dit que lorsqu'elle les aurait

[1] Bó mụ ! mú hôi ! com tráng, cá tuoi ! com thúa, cá cán ! lên mă án.

[2] O ó o ! cho ba hôt búa, chí xuong cho.

[3] D'autres disent du riz glutineux.

triés elle pourrait y aller. Le génie envoya une troupe de pigeons pour l'aider dans cette opération ; mais la marâtre ne voulut pas encore la laisser aller, prétendant que les pigeons avaient mangé son grain Le génie fit rendre par les pigeons le grain qu'ils avaient mangé et la marâtre permit enfin à Cám de se rendre au palais Là, elle essaya le soulier qui se trouva juste à son pied, et le fils du roi la prit pour femme.

Un jour, on lui fit dire de venir à la maison de son père qui était malade. Le père était couché et sa femme avait mis sur le lit des oublies[1] qu'il brisait en se retournant. Le marâtre dit à Cám que ce bruit était produit par le froissement des os de son père, qu'il était accablé par la maladie et avait fantaisie tantôt d'une chose, tantôt d'une autre; pour le moment, il voulait de l'arec frais, et elle ordonna à Cám d'aller en cueillir sur l'arbre. Cám se dépouilla de ses vêtements de princesse et grimpa sur un aréquier. Mais Tâm coupa l'aréquier[2] sur lequel elle était montée, de sorte qu'elle tomba et se tua.

Tâm revêtit les habits de Cám et alla se présenter à sa place au fils du roi, mais celui-ci ne voulait pas d'elle et regrettait toujours sa première femme[3].

[1] *Bánh trân*. Ce sont des gâteaux minces et ronds en forme de crêpes que l'on voit partout sur les marchés. Ils sont secs et cassants.

[2] D'après une autre version, à mesure que l'on coupait un aréquier, Cám sautait sur un autre, les arbres étant assez rapprochés dans les plantations, de sorte qu'il fallut couper tous les aréquiers du jardin pour venir à bout de la tuer. C'est là sans doute un enjolivement ou une réponse à quelque objection.

[3] Il y a ici des variations assez considérables. D'après les uns, ces deux jeunes filles sont sœurs de père, et il est admis implicite-

Tâm avait lavé les habits de son mari et les mettait sécher, Cám, transformée en ho-ánh hoâch[1], se mit à crier: « Hoânh hoâch! lave proprement ces habits, fais-les sécher sur une perche, ne les fais pas sécher sur une palissade pour les déchirer, ces habits de mon mari. » Le fils du roi dit au hoánh hoâch : « Si je suis ton mari, entre dans ma manche; si je ne suis pas ton mari, sors de ma manche. » Le hoánh hoâch entra dans la manche de l'habit du fils du roi; celui-ci prit l'oiseau et le nourrit; mais un jour qu'il était absent, Tám s'en empara, le tua et le mangea. Quand le fils du roi revint, il demanda où était l'oiseau. Tám lui répondit: « Je suis enceinte, j'ai eu une envie et j'ai mangé l'oiseau. » Le fils du roi lui demanda : « Puisque tu as mangé l'oiseau, où as-tu jeté ses plumes? » Elle lui répondit qu'elle les avait jetées derrière la palissade. Le fils du roi alla en cet endroit et vit qu'il avait poussé une pousse de bambou fraîche et forte.

Un jour, pendant que le fils du roi était à la chasse, Tám coupa la pousse de bambou, la fit cuire et la mangea. Elle jeta l'écorce et de cette écorce naquit un *thi*[2]; le *thi*

ment qu'elles se ressemblent assez pour que Tám puisse tenter de se substituer à sa sœur. Dans notre texte, au contraire, elles sont étrangères l'une à l'autre, mais on ne voit pas pourquoi le fils du roi accueille Tám, tout en restant fidèle au souvenir de Cám; cela se comprend d'autant moins que les mariages avec une belle-sœur sont très mal vus et même interdits. L'autre version nous paraît donc plus plausible.

[1] Ou quánh quach; c'est le nom d'un oiseau (*Ixos analis*), tiré de son cri.

[2] *Diospyros ebenaster*, *Diospyros decandra* (d'après Taberd). C'est un fruit jaune, d'une odeur pénétrante, qui a de l'analogie

porta un beau fruit. Tám voulait le manger, mais elle ne put le cueillir.

Une vieille mendiante avait l'habitude de venir s'asseoir sous ce thi. Voyant ce beau fruit, elle en eut envie et dit : « O *thi* ! puisse-t il se faire que ce thi tombe dans la besace de la vieille ! » Le fruit tomba dans la besace de la vieille; elle le rapporta chez elle et le mit dans un pot avec du riz. Pendant que la vieille était dehors à mendier, Cám sortait du fruit, faisait cuire du riz et nettoyait la maison. La vieille, étonnée de ce prodige, se cacha et la surprit. Cám alors lui raconta son histoire, et la vieille la garda comme sa fille adoptive. Vint le jour anniversaire de la mort du mari de la mendiante. Celle-ci dit à Cám : « Je ne sais comment faire pour offrir le sacrifice à ton père (adoptif), je n'ai pas d'argent pour rien acheter. » Cám lui dit : « Ma mère, ne vous inquiétez pas; lorsque viendra le terme, il y aura tout ce qu'il faudra. » Pendant la nuit, elle éleva un autel en plein air et adressa ses vœux au génie (qui l'avait protégée antérieurement). Celui-ci lui donna immédiatement tout ce qu'elle désirait.

avec celle du coing. L'on en voit sur les marchés deux et même trois variétés ; deux d'entre elles, qui ont la forme aplatie de la pomme et ne diffèrent que par leur grandeur, n'ont pas de pépins, la chair est compacte. L'autre variété plus grosse, globuleuse, a une espèce de pulpe au milieu de laquelle se trouvent de gros noyaux dont la chair blanche et nacrée est très dure. Le germe apparait à l'une des extrémités de la graine. Quand on l'en a dégagé avec soin, il ressemble, disent les Annamites, à une silhouette de femme. On pourrait mieux le comparer à un insecte (une cicindèle par exemple, moins les antennes) vu de dos. Lorsque des enfants passent sous un thi, ils tendent un pan de leur robe, sifflent pour appeler le vent et crient : « Trái thi ! rót bi bà già ! » Thi, tombe dans la besace de la vieille !

Après l'offrande, Cám dit à la vieille d'aller inviter le fils du roi à venir prendre part à son festin. Le fils du roi se moqua de la vieille mendiante, lui demandant ce qu'elle avait de beau pour venir ainsi l'inviter. « Si vous voulez que je vienne, lui dit-il, tapissez-moi tout le chemin de soie brodée, couvrez la porte d'ornements d'or. » La vieille alla rapporter à Cám ce que lui avait dit le fils du roi. Celle-ci répondit: « Peu importe! invitez-le à venir. Il sera fait comme il a dit. » Elle adressa ses vœux au génie qui tapissa le chemin de soie, couvrit la porte d'ornements d'or.

Quand le fils du roi arriva dans la maison de la vieille, il vit une boîte qui contenait des chiques de bétel parfaitement confectionnées[1]. Il demanda à la vieille qui les avait faites. Celle-ci entra dans l'appartement intérieur et demanda à Cám ce qu'il fallait répondre. Cám ordonna de répondre qu'elle avait fait les chiques elle-même. Le fils du roi alors ordonna d'en faire une pour voir. Cám se transforma en mouche et se mit à voler autour de la vieille pour l'aider à faire la chique. Le fils du roi voyant cette mouche reconnut que c'était elle qui donnait cette faculté à la vieille. il la chassa donc d'un coup d'éventail et la vieille se trouva incapable d'aller plus avant.

Le fils du roi fit de nouvelles questions à la vieille, et

[1] C'est un grand art et qui n'est pas donné à tous de confectionner une chique de bétel qui réponde à toutes les exigences. Dans l'Annam on fait les chiques de forme régulière et beaucoup plus petites que dans nos provinces. L'on n'offre pas non plus tout un plateau de feuilles et d'arec, mais un petit nombre de chiques; à leur élégance on reconnaît la main des demoiselles de bonne maison.

celle-ci, effrayée, avoua la vérité et dit que c'était sa fille qui avait fait les chiques. Le fils du roi lui ordonna de faire venir sa fille et en elle il reconnut aussitôt la femme qu'il avait perdue. Cám lui raconta toutes ses aventures et le fils du roi ordonna à la vieille de la ramener chez lui.

Lorsque Tám vit revenir sa sœur, elle feignit une grande joie. « Où avez-vous été depuis si longtemps, lui demanda-t-elle? Comment faites-vous pour être si jolie? Dites-le-moi que je fasse comme vous. — Si vous voulez être aussi jolie que moi, lui répondit Cám, faites bouillir de l'eau et jetez-vous dedans ». Tám la crut, elle se jeta dans de l'eau bouillante et mourut. Cám fit saler sa chair et l'envoya à sa mère. Celle-ci crut que c'était du porc et se mit à en manger. Un corbeau perché sur un arbre cria: « Le corbeau vorace mange la chair de son enfant et fait craquer ses ossements. » La mère de Tám entendant ce corbeau se mit en colère et lui dit: « C'est ma fille qui m'a envoyé de la viande, pourquoi dis-tu que je mange la chair de ma fille. » Mais quand elle eut fini la provision, elle trouva la tête de Tám et sut ainsi qu'elle était morte.

III

NÉANG CHHOUK

Il y avait en ce temps-là, un homme et sa femme qui étaient très pauvres et très tristes; ils allaient de porte en porte et demandaient à chacun un peu de ce qu'ils avaient pour vivre.

Or, il arriva que la femme eut un fils. Le père se lamentait et disait que c'était bien malheureux d'avoir un enfant quand on était pauvre. Mais un magicien qui s'était arrêté chez eux un instant les consola :

— Ne vous plaignez pas, leur dit-il, et ne craignez rien pour votre fils, car il sera roi.

Mais l'homme ne paraissait pas beaucoup croire à la prophétie qui lui avait été faite et, d'ailleurs, en grandissant, l'enfant ne donnait aucun des signes qui font prévoir une haute destinée. Il était d'une grande tristesse et pleurait sans cesse; jamais ses larmes ne tarissaient. Son père en était désolé et l'avait surnommé Néac del Yom « le Pleureur, celui qui pleure ».

Un jour qu'il était plus fâché que de coutume d'avoir un fils qui pleurait sans cesse, le père dit à sa femme :

— Nous ne pouvons pas garder un garçon qui pleure sans cesse. Voilà qu'il a quinze ans et ses larmes ne tarissent point. Je vais le chasser ; il s'en ira à travers la brousse et les tigres le mangeront.

Le magicien qui passait entra et, les ayant regardés, leur dit :

— Je vois, vous voulez renvoyer le garçon. Vous avez tort, car, je vous l'ai dit, il sera roi un jour.

Mais l'homme et la femme ne le crurent point et, de temps à autre, quand ils étaient las de voir pleurer leur fils, ils reparlaient de leur projet.

Le Pleureur les entendit un jour, et, pris de peur, il partit sans même aller saluer ses parents.

Il marcha très longtemps, vivant comme il pouvait, et arriva dans un royaume voisin de celui qu'habitaient ses parents. Il ne comptait pas s'y arrêter et songeait à continuer sa route lorsqu'il fit la rencontre d'un magicien très renommé dans le pays.

— Où allez-vous ? lui dit cet homme.

— Je vais sans jamais m'arrêter, parce que je suis parti de chez mes père et mère qui voulaient me chasser de leur maison afin que les tigres pussent me manger.

Alors il raconta qu'il pleurait sans cesse en ce temps-là, et que son père l'avait pris en haine à cause de ce défaut.

— Dans quelle année, dans quel mois, dans quelle

lune et quel jour êtes-vous né? lui demanda le magicien.

Le Pleureur lui répondit de son mieux et très exactement. Alors le magicien se mit à faire des calculs très longs, puis le regardant avec attention :

— Vous êtes né sous un bon signe et votre destinée est belle et grande. Venez chez moi, je vous apprendrai à lire et à écrire et tout ce que je sais, car il faut que vous sachiez beaucoup de choses.

Le Pleureur accepta et suivit le magicien dans sa maison. Il y trouva une jeune fille très belle, plus belle que toutes celles qu'il avait vues jusque-là; le magicien l'avait trouvée un jour de l'année précédente, au milieu d'une mare sacrée, entre les pétales d'une magnifique fleur de lotus, et, pour cette raison, il l'avait nommée néang Chhouk (mademoiselle Lotus).

Elle avait alors quatorze ans. Elle reçut avec joie le Pleureur et tous les deux se mirent à étudier sous la direction du vieux magicien. Ils travaillèrent si bien que peu de mois après le savant n'avait plus rien à leur apprendre. Mais, en apprenant tant de choses, ils apprirent à s'aimer et le vieillard, ayant vu leur amour, les maria ensemble. Il se réjouissait de partager leur bonheur.

Or, il arriva qu'un chasseur du roi qui devait rapporter tous les cinq jours, au palais, une pièce de gibier pour la table du monarque, et qui, depuis dix jours, n'avait rien pu tuer, vint tout désespéré demander l'hospitalité aux jeunes gens.

Le lendemain, il partit et se présenta au palais; le roi était si furieux de le voir revenir au bout de dix jours, les mains absolument libres, qu'il ordonna qu'on le mît immédiatement aux fers et en prison, sans même vouloir l'interroger.

Mais, en prison, le chasseur se plaignait à ceux qui étaient chargés de le garder :

— Je n'ai pas tué de gibier pour le roi, disait-il, et il m'a fait mettre en prison sans vouloir m'entendre; pourtant j'avais trouvé pour lui quelque chose de magnifique.

Les gardiens furent trouver le mandarin chargé de la prison et lui dirent les propos que tenait le chasseur; le mandarin avertit le ministre, et le ministre ayant parlé au secrétaire du roi, celui-ci s'en fut trouver Sa Majesté.

Le roi, très surpris et plus intrigué encore, ne voulut pas attendre une minute et ordonna qu'on lui amenât sans plus tarder le chasseur prisonnier.

— Quelle chose magnifique as-tu trouvée pour moi? lui dit-il.

— Je n'ai pas tué de gibier, répondit le chasseur, mais j'ai trouvé une femme très belle, une femme comme il n'y en a nulle part, plus belle que la plus belle des femmes du palais, vêtue comme une reine, et j'étais venu pour vous le dire, ô roi !

Alors, le roi, ayant longuement interrogé le chasseur, s'étant bien renseigné, le fit mettre en liberté,

et lui donna l'ordre d'aller chercher le mari de cette femme et de l'amener au palais.

Le chasseur partit ; ayant trouvé le Pleureur chez lui, il le conduisit devant le roi.

— Il y a dans un royaume très éloigné d'ici, lui dit le roi, une reine qui gouverne et qui est très belle. Allez la chercher. C'est Luong-Srey-Phca, la reine des Fleurs. Si vous ne me la ramenez pas, je vous ferai mourir dans des supplices affreux.

Le Pleureur, très surpris, reprit le chemin de son village et prévint néang Chhouk et le magicien.

— Allez, lui dit néang Chhouk, et ne craignez rien. Le chasseur lui a parlé de moi et il veut m'enlever pendant que vous ne serez pas là, mais il ne me trouvera pas. Allez chercher Luong-Srey-Phca et ramenez-la.

Ayant ainsi parlé, elle tira de son doigt une magnifique bague en or garnie de pierreries qu'elle portait quand le magicien l'avait trouvée dans la fleur de lotus, et la lui passa au doigt.

— Gardez-la toujours, dit-elle.

Le magicien lui remit un poignard enchanté et lui recommanda de ne jamais s'en séparer.

Le Pleureur partit, mais il n'avait pas quitté la maison depuis une heure que le roi y arrivait avec toute sa garde, afin de s'emparer de néang Chhouk. La jeune femme et le magicien qui savaient le projet du roi s'étaient jetés dans la brousse et s'y tenaient si bien cachés que les soldats ne purent

les y découvrir. Après quelques mois de recherches demeurées infructueuses, le roi finit par croire que la jeune femme et le magicien avaient quitté son royaume.

Cependant le Pleureur avait franchi la frontière et était arrivé dans un royaume que d'énormes oiseaux qui venaient tous les cinq jours avaient désolé; les habitants du royaume et leur roi s'étaient tous enfuis. La reine seule était restée, mais pour échapper aux oiseaux qui l'eussent dévorée sans cette précaution, elle avait été obligée de se renfermer dans un gong.

Le Pleureur, étant arrivé dans la capitale du royaume et dans le palais, y trouva le gong et dans le gong la reine. Comme les oiseaux venaient de quitter le pays, et qu'ils ne devaient pas revenir avant quatre jours, il sortit la reine de sa prison et put constater qu'elle était extrêmement belle.

— Je veux m'en aller avec vous, lui dit-elle, dès qu'ils eurent fait connaissance et raconté leurs histoires, car je ne veux plus rester ici, exposée aux oiseaux qui désolent le pays.

Le Pleureur refusa, disant que son roi l'avait envoyé chercher la reine des Fleurs et qu'il n'avait pas le droit de retarder sa route en se donnant une compagne.

— Attendez-moi ici, ajouta-t-il, et rentrez dans dans votre gong; quand j'aurai décidé la reine des Fleurs à me suivre, je reviendrai dans ce palais, et je vous conduirai dans mon pays.

La reine rentra dans son gong et le jeune homme partit.

Quelques semaines plus tard, il arriva dans un royaume désolé; chaque fois qu'on battait le tam-tam, à l'occasion d'un mariage royal, un Dragon énorme, roi d'un pays voisin, accourait et mangeait les fiancés. Il ne voulait pas laisser se faire un seul mariage.

Le Pleureur se fit conduire au roi et s'offrit pour combattre le Dragon-roi.

— Si vous pouvez en débarrasser mon royaume en le blessant seulement, car une fois blessé il perdra sa confiance en lui et n'osera plus venir nous troubler, je vous donnerai ma fille en mariage.

Le Pleureur accepta et, ayant ordonné qu'on battit le tam-tam des fêtes, il se mit en embuscade près de l'endroit où le Dragon venait se retirer avant de dévorer les fiancés du royaume.

Quand il le vit paraitre, il tira son poignard enchanté et le prit corps à corps. La lutte dura longtemps, mais enfin, le Dragon fut blessé; ayant perdu une des écailles dont sa peau était couverte, il s'enfuit en poussant des cris de terreur.

Le roi tint sa promesse et sans plus tarder donna sa fille au Pleureur, puis il lui offrit de rester au palais.

— Ce n'est pas possible, dit le Pleureur, je dois aller chercher la reine des Fleurs et j'y veux aller. Gardez ma femme, votre fille; quand j'aurai trouvé la reine et quand je la ramènerai avec moi, je viendrai

chercher ma femme chez vous, et je la conduirai dans mon pays.

Ayant ainsi parlé, il partit.

Quelques semaines plus tard, il arriva dans le royaume même du Dragon qu'il avait combattu. Il apprit que le roi était très malade et, ayant déclaré à un haut mandarin qu'il était médecin et qu'il pouvait guérir Sa Majesté le roi Dragon, on le conduisit au palais.

Ayant examiné le roi Dragon et reconnu qu'il se mourait de la perte d'une écaille, c'est-à-dire de la blessure qu'il lui avait faite avec son poignard enchanté, il prit dans un petit paquet l'écaille qu'il avait ramassée sur le lieu du combat, et avec beaucoup d'adresse la remit à sa place. Le roi était guéri le lendemain.

Très heureux, le roi Dragon lui demanda où il allait et le Pleureur lui dit qu'il allait chercher la reine des Fleurs pour son roi qui voulait l'épouser.

— Il n'y a que moi qui suis allé dans le pays qu'elle habite et si vous n'y allez pas avec mon aide, vous ne pourrez jamais y arriver, lui dit le roi.

Le Pleureur, certain que le Dragon n'avait pas reconnu en lui son adversaire, et ne sachant comment arriver au royaume de la reine des Fleurs, accepta la proposition.

— Montez sur mon dos, lui dit le Dragon, et je vais vous conduire près de la reine des Fleurs, car vous m'avez guéri.

Le Pleureur obéit et le Dragon se mit en route. Son compagnon ne tarda pas à reconnaître les difficultés du chemin et à acquérir la certitude que sans le Dragon il n'aurait jamais pu arriver au terme de son voyage.

Quand ils furent arrivés à quelques centaines de *sen*[1] de la capitale, le Dragon s'arrêta :

— Allez tout seul, lui dit-il, car je n'ose pas paraître devant la reine des Fleurs. Je lui fais mal au cœur, elle vomit quand elle me voit.

Puis reprenant la route qu'il avait suivie, il disparut dans la brousse.

La reine des Fleurs habitait un ballon[2] élevé dans les airs, très haut et duquel pendait une corde destinée à prévenir les habitants du ballon que quelqu'un voulait monter.

Le Pleureur crut que c'était par là qu'on pouvait monter et, s'en approchant, la saisit. Mais voilà que cent tam-tam agités se mirent à résonner d'une manière terrible. Le Pleureur perdit tout courage et s'enfuit.

[1] *Sen*, mesure de longueur qui vaut vingt brasses.

[2] *Yon* en cambodgien, montgolfière. Les indigènes prétendent que les *Yon* sont connus au Cambodge depuis la plus haute antiquité. A certaines époques de l'année, les religieux lancent des *Yon* pendant la nuit. Ces montgolfières sont généralement en papier chinois ; l'ouverture est maintenue par un cercle de rotin. A l'intersection des deux diamètres en rotin qui se coupent à angle droit, on suspend un paquet de filasse trempée dans un mélange de résine et d'huile.

Le bruit cessant, il revint, mais épouvanté de nouveau par l'infernal tam-tam, il s'enfuit encore.

Un homme qui était venu au bord de la nacelle du ballon [1], le voyant se sauver, l'appela et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je viens de très loin, au nom du roi de mon pays, pour voir la Luong-Srey-Phca, dit-il.

— Eh bien! attendez, je vais vous donner les moyens de monter.

Et l'homme lui descendit une échelle.

Le Pleureur la saisit et quelques secondes plus tard il était près de la reine.

— Qu'êtes-vous chargé de me dire? lui dit-elle.

— Mon roi a entendu parler de votre beauté et comme il vous aime, il m'a chargé de vous venir chercher, car son pays est grand et très beau.

La reine se mit à rire très fort, disant qu'elle n'aimait pas le roi et qu'elle ne l'aimerait jamais.

Comme elle achevait cette déclaration, elle aperçut au doigt du Pleureur, la bague en or garnie de pierreries que néang Chhouk lui avait donnée.

— Qu'est-ce que cela? lui demanda-t-elle.

— C'est une bague d'or que ma femme à mise à mon doigt le jour de mon départ.

[1] Ballon, en cambodgien *yom;* nacelle, en cambodgien *chéal.* Par suite de l'étoupe enflammée qui est attachée sous le ballon, celui-ci dans les airs est vulgairement nommé *Kôm hâs*, lampe volante.

— Montrez-la-moi, dit la reine.

Puis l'ayant examinée, elle dit :

— Je reconnais cette bague, c'est celle d'une belle fleur, c'est celle que porte la fleur sacrée; votre femme est néang Chhouk.

Alors le Pleureur lui raconta son histoire, celle de sa femme, puis l'ordre que le roi lui avait donné afin de s'emparer de néang Chhouk.

— Je pars avec vous, dit la reine.

Tout de suite le ballon s'éleva et partit.

D'abord on s'arrêta dans le royaume du roi Dragon, mais en vain, on ne le put voir. Honteux du dégoût qu'il inspirait à Luong-Srey-Phca, il s'était caché dans un trou très profond.

Force fut de partir sans le voir. Mais on fut plus heureux dans le royaume où le roi Dragon avait été blessé; la fille du roi attendait avec impatience son mari et quand elle l'aperçut elle fut très heureuse dans son cœur. Elle monta dans le ballon, après avoir salué le roi son père, et lia connaissance avec la reine des Fleurs.

Le Pleureur retrouva dans le gong la reine du royaume ravagé par les oiseaux, et, l'ayant de nouveau délivrée de sa prison, il la conduisit dans la nacelle du ballon et l'emmena aussi.

Enfin les voyageurs arrivèrent au-dessus du palais du roi et lui firent savoir que Luong-Srey-Phca était arrivée.

Le roi accourut, revêtu de son plus beau cos-

tume et demanda comment on pouvait monter au ballon.

Il faut une échelle très longue et nous n'en avons pas, dit la reine des Fleurs.

Le roi ordonna immédiatement de construire une très longue échelle, et d'y employer tous les hommes du pays.

Il fallut plusieurs jours pour construire cette échelle et le roi se montrait très impatienté; il allait du chantier au ballon, pressant les ouvriers et disant à la reine des Fleurs qu'elle était la plus belle de toutes les femmes.

La reine riait et s'amusait de le voir.

Quand on eut dressé l'échelle, on s'aperçut qu'elle était trop courte de trois coudées et on la rallongea; mais quand on la dressa de nouveau, on reconnut qu'il manquait encore trois coudées ; on la rallongea encore, mais en vain, il manquait toujours trois coudées. Le roi furieux ordonna de la rallonger de six coudées, mais elle était encore trop courte de trois coudées.

— Il faut la rallonger de vingt coudées, dit le roi.

On lui obéit, mais quand il monta de nouveau, elle était encore trop courte de trois coudées.

Alors, furieux, il grimpa sur le dernier échelon et sauta pour atteindre le ballon, mais le pied lui glissa, il tomba de très haut par terre et se tua.

Le ballon s'abaissa alors et tout le monde en descendit.

Le peuple entoura les voyageurs et, n'ayant plus de roi, proclama le Pleureur et le conduisit au palais.

Quand les fêtes du couronnement furent finies, le nouveau roi partit pour le pays où demeurait néang Chhouk et, l'ayant trouvée cachée dans la brousse, la ramena avec le magicien près de ses autres femmes.

Voici l'ordre qu'il leur donna : néang Chhouk fut la *propone thom* [1]; Luong-Srey-Phca fut la *propone kandal* [2] et les deux autres furent du même rang et proclamées *propone chong* [3].

La prédiction du magicien était accomplie.

[1] Épouse grande, grande épouse.

[2] Épouse du milieu.

[3] Épouse du bout. Voy. dans mes *Recherches sur la législation cambodgienne* (droit privé) ce que je dis de ces trois classes d'épouses. — Voyez aussi mes *Recherches sur la législation criminelle des Cambodgiens*.

IV

NÉANG SOC-KRAAUP

Il y avait en ce temps-là un homme et une femme qui avaient deux fils à peu près de même âge, puisque le cadet, Son-Préa-Khat, était né un an seulement après son aîné, Chan-Préa-Khat[1].

Dès leur âge le plus tendre, ils se signalèrent par une nonchalance et une paresse sans exemple. Tout petits, ils dormaient; plus âgés, ils s'étendaient à terre et laissaient s'écouler le temps en regardant passer les nuages. Leurs parents étaient désolés d'avoir des enfants aussi paresseux et redoutaient de n'en pouvoir jamais rien faire.

Quand l'aîné eut huit ans, il dit à son jeune frère :

— Mon frère, il faut nous en aller d'ici, parce que nous sommes très paresseux et que voici venir le temps où notre père voudra nous mettre au travail.

— Tu as raison, répondit le cadet; il faut partir tout de suite.

[1] *Son* paraît ici être le nom du soleil, et *Chan* celui de la lune; — *Préa*, saint, sacré; — *Khat*, en pâli restitué *Khattam*, Kshatriya, nom de la caste des guerriers, la seconde caste.

Ayant pris cette résolution, les deux frères furent trouver leurs père et mère, puis l'aîné prit la parole:

— Nous sommes des paresseux, dit-il, et rien ne nous fait autant peur que l'idée qu'il faudra travailler un jour si nous restons avec vous. Or, nous ne voulons pas que vous soyez obligés de travailler pour nous nourrir; d'autre part vous ne pourriez pas le faire toujours, et un temps viendrait où il nous faudrait suffire à nos besoins et travailler. Nous venons vous demander la permission de partir.

— C'est bien, dit le père, vous êtes des paresseux et je ne les aime pas. Partez donc et que je ne vous revoie plus.

Les deux frères, ayant salué leurs parents comme le veut la coutume, partirent de chez eux et, très heureux, s'éloignèrent d'une maison où il fallait travailler et de parents qui gagnaient leur vie en besognant tout le jour.

Ils marchèrent pendant plusieurs jours, vivant des fruits qu'ils trouvaient aux arbres et aux arbrisseaux et couchant dans la brousse et sur le sol, sans même prendre la peine d'y mettre quelques branches garnies de feuilles pour se garantir de l'humidité.

Quand les gens qui les rencontraient leur demandaient où ils allaient, ils disaient:

— Nous sommes partis de chez notre père parce que nous sommes deux paresseux et que nous ne craignons rien tant que le travail.

Un jour, ils rencontrèrent un homme très vieux, qui portait une grande barbe blanche et des cheveux longs et blancs. Cet homme était un magicien célèbre.

— Où allez-vous, leur dit-il, d'où venez-vous et qui êtes-vous ?

— Nous allons nous ne savons où, nous venons de très loin et nous sommes deux paresseux qui avons quitté nos parents parce que nous ne craignons rien tant que le travail.

— Voulez-vous venir avec moi, dit le vieillard, vous m'aiderez, car je suis vieux; en retour, je vous apprendrai à lire et à écrire et vous deviendrez aussi savants que moi ?

— Non, répondit l'aîné, car il faudrait travailler pour vous aider, et pour apprendre à lire, il faudrait travailler encore; et, nous sommes des paresseux qui ne craignons rien autant que le travail.

— Eh bien, dit le vieillard, reposez-vous chez moi, vous partirez quand vous voudrez.

— Nous le voulons bien, dirent les deux frères, car nous ne voulons plus marcher aujourd'hui; nous sommes fatigués.

Ils restèrent deux jours chez le magicien et ne firent rien que dormir, manger puis regarder les nuages qui passaient au-dessus d'eux alors qu'ils étaient étendus sur le dos. Le matin du troisième jour ils furent trouver leur hôte et lui dirent:

— Voilà que nous voulons partir et nous venons vous saluer.

— Partez, dit le vieillard, mais au moins prenez des provisions avec vous, pour un ou deux jours.

— Non, dirent les deux enfants, il faudrait les porter, et ça nous fatiguerait.

— Eh bien, ajouta le vieillard, prenez ces deux sabres; ils sont enchantés et vous rendront de très grands services; une armée tout entière ne pourra vaincre celui qui sera armé de l'un d'eux, et si l'un de vous meurt, des taches de rouille paraîtront sur le sabre de l'autre, et alors, avec ce sabre rouillé, le frère pourra ramener à la vie celui qui l'aura quittée.

— Merci ! dirent les deux frères, nous acceptons vos sabres, bien qu'il faille les porter, ce qui nous fatiguera.

Et ils partirent.

Quelques jours plus tard, comme ils s'étaient endormis au pied d'un arbre, un tigre s'approcha d'eux, mais en s'avançant il cassa une branche et l'aîné des frères se réveilla. Lentement le tigre se traînait pour s'approcher du frère cadet, qui se trouvait le plus à sa portée.

— Nous allons voir, dit le frère aîné, si le sabre du vieillard possède la puissance merveilleuse qu'il nous a dite.

Et, se relevant, il s'arma de son sabre et bondit sur le tigre. Celui-ci se dressa sur ses pattes, poussa un grognement qui retentit formidable dans la forêt, et se retourna vers son agresseur. Mais touché par

la pointe du sabre enchanté, il roula sur le sol, comme s'il avait été foudroyé.

Le jeune frère, brusquement réveillé, était debout:

— Oh! dit-il, ces sabres sont précieux. Il faudra bien prendre garde de les perdre.

Ils reprirent alors leur route et, pendant dix ans, ils ne trouvèrent pas une seule fois l'occasion d'employer leurs sabres enchantés.

Ils traversaient les villages et les provinces, passaient les frontières et vivaient sans jamais rien faire qui leur déplût ou qui pût les fatiguer. Quand on leur offrait de s'arrêter pour aider à replanter les paddys ou à faire la moisson, ils refusaient, disant :

— Nous sommes des paresseux, et nous avons quitté notre pays et nos parents parce que nous ne craignions rien tant que le travail.

Et ils continuaient leur route.

Or, ils arrivèrent un jour près d'une capitale très populeuse et y trouvèrent tout le monde dans la désolation. Mais, bien qu'ils s'aperçussent que quelque chose d'anormal s'y passait, ils ne s'en enquirent point, parce qu'il aurait fallu prendre la peine de poser des questions et qu'ils n'avaient pas le désir de connaître la cause de cette désolation.

Cette cause était pourtant connue de tout le monde. Aux environs de la ville, il y avait deux yaks[1] qui

[1] Du sanscrit *yakkhas* et du pâli *yakkho*. Sortes d'ogres que

de temps à autre réclamaient au roi un de ses enfants pour le manger. Ils avaient déjà ainsi dévoré plus de vingt enfants du monarque et maintenant le pauvre roi n'avait plus qu'une seule fille, néang Pou, âgée de seize ans, très belle et qu'il aimait d'autant plus que les yaks avaient mangé ses autres enfants. Or, les deux monstres venaient de demander au roi son dernier enfant et le roi avait refusé et offert une fille du peuple à sa place.

Les yaks avaient repoussé la proposition, disant qu'ils n'aimaient que les viandes royales, et ils exigeaient que le roi leur livrât sans plus tarder sa dernière fille, menaçant, si on n'obéissait pas, des plus grands malheurs le peuple tout entier et le roi. On avait peur de leur colère et le peuple suppliait le roi de donner la pauvre néang Pou aux deux yaks.

Le roi céda enfin aux prières de son peuple, mais, désolé, il s'enferma chez lui pour pleurer sur tous ses enfants. La princesse fut, malgré ses prières, malgré ses larmes, malgré ses cris, conduite à la maison où les yaks avaient l'habitude de faire leurs festins de chair royale. Les deux monstres n'étaient pas arrivés encore, mais les officiers du roi étaient si apeurés qu'ils y laissèrent la princesse et qu'ils s'en revinrent au palais. La pauvre princesse, condamnée

les contes et les satras représentent avec des ailes ou sans ailes. Les yaks de ce conte ont des ailes qui bruissent dans l'air et annoncent leur vol.

à servir de dîner aux deux yaks, s'était assise sur une natte, pleurait sa jeunesse et se pleurait elle-même.

Cependant, les deux frères, les deux paresseux avaient traversé la ville et gagné la campagne ; vers l'heure de la sieste, ils se trouvaient justement devant la maison des yaks où pleurait la pauvre princesse. Comme il faisait très chaud et qu'ils avaient envie de se reposer à l'ombre, ils entrèrent dans la maison et y trouvèrent néang Pou qui pleurait.

— N'entrez pas, leur dit-elle, et partez bien vite. Cette maison est la maison des yaks ; ils vont venir tout à l'heure pour me manger. Partez, car ils pourraient bien vous manger aussi.

— Non, dit l'aîné, ils ne nous mangeront pas.

— Nous sommes plus fort qu'eux, ajouta le jeune.

— Mais, reprit la princesse, vous ne savez pas ce que c'est que ces yaks et combien ils sont voraces et méchants.

— Combien sont-ils ? demanda l'aîné des paresseux.

— Ils sont deux, répondit la princesse, mais ils sont très forts et très redoutables.

— Bien ! mais s'ils étaient mille ils seraient encore plus forts et plus redoutables, et cependant nous les tuerions tous.

— Vous feriez mieux de ne pas vous moquer de moi, dit la princesse, et de vous en aller.

— Non, répondit le cadet, nous voulons nous reposer ici et ça nous fatiguerait beaucoup d'aller plus loin. Nous sommes des paresseux.

— Si les yaks viennent, nous les tuerons, ajouta l'aîné.

Comme ils devisaient ainsi devant la princesse très surprise de la confiance qu'ils avaient en eux, un bruit d'ailes énormes retentit au-dessus de la maison.

— Voici les yaks, dit néang Pou, et ils vont me manger.

Et elle tomba évanouie aux pieds des deux frères.

Ceux-ci, sans plus s'occuper d'elle, se dirigèrent chacun vers une porte de la maison et tirant leurs sabres en appuyèrent la pointe sur le milieu. De l'autre côté les ogres tentaient d'ouvrir les portes, mais en vain, elles résistaient à leurs efforts.

— Mais ouvrez donc, dit l'un d'eux.

— Voyons, ajouta l'autre, nous avons faim, ouvrez tout de suite.

Les deux frères se regardaient en riant et ne répondaient pas. Les yaks furieux poussaient les portes et tentaient de les renverser, mais elles résistaient à tous leurs efforts, et, soutenues par les sabres enchantés, ne bougeaient pas plus que si elles avaient été faites de pierres énormes et dures.

— Allons! dit l'aîné, c'est assez. Ouvrons-leur et tuons-les.

Les deux frères ouvrirent les portes, et furieux les deux yaks se précipitèrent sur eux.

— Prenez garde, dit le cadet, vous allez vous blesser.

Mais les yaks n'entendaient pas raison et le combat commença. Il ne dura pas longtemps; les deux monstres touchés par les sabres enchantés tombèrent foudroyés.

Le frère aîné fut alors chercher un peu d'eau dans une noix de coco et la répandant sur la figure de la jeune princesse, il la ramena à elle.

— Où sont les yaks? dit-elle, quand la mémoire lui fut revenue.

— Ils sont morts, dit l'aîné.

— Les voici, ajouta le cadet, en lui montrant les deux cadavres dont les traits affreux étaient affreusement contractés.

—Maintenant, dit le frère aîné, rentrez chez vous, rentrez chez votre père. S'il n'y a plus de yaks, vous n'avez rien à craindre.

— Il y en avait deux, dit la princesse, et vous les avez tués; maintenant il n'y en a plus. Mais je ne veux pas rentrer chez mon père, parce qu'il m'a livrée aux yaks pour qu'ils me mangent. Il ne m'aime pas et je ne l'aime plus.

— Mais alors, qu'allez-vous devenir? dit l'aîné.

— Je veux aller avec vous.

—Non, nous ne voulons pas vous emmener, reprit l'aîné, parce que nous sommes deux paresseux qui ne craignons rien tant que le travail, et que vous nous gêneriez. Il faudrait vous aider quelquefois et cela nous fatiguerait.

La princesse eut beau pleurer, supplier, se traîner

à leurs genoux, rien n'y fit, les deux frères restèrent inébranlables et partirent seuls après lui avoir défendu de les suivre.

Cependant, dans la soirée, le vieux roi, ayant beaucoup pleuré, donna l'ordre de creuser une tombe et d'aller recueillir les ossements de sa fille et ses cheveux que les yaks ne devaient pas avoir mangés.

Ses officiers partirent et, arrivés à la maison des yaks, ils les trouvèrent étendus sur le sol. Pris de peur, ils s'enfuirent et rentrèrent au palais.

— Ils ont mangé la princesse, dirent-ils au roi, et maintenant ils dorment étendus sur la terre, au beau milieu de la maison.

— Avez-vous ramassé les ossements de ma fille ? demanda le monarque.

— Non, répondirent les deux officiers, parce que nous avons eu peur d'eux.

— Je vous ordonne d'aller les chercher.

Les deux officiers repartirent, et, entrant dans la maison, reconnurent que les deux yaks étaient morts. Alors, croyant qu'ils avaient mangé la princesse, ils convinrent de dire au roi qu'ils avaient tué les yaks et de lui demander des récompenses. Ils trempèrent leur bâton dans le sang qui était répandu par terre et rentrèrent au palais.

— Les yaks sont morts, dirent-ils; ils dormaient, et nous les avons tués afin qu'ayant mangé vos enfants, ils n'aillent pas manger ceux du peuple.

— Oh ! c'est bien, je vous récompenserai ; hélas ! si vous aviez pu les tuer plus tôt. Mais où sont les ossements de ma fille et ses cheveux ; vous ne les avez donc pas ramassés ?

— Non, dirent les officiers ; nous avons eu grosse besogne et nous n'avons pas eu le temps de vous obéir.

Alors, le roi fit appeler deux autres officiers et leur donna l'ordre de ramener au palais tout ce qu'ils pourraient recueillir de sa fille.

Les deux mandarins partirent ; ils trouvèrent les deux cadavres des yaks étendus dans la maison, mais ne purent découvrir le moindre ossement autour d'eux. Ils allaient reprendre la route du palais, lorsqu'ils aperçurent la princesse qui sortait de la brousse où elle s'était réfugiée après le départ des deux frères. Très surpris, car ils la croyaient morte, ils allèrent à elle et l'invitèrent à rentrer au palais où son retour ramènerait la joie et le bonheur.

— Non, dit-elle, je n'irai pas avec vous. Je ne veux pas rentrer au palais, parce que mon père m'a livrée aux yaks qui voulaient me manger.

Les deux mandarins furent trouver le roi et, lui ayant appris que sa fille était vivante, lui dirent qu'elle ne voulait plus rentrer au palais.

— Allez la chercher, dit le roi, et suppliez-la en mon nom ; elle viendra.

Les mandarins retournèrent près de la princesse, mais elle demeura inflexible et force leur fut de ren-

trer au palais sans avoir pu remplir la mission qui leur avait été confiée.

— Allez encore près d'elle, dit le roi, et dites-lui que, malgré la coutume, j'irai la chercher, si elle ne veut pas céder à mes prières et rentrer au palais.

Les mandarins repartirent et furent dire à la jeune princesse les paroles que le roi avait dites. Mais elle refusa de nouveau de les accompagner et les renvoya.

Alors, le roi fit venir l'éléphant royal, puis l'éléphant sur lequel montait la princesse avant que les yaks vinssent la réclamer pour la manger, rassembla son escorte brillante toute montée sur de petits chevaux blancs, et il partit pour la maison des yaks, à la recherche de néang Pou.

On la rencontra sur la route.

Quand son père, étant descendu de son éléphant royal, la pria de rentrer au palais, elle refusa encore :

— Vous ne m'aimez pas, dit-elle au roi, et vous m'avez livrée aux yaks qui voulaient me manger. Je ne vous aime plus

Alors, le roi se fâcha; il donna l'ordre aux mandarins de s'emparer de la princesse et de la mettre de force dans le palanquin qui lui était destiné. Ceci fait, le roi, très triste et pleurant, remonta sur son éléphant royal, son escorte de cavaliers s'ébranla et le cortège reprit la route du palais. Une grande foule attendait néang Pou à l'entrée de la ville pour la saluer, car le bruit qu'elle avait échappé à la vo-

racité des deux yaks et la nouvelle de la mort de ceux-ci s'étaient vite répandus. Tout le monde voulait la voir.

Mais la princesse était si colère qu'on eût usé de rigueur envers elle pour la faire rentrer au palais, qu'elle ne voyait ni la joie du peuple, ni les larmes de son père.

Quand elle eut gagné les appartements des femmes, le roi son père la rejoignit et lui demanda comment il se faisait qu'elle avait échappé aux yaks, mais en vain. La princesse refusa de répondre pendant plusieurs jours. Le roi était désespéré, et, maintenant qu'il avait retrouvé l'enfant qu'il avait tant pleurée, il pleurait l'affection de sa fille.

Cependant, il n'avait pas oublié les deux mandarins qui prétendaient avoir tué les yaks, et il s'apprêtait à les récompenser grandement; il voulait leur confier les premières fonctions du royaume, et donner à l'un d'eux, à celui qui lui succéderait au trône, sa fille unique. La princesse apprit ce projet par ses femmes et de suite elle pensa aux deux frères qui avaient tué les deux yaks et surtout à l'aîné qui, ayant renversé sur sa figure de l'eau fraîche, l'avait rappelée à la vie.

Elle alla trouver son père :

— Ce ne sont pas, dit-elle, les deux mandarins que vous avez envoyés recueillir mes ossements et mes cheveux qui ont tué les deux yaks; ce sont deux jeunes hommes qui sont entrés dans la maison

des monstres avant qu'ils ne vinssent pour me manger et qui, m'y ayant trouvée, m'ont défendue contre eux. Ordonnez qu'on les recherche et qu'on les amène au palais; il méritent les récompenses que vous voulez donner aux deux imposteurs.

Le roi ordonna immédiatement l'arrestation des deux mandarins qui l'avaient trompé et commanda qu'on envoyât sur toutes les routes des émissaires chargés de s'informer des deux jeunes gens et de les inviter à venir au palais.

Deux de ces émissaires ayant marché pendant trois jours finirent par rencontrer les deux frères. Ils leur firent part de l'invitation que le roi leur faisait :

— Non, dit l'aîné. Il faudrait revenir sur nos pas et nous sommes des paresseux comme il n'y en a jamais eu.

Alors, les émissaires leur dirent que la jeune fille qu'ils avaient sauvée était la fille du roi et que s'il les invitait à venir au palais, c'était pour confondre deux mandarins qui prétendaient avoir tué les deux yaks et aspiraient aux récompenses que leur belle action méritait.

Les deux frères refusèrent de nouveau et rien ne put les décider à reprendre le chemin de la capitale. Les émissaires revinrent sur leur pas et dirent au roi qu'ils avaient trouvé les deux jeunes hommes, mais qu'ils avaient refusé de répondre à son invitation.

— Retournez, dit le roi, et dites-leur que j'or-



donne qu'ils viennent, et que, s'ils refusent d'obéir, j'enverrai une armée les chercher.

Les mandarins repartirent, retrouvèrent les deux jeunes hommes et leur dirent ce que le roi ordonnait.

— Votre roi n'est pas mon roi, dit le frère aîné, et nous sommes si paresseux que nous ne faisons que ce que nous voulons sur l'heure. Mais nous sommes très forts et si le roi envoie une armée contre nous, nous tuerons tous ceux qui en feront partie, mais ça nous ennuierait beaucoup parce que nous sommes très paresseux et que nous ne craignons rien tant que le travail.

Le roi, informé de la réponse des deux jeunes hommes, ne savait comment faire pour les décider, lorsqu'on vint lui dire que les cadavres des deux yaks n'avaient point été enterrés et qu'ils empoisonnaient le pays.

— Allez, dit-il, à ses mandarins, commandez une corvée de cent hommes, et qu'on les enterre.

Les mandarins partirent et revinrent une heure après, disant que les cadavres étaient trop lourds, et qu'on ne pouvait même pas les soulever.

— Prenez mille hommes, dit le roi, et qu'on enterre les deux yaks ce soir.

Les mandarins partirent, mais une heure après, ils revinrent encore, disant que mille hommes ne parvenaient pas à soulever un seul bras.

— Prenez tous les habitants de la ville, tous ceux

de la campagne et enterrez les deux yaks, ordonna de nouveau le roi.

Les mandarins partirent pour rassembler tout le monde ; le lendemain matin ils conduisirent dix mille hommes à la maison des yaks, mais en vain, ces dix mille hommes ne purent remuer un cadavre.

Les mandarins retournèrent au palais et dirent au roi que tous les habitants du pays rassemblés n'étaient pas assez forts pour remuer un seul cadavre, et que la peste se répandait partout. Le roi ne savait que faire, et se lamentait, lorsqu'on vint lui annoncer que les deux frères demandaient à lui parler :

— Faites-les entrer, dit-il.

— Nous voilà, dit l'aîné, en entrant. La peste est dans le pays et tout y sent mauvais. Nous avons pensé que c'étaient les cadavres des deux yaks que nous avons tués qui la répandaient, et on nous a dit que tous les habitants réquisitionnés ne pouvaient pas soulever un seul cadavre. Nous seuls, qui avons tué les ogres, pouvons les porter et les enterrer. Nous voilà.

Le roi, très heureux de les voir, les fit conduire tout de suite à la maison des yaks.

Là, les deux frères, tirant leurs sabres, touchèrent les deux cadavres et se mirent à les pousser devant eux. Quand ils furent loin de la route, en pleine brousse, ils touchèrent le sol avec leurs sabres et tout de suite la terre se souleva et un grand trou fut creusé. Ils s'approchèrent des yaks et les pous-

sèrent au fond, puis, touchant de nouveau la terre, ils la rejetèrent sur les cadavres.

Ces choses avaient eu lieu devant tout le peuple rassemblé et on les suivait avec respect. Quand ils rentrèrent au palais, le roi les salua comme on salue les rois et, devant tout le peuple, dit qu'il donnerait sa fille et son trône à celui d'entre les frères que la princesse choisirait.

Néang Pou, prévenue, accourut et tout de suite, ayant salué son père, déclara qu'elle aimait Chan-Préa-Khat, le frère aîné qui, avec de l'eau fraîche puisée dans une noix de coco, l'avait ramenée à la vie.

Le mariage et les fêtes qui l'accompagnèrent eurent lieu quelques jours plus tard. Quand elles furent terminées, le vieux roi, ayant remis le pouvoir à son gendre, se retira heureux dans un autre palais.

— Maintenant, dit Son-Préa-Khat, tu pourras vivre sans te fatiguer; moi je suis trop paresseux pour me fixer quelque part. J'aime mieux continuer ma route.

— Oui, va-t-en, mais pour que je sache toujours où te retrouver si mon sabre venait à se rouiller, prends ces graines d'arbre rare et sème-les sur ta route, les arbres qui en sortiront m'indiqueront le chemin que tu auras suivi.

Son-Préa-Khat partit et, comme son frère aîné le lui avait bien recommandé, il sema sur sa route les

graines d'arbres qu'il avait ramassées dans son sampot [1].

Il marcha ainsi plusieurs années sans jamais donner de ses nouvelles à son frère, le roi.

Enfin il arriva dans un royaume absolument dépeuplé ; partout les maisons étaient vides ; on reconnaissait en les visitant que les habitants avaient nouvellement fui. La capitale aussi était déserte et le palais du roi était abandonné.

De gigantesques oiseaux qui volaient avec un bruit d'ailes terrible, regardaient Son-Préa-Khat et s'appelaient pour l'attaquer. Celui-ci comprit que tous les habitants du royaume avaient fui devant ces oiseaux comme devant un fléau. Tout était mangé autour de lui et pas un brin d'herbe, pas une feuille n'avaient échappé à la voracité de ces gigantesques volatiles.

Comme il s'était assis sur un énorme gong, abandonné au milieu d'une cour intérieure du palais royal, songeant à cet étrange événement, une agréable odeur monta à ses narines. S'étant levé pour regarder autour de lui et tâcher de reconnaître la fleur qui répandait un parfum aussi agréable, il ne vit rien que le gong sur lequel il s'était assis. L'ayant examiné avec soin, il reconnut que la peau de buffle tannée qui le recouvrait était percée d'un

[1] Pièce d'étoffe sans couture avec laquelle les Cambodgiens s'entourent les reins et font une sorte de culotte bouffante.

petit trou et que c'était par cette ouverture que s'échappait l'odeur suave et délicieuse qui parfumait l'atmosphère et dont ses vêtements étaient maintenant imprégnés.

Il allait éclaircir ce mystère lorsqu'une troupe des oiseaux gigantesques qui avaient dévasté le pays, s'abattit autour de lui. L'odeur qu'il avait sentie les avait attirés, et, maintenant, faisant le cercle autour de lui, ils se disposaient à l'attaquer. Il tira son sabre enchanté et courut sur eux; mais alors ils s'enfuirent, montèrent très haut dans les airs et se mirent à pousser des cris formidables. A cet appel, d'autres oiseaux accoururent, nombreux. La cour en était pleine et sur toutes les maisons il y en avait; le jour était obscurci par ceux qui arrivaient encore.

Le combat recommença. Le jeune homme attaqué de tous côtés à la fois, tournait sur lui-même avec une grande rapidité afin de présenter partout la pointe de son sabre. Les oiseaux tombaient foudroyés autour de lui, mais toujours il en venait d'autres qu'il fallait combattre. Enfin au bout de deux heures d'une lutte acharnée, d'un courage indomptable, il n'avait plus que deux adversaires devant lui. Pris de peur, ils s'enfuirent et disparurent à l'horizon.

Alors, fatigué, le jeune homme s'assit de nouveau sur le gong.

Comme il était là depuis un instant et bouchait le petit trou qu'il avait reconnu, il se sentit piqué.

Il se leva vivement, regarda, mais, ne voyant rien,

se mit à tâter son sampôt, croyant qu'une épine de bambou s'y était attachée. Il ne trouva rien et las de chercher, il reprit sa place sur le gong. Il y était assis depuis un instant déjà, lorsque, de nouveau piqué, il bondit en avant.

— Qu'est-ce qu'il y a donc dans ce gong? dit-il. Il faut que je le sache. Voici déjà deux fois que je suis piqué.

Prenant alors son sabre enchanté, il fendit la peau du gong en deux sens et se rejeta en arrière, surpris d'en voir sortir une jeune fille admirablement belle, superbement vêtue et qui répandait autour d'elle un parfum délicieux.

Ayant remis son sabre au fourreau, il s'approcha d'elle et lui demanda qui elle était.

— Je suis néang Soc-Kraaup (la fille aux cheveux qui sentent bon), la fille du roi de ce royaume, dit-elle. J'ai vu par le petit trou du gong ce que vous avez fait; tous les terribles oiseaux qui ont dévasté mon pays sont morts; mon père reconnaîtra vos services comme il faut, quand il reviendra. Mais il est parti avec tout le monde. Peut-être est-il mort. Pour m'emmener, et afin que l'odeur qui s'échappe naturellement de mes cheveux n'attire pas les oiseaux et qu'ils ne me tuent pas, il m'avait renfermée dans ce gong et un petit trou avait été fait pour que l'air pût s'y renouveler. C'est par ce petit trou que je vous ai piqué, parce que vous le bouchiez et que j'étouffais. Il est probable qu'on a oublié de charger

le gong sur un éléphant et que le roi mon père est parti croyant m'emporter.

Ce long récit fait, les deux jeunes gens s'arrangèrent dans le palais comme ils purent, et y demeurèrent sans rien faire que s'aimer.

Cependant l'odeur que les cheveux de la princesse émettaient naturellement s'était, depuis qu'elle était sortie du tambour, répandue au loin. Les habitants du royaume qui s'étaient enfuis et réfugiés dans les États voisins, la sentirent et se dirent que si la princesse oubliée dans le palais, était sortie de son gong et n'était point morte, c'est que les terribles oiseaux avaient quitté le royaume ou qu'ils y étaient morts. Alors, ils revinrent de toutes parts, et bientôt la capitale et toutes les campagnes furent repeuplées. Seul, le roi qui avait mérité le malheur qui avait dévasté son pays, ne reparut pas. On apprit plus tard que les oiseaux l'avaient assailli et l'avaient tué comme il revenait au palais pour prendre le gong que ses gens avaient oublié.

Quand les habitants apprirent de la bouche même de la fille de leur roi mort, que Son-Préa-Khat, le jeune homme qui était avec elle au palais, était celui qui avait délivré leur pays, ils déclarèrent qu'ils le voulaient pour roi et que la princesse devait l'épouser.

La jeune fille ne demandait pas mieux, et Son-Préa-Khat fut immédiatement couronné. Des fêtes magnifiques eurent lieu à cette occasion, et jamais le peuple n'en avait vu de plus belles.

Le roi et la reine étaient très heureux. Mais ce bonheur dura peu et voici comment il fut détruit.

La reine avait pour suivante une jeune fille qu'elle affectionnait beaucoup, et qui l'accompagnait partout.

Or, un jour qu'elle l'avait emmenée se baigner, le courant de la rivière qui était très fort emporta la suivante, et les recherches que fit faire la reine pour la retrouver n'aboutirent point.

Cependant, la domestique n'était pas morte; elle avait traversé le royaume emportée par les eaux, et avait abordé dans un royaume voisin, dont le roi était lépreux et veuf. Il venait de perdre sa jeune femme.

Un mandarin qui cherchait une femme pour soigner le roi, rencontra la jeune fille et, comme elle était sans emploi, sans moyen d'existence, elle accepta la place qu'on lui offrait.

Le roi aimait beaucoup à la voir, et quand il s'ennuyait à cause de sa maladie, il priait la jeune fille de lui raconter des contes. Or, un jour, il lui demanda de quel pays elle était et ce qu'elle faisait avant d'entrer à son service. La jeune fille lui dit qu'elle était d'un royaume voisin du sien, mais plus haut, puisque les eaux du fleuve en descendaient. Puis, racontant à la suite de quel accident elle était venue jusque-là, elle se mit à parler avec tant d'enthousiasme de la reine, son ancienne maîtresse, ne tarissant ni sur sa beauté, ni sur son esprit, que tout d'un coup le roi lépreux en devint amoureux.

Chaque jour il en parlait et se faisait raconter par la jeune fille les détails les plus petits de l'existence de son ancienne maîtresse. Bientôt il sut aussi bien qu'elle toute son histoire et la connaissait comme s'il l'avait vue. Mais alors, il ne pensait qu'à elle et la nuit son image se reproduisait dans sa tête.

Un jour, qu'il avait beaucoup parlé d'elle avec sa domestique, il lui dit :

— Je veux avoir cette femme parce que je l'aime. Si tu trouves un moyen de me la donner, tu seras grand *namœum*[1] ; non, mieux que cela : tu seras le vice-roi[2] de mon royaume.

— Mais je suis une femme, dit la jeune fille.

— Ça ne fait rien. Tu seras le vice-roi malgré cela.

— Mais, c'est bien difficile à faire ce que vous me demandez.

— Cherche et tu trouveras un moyen.

— La jeune fille chercha, et le lendemain elle dit au roi :

— Donnez-moi dix jonques très grandes, et que chaque jonque soit montée par dix hommes ; que ces jonques contiennent des marchandises très riches et très belles, et j'irai chercher la reine.

Le roi lui donna ce qu'elle demandait, et elle partit.

[1] *Namœum*, mandarin, noble.
[2] *Obbaréach*, en pâli restitué *Upparaja*, sous-roi, vice-roi.

Elle arriva quelques jours après dans la capitale où sa maîtresse était reine, et où elle n'avait d'autre chagrin que celui qu'elle éprouvait d'avoir perdu sa suivante.

Aussi fut-elle heureuse de la retrouver vivante et gaie comme par le passé. Elle la conduisit dans ses appartements et la jeune fille lui dit qu'elle resterait toujours avec elle. Alors, la suivante reprit la vie d'autrefois et laissa s'écouler quelques jours, attendant l'occasion de faire ce qu'elle avait décidé. Ce jour arriva. Étant entrée dans l'appartement du roi, un matin, elle y trouva la reine qui dormait sur une natte à côté de son mari. Le sabre enchanté dont elle connaissait la puissance était posé sur une table. Elle le prit et en toucha le roi, dont la respiration s'arrêta immédiatement, puis elle reposa le sabre où elle l'avait trouvé et sortit.

Quand la reine se réveilla, elle regarda son mari et, le touchant pour l'obliger à se lever, — car il était très paresseux, — reconnut qu'il était mort.

Alors, elle poussa des cris perçants qui attirèrent tout le monde et chacun connut rapidement le malheur qui venait d'arriver. La pauvre reine pleurait toutes ses larmes et rien ne pouvait la consoler.

Quand le roi eut été lavé par elle, enseveli par ses soins et enterré, elle se renferma chez elle et ses larmes ne tarissaient jamais.

— Maintenant, lui dit sa suivante, que vous n'avez plus de mari, il ne faut plus y penser. Si vous vou-

lez épouser un autre roi, je vous conduirai à lui et vous serez reine de ce pays et du sien.

— Non, dit la reine, laisse-moi pleurer mon mari parce que je l'aimais beaucoup et que je ne puis plus aimer personne.

— Au moins, dit un autre jour la suivante, sortez un peu de chez vous, prenez de la distraction, sinon vous allez tomber malade.

La reine écouta sa suivante et toutes les deux furent se promener dans la ville, le long de la rivière.

La pauvre femme était bien triste, mais le peuple était bien content de la voir se promener.

Arrivées en face des dix jonques de commerce depuis plus d'un mois amarrées au quai, la suivante dit à la reine :

— Ce sont les jonques qui m'ont amenées ici. O les belles étoffes qu'elles contiennent, les beaux sampots! Venez les voir, cela vous divertira un peu.

— Je veux bien, dit la reine, parce que j'aime beaucoup les belles soieries. Allons les voir.

La reine et sa suivante approchèrent alors de l'une des jonques, et, comme une planche la joignait à la rive, elles y pénétrèrent sans aucune difficulté.

On déballa les plus jolies marchandises et on les exposa sous les yeux de la reine. Elle était très occupée à les regarder, si occupée qu'elle ne s'aperçut pas que la jonque démarrait et gagnait le milieu du fleuve ainsi que les neuf autres.

— Oh! disait-elle, comme c'est beau! ô les belles étoffes! la belle soie! les beaux bijoux!

Mais la pensée de son mari mort lui revenant, elle songea à rentrer au palais. Il y avait au moins deux heures qu'elle était entrée dans la jonque; le temps avait passé sans qu'elle s'en aperçût.

— Rentrons! dit-elle.

— Impossible! répondit la suivante, nous ne sommes plus dans la ville. Nous allons dans le royaume d'un roi qui vous aime.

— Mais je ne veux pas y aller. Qu'on me reconduise à mon palais où je veux toute ma vie pleurer mon époux.

Ces hommes, dit la suivante, sont les hommes les plus dévoués du roi auquel je vous conduis sur son ordre. Ils ne vous obéiront pas, car c'est à moi seule qu'ils doivent obéissance.

Le lendemain, les dix jonques arrivaient dans la capitale du roi lépreux et mouillaient devant le palais royal.

Prévenue, la reine enlevée refusa de descendre.

La jeune suivante fut alors au palais annoncer au roi qu'elle avait réussi dans sa mission et que la reine était restée dans sa jonque.

Le roi donna immédiatement des ordres et commanda qu'on allât la chercher en grande pompe. Mais la reine refusa de se rendre au palais.

— J'irai la chercher moi-même, dit le roi, et je lui parlerai. Qu'on aille la prévenir de mon arrivée.

— Si le roi vient dans ma jonque, dit la reine, je me percerai avec ce sabre et il ne verra plus qu'un cadavre.

Le roi était désespéré et n'osait se montrer; il avait peur que la reine se tuât, et, très amoureux, il passait ses journées très tristement.

En ce temps-là, Chan-Préa-Khat, le roi du royaume où les deux yaks avaient été tués, pensait souvent à son frère cadet. Or, un jour qu'il regardait la lame de son sabre enchanté, il y trouva quelques taches de rouille.

— Mon frère est mort, dit-il à la reine néang Pou, sa femme, il faut que j'aille à son secours.

— Je veux aller avec vous, dit la reine.

— Non, il faut, répondit le roi, que vous restiez ici pour gouverner pendant mon absence.

Le roi partit le lendemain, tout seul, suivant la route que son frère avait suivie et qu'indiquaient les jeunes arbrisseaux qu'il avait semés. Ayant marché pendant plusieurs mois, il arriva dans une capitale à l'entrée de laquelle se trouvaient les derniers arbres.

— Assurément, se dit-il, mon frère est mort ici.

Alors, il s'adressa à un passant et lui demanda le nom du royaume et celui du roi.

— Ce royaume, dit le passant, c'est Nokor-Thom [1].

[1] Le grand royaume.

Le roi s'appelait Son-Préa-Khat; il est mort il y a quelques mois.

Et on lui raconta alors l'arrivée de ce roi dans le pays, le grand service qu'il avait rendu, son élévation au trône, comment il avait été tué par la suivante de sa femme revenue au palais, et l'enlèvement dont la reine avait été victime.

— Conduisez-moi, dit-il, au tombeau du roi.

Quand il y fut, il toucha la tombe de la pointe de son sabre et elle s'ouvrit; puis brisant le cercueil de la même façon, il toucha le cadavre et se retira dans une maison pour y attendre les trois jours qui devaient s'écouler avant la résurrection de son frère.

Le troisième jour, le roi mort se leva dans son tombeau et, sur le bord, il trouva son frère aîné.

— J'ai su par les taches qui étaient sur mon sabre et qui viennent de disparaître, que tu étais mort, et je suis venu en suivant la rangée d'arbres que tu as semés. Je sais qu'on a pris ta femme et je vais te la rendre. Tu as perdu ton sabre, mais moi, j'ai conservé le mien.

Alors, ils rentrèrent dans la ville et tout le peuple les regardait surpris, les saluait très bas.

Le lendemain, les deux frères prirent un bateau et se laissèrent aller au courant de la rivière. Ils avaient pris de grandes barbes blanches et s'étaient couverts de vieux vêtements. On les prenait pour des hommes très vieux.

Quand ils arrivèrent dans le royaume où se trou-

vait la femme du roi Son-Préa-Khat, ils mirent pied à terre, attachèrent leur barque au rivage et se dirigèrent sur le premier village.

— Nous savons guérir la lèpre, disaient-ils; y a-t-il ici quelqu'un qui ait cette terrible maladie?

Le mé-srok[1] prévenu fut les trouver tout de suite et leur dit que le roi du pays avait la lèpre et que nul ne savait la soigner dans le royaume.

— Si vous pouvez le guérir, il vous donnera beaucoup d'argent, ajouta-t-il.

— Oui, nous le guérirons, dirent les deux vieillards; qu'on nous mène à lui.

Alors, le mé-srok les conduisit à la capitale et les présenta à l'ancienne suivante de la reine, qui était devenue le personnage le plus puissant du royaume, après le roi.

— Si je réussis à faire guérir le roi de sa lèpre, se dit l'ancienne suivante, je serai vice-roi comme il m'a été promis, car la reine ne pourra plus s'opposer aux désirs du roi, ni repousser ses caresses.

La reine, en effet, sachant que la lèpre est une maladie dont on ne guérit pas, ennuyée d'être constamment obsédée par les gens du roi et par sa suivante, leur avait répondu :

— Allez dire au roi que je serai sa femme quand il sera guéri de la lèpre.

[1] Mot cambodgien, chef-pays, maire.

La reine veuve n'avait pas cru s'engager et pensait avoir mis à son consentement une condition impossible à remplir. Aussi la joie de l'ancienne suivante était-elle grande.

Tout de suite elle conduisit les deux vieillards au roi.

— Vous serez guéri dans deux jours, dirent-ils, si vous voulez faire tout ce que nous allons dire.

— Commandez, dit le roi.

— Voici! il faut faire élever une petite, toute petite maison au milieu du fleuve, et suspendre au toit de cette maison un grand vase rempli d'eau très chaude. Nous y verserons quelques gouttes d'un petit flacon que nous avons et qui contient un remède infaillible, et l'eau de la douche en glissant sur votre mal, le guérira.

— Mais l'eau chaude me brûlera, dit le roi.

— Non, dit un des vieillards; à côté de la douche d'eau chaude, il y aura de l'eau froide pour la mettre au point convenable.

— C'est bien, dit le roi, je vais donner l'ordre de construire la maison.

— En attendant, dirent les vieillards, il faut que nous voyions la reine et les gens qui vous entourent, car il ne faut pas leur laisser la lèpre si vous voulez guérir.

— Je ne peux pas vous mener à la reine, dit le roi, car elle a déclaré qu'elle se tuerait si je tentais

de la voir. Il faut que je sois guéri avant. Mais je vais vous faire conduire près d'elle.

Immédiatement, il appela les suivantes et leur donna l'ordre de conduire les deux médecins près de la reine veuve qui, depuis quelques jours, habitait le palais, mais dans un appartement très éloigné de celui que le roi occupait.

Tout de suite, la reine reconnut dans l'un des deux vieillards son mari, car le déguisement qu'il avait pris ne pouvait pas tromper son cœur.

— Ne dites rien, lui dit Son-Préa-Khat, je reviendrai demain et je vous emmènerai, car le roi lépreux sera mort.

Puis les deux vieillards se retirèrent.

Le lendemain, vers midi, pendant la sieste, alors que tout le monde reposait, le roi sortit de son palais et, accompagné des deux médecins, se dirigea vers la maison construite au beau milieu du fleuve.

Ils y entrèrent tous les trois; le roi se mit sous la douche et les deux vieillards montèrent dessus, afin de verser dedans les gouttes de la liqueur qui devait guérir le malade.

Comme le lépreux était bien dessous la douche, les deux frères renversèrent d'un seul coup la douche qui était très grande et l'eau bouillante qu'elle contenait se répandit sur le roi qui expira sur le coup.

Alors, ils descendirent promptement, jetèrent leur déguisement et furent délivrer la reine, puis, jetant l'épouvante dans l'âme des mandarins, ils s'em-

parèrent de la ville, et par la suite du royaume. Leurs armes enchantées terrifiaient tout le monde et la résistance était très faible.

La conquête achevée, ils firent venir la suivante, et, lui ayant reproché le crime dont elle s'était rendue coupable, ils la chassèrent du royaume.

Chan-Préa-Khat repartit pour son pays et fut retrouver sa femme néang Pou. Quant à Son-Préa-Khat, il réunit à son royaume celui du roi lépreux, puis avec sa femme, néang Soc-Kraaup, la femme dont les cheveux sentent bon, il regagna son palais au milieu des acclamations de ses peuples heureux de les revoir.

V

MONO-VÉAN

Il y a bien longtemps, le roi Sovéan-Komal[1] gouvernait un petit pays très riche. Il avait deux femmes; l'une, qui était la première, se nommait Tol-Méa, et l'autre, qui était la seconde, portait le nom de Tol-Ka. Cette dernière avait un fils du roi, et comme la première femme n'en avait point, elle espérait le trône pour lui.

Or, il arriva que la première femme devint enceinte et que le roi s'en montrait très réjoui. Tol-Ka en éprouva beaucoup de dépit et tous les jours pleurait son espoir perdu.

— Oh! disait-elle, si l'enfant de Tol-Méa venait mort, mon fils serait roi.

Alors elle se reprenait à espérer.

Mais la patience venant à lui manquer, elle voulut savoir l'avenir. Elle partit donc un matin, emportant avec elle des bijoux, et s'en fut trouver un sorcier qui prétendait savoir prédire les choses futu-

[1] Du pâli *Sovanno*, doré, et *Komalo*, doux au toucher, « doré et doux ».

res. Il prit les bijoux d'or et dit à Tol-Ka que son fils serait roi et succéderait à son père. Tol-Ka revint très rassurée au palais.

A quelque temps de là, Tol-Méa mit au monde un garçon; Tol-Ka le reçut et le cacha sous son sampot; à sa place elle mit un enfant de cire qu'elle avait confectionné exprès pour cela, et elle emporta le jeune prince. Arrivée chez elle, elle le mit dans une boîte en bois et fut l'enterrer sur le bord de la rivière, dans un banc de sable, puis elle revint près de sa compagne malade.

Elle venait à peine de quitter l'endroit où elle avait enterré vivant le jeune prince qu'un grand mandarin y arrivait pour se baigner. Il allait se mettre dans l'eau lorsque des vagissements d'enfant attirèrent son attention; il fut vers l'endroit d'où provenaient ces cris et reconnut qu'ils sortaient du sable. Il creusa et bientôt il tira de sa tombe le pauvre enfant qui criait très fort. Tout de suite il reconnut le fils de Tol-Méa et du roi, mais comme il redoutait la colère de Tol-Ka, qu'il soupçonnait de l'avoir enterré là et qu'il ne tenait pas à se mêler d'une affaire aussi grave, il ne dit rien, mit la boîte sur l'eau et abandonna le jeune prince au courant de la rivière.

Cependant, le roi étant entré dans la chambre de Tol-Méa pour voir son fils, lui demanda de le lui montrer. Une femme qui était là, prit à côté de la malade le poupon de cire et le remit au roi.

— Qu'est-ce que c'est que cela, dit-il, ce n'est pas un enfant, c'est de la cire!

Et il partit très en colère, disant que les diables avaient forniqué avec sa première femme et qu'il ne pourrait jamais avoir un héritier d'elle. Alors il la chassa de son palais. Tol-Ka était bien contente, car l'enfant disparu et la mère partie, elle était la seule femme du roi et son fils le seul prince héritier.

Mais, sur le fleuve, la boîte qui contenait le jeune prince voguait tout doucement. Le chef des bonzes qui passait en bateau, un homme très savant en toutes choses et qui cependant étudiait toujours, vit cette boîte et s'en approcha. Sa surprise fut grande d'y trouver un enfant, mais il ne dit rien. L'ayant examiné, il reconnut que c'était le fils du roi et de Tol-Méa; l'esprit de Bouddha lui dit que c'était Tol-Ka qui l'avait fait disparaître en lui substituant un enfant de cire et qui l'avait enterré; qu'un grand mandarin l'avait trouvé, déterré et exposé sur le fleuve. Sachant tout cela, il emporta le jeune prince chez lui et lui donna le nom de Mono-Véan. Personne ne savait d'où venait cet enfant, et jamais il ne répondait quand on lui posait des questions à son sujet.

Lorsque le jeune prince fut devenu grand et capable d'apprendre, le chef des bonzes fit de lui son élève aimé et lui enseigna tout ce qu'il savait lui-même.

Mono-Véan devint ainsi, entre ses mains, très grand, très fort et très savant, le plus savant de tous

les hommes et le plus beau. Le chef des bonzes l'aimait beaucoup, mais il ne lui avait jamais dit ce qu'il savait de son origine royale.

Or, un jour, Mono-Véan, surpris que son maître ne lui parlât jamais de sa famille, lui demanda quel était son père, quelle était sa mère et quel était son pays.

Le bonze était très vieux; il savait qu'il mourrait bientôt, et comme il ne voulait pas emporter son secret dans la tombe, il dit tout ce qu'il savait au jeune prince.

Mono-Véan ne dit rien ce jour-là, mais quelques temps après, il demanda au chef des bonzes l'autorisation d'aller voir son père et sa mère et de se faire reconnaître d'eux. Le bonze permit, et il partit.

Mais comme il ne savait pas la route et qu'il n'était jamais sorti du pays où il avait été élevé, il s'égara et continua d'avancer sur une route qu'il n'aurait pas dû prendre.

Ayant marché plusieurs jours, il franchit la frontière, et, sans le savoir, il se trouva dans un autre royaume et dans une capitale. C'était un grand jour de fête, tous les hommes du peuple étaient réunis sur une place du palais et, au milieu de cette place, il y avait un grand mât de cocagne au haut duquel se trouvait une petite maison. Il demanda ce que cela voulait dire et on lui répondit que le roi était très vieux, qu'il voulait abdiquer et remettre le pouvoir à un homme plus jeune, qu'il n'avait pas de fils, et

qu'il avait décidé de donner son trône et sa fille à celui qui pourrait grimper au mât et aller chercher celle-ci dans la paillotte qui se trouvait au sommet.

— On a essayé toute la journée, ajouta son interlocuteur, mais personne n'a pu monter jusqu'à la princesse, parce que le mât est savonné avec une terre très grasse et très glissante.

— Eh bien, dit Mono-Véan, puisque personne n'a pu aller rejoindre la princesse là-haut, c'est moi qui y monterai. Allez dire au roi qu'un étranger demande à concourir.

On se prit à rire de la confiance avec laquelle parlait l'étranger, mais on alla avertir le roi. Celui-ci dit qu'il acceptait l'étranger et commanda qu'on lui donnât l'ordre de grimper tout de suite.

L'étranger s'approcha du mât et, sans se presser, sans fatigue, commença à s'élever. Jamais on n'avait vu monter aussi bien; la terre grasse dont on avait enduit le mât ne paraissait pas gêner le grimpeur. Mono-Véan atteignit la jeune princesse et l'ayant prise sur son dos, redescendit avec elle.

Le roi tint la promesse qu'il avait faite; il lui donna sa fille en mariage et le fit nommer roi en son lieu et place.

Cependant les mandarins n'étaient pas contents d'avoir pour roi un étranger et murmuraient. L'un d'eux résolut de se débarrasser du nouveau roi et de lui tendre un piège.

Donc, un jour, ce mandarin vint trouver Mono-

Véan, et lui proposa de le mener à une plaine où tous les animaux sauvages se réunissaient. Le roi accepta et voulut commander son escorte. Mais le mandarin s'y opposa, disant que cette plaine était mystérieuse et qu'on ne pouvait pas la trouver quand on voulait y aller plus de deux à la fois.

Le roi le crut et partit avec le grand mandarin. Ils marchèrent longtemps, le mandarin devant pour montrer la route et le roi derrière, dans un sentier étroit, mais facile à suivre. Ils arrivèrent ainsi sur le bord d'un ravin très large et très profond dont une planche réunissait les deux rives. Le mandarin s'écarta pour laisser passer le roi devant lui ; le roi qui ne se méfiait de rien s'engagea sur la planche, mais quand il fut au milieu, le grand mandarin souleva la planche et la jeta de côté. Convaincu que le roi était mort, il s'enfuit annoncer à la reine l'accident qui venait d'arriver au roi.

La reine qui aimait beaucoup son mari se mit à pleurer. Le grand mandarin voulut la consoler et lui demanda si elle voulait de lui pour mari et l'aider à devenir roi. La reine surprise de cette proposition lui dit qu'elle avait trop de chagrin maintenant pour lui répondre, puis elle envoya secrètement des hommes à la recherche du roi.

Cependant Mono-Véan n'était pas tombé au fond du ravin, il s'était accroché à une branche d'arbre et y était resté suspendu, attendant qu'on vînt à son secours. Un tigre que l'odeur de l'homme avait at-

tiré en ces lieux, le flaira et le vit; il comprit que cette proie qu'il convoitait ne pourrait jamais remonter seule et, ne pouvant l'aller chercher, le tigre s'en alla casser une liane; la tenant d'un bout avec sa gueule, il laissa tomber l'autre bout jusqu'au roi, se promettant de le dévorer dès qu'il arriverait au bord. Mais le roi avait compris le dessein du tigre; il prit la liane, grimpa sur le sol et, avant que l'animal féroce eût le temps de lâcher la liane qu'il tenait dans sa gueule, il l'attaqua avec une telle violence que le tigre eut toutes les peines du monde à lui échapper.

Vainqueur du féroce animal, il quitta le sentier, craignant d'y rencontrer son mandarin, et prenant à travers la brousse, il alla tout droit devant lui. Vers le soir, il arriva dans un village et, sans se faire connaître, demanda trois choses, du riz à manger, un sampot pour remplacer celui que le tigre avait déchiré et qu'on lui indiquât la route qu'il fallait prendre pour aller au palais. Les habitants du village lui donnèrent à manger, puis un sampot et l'un d'eux lui montra la route qu'il devait suivre.

Mais Mono-Véan ne connaissait pas le pays. Il se trompa encore et marcha plusieurs jours sans s'arrêter. Un jour qu'il avait faim, il arriva dans la capitale d'un royaume voisin du sien. Le roi de ce pays était très vieux et comme il n'avait point de fils, mais une seule fille, il avait décidé de donner son trône et sa fille à celui qui, dans une corbeille toute pleine de

morceaux de feuilles de tréang[1] portant chacune un numéro, prendrait le n° 1.

Mono-Véan s'approcha de la corbeille qui était au milieu de la place et, quand son tour vint, il prit un morceau de feuille de latanier, puis, sans l'ouvrir, il le porta au roi. Celui-ci surpris de trouver un homme aussi beau, et aussi heureux au sort, lui donna de suite sa fille et son trône, car le numéro qu'il avait pris était le n° 1.

Quand toutes les fêtes furent terminées, Mono-Véan annonça à sa femme et à l'ancien roi, son second beau-père, qu'il allait retrouver son premier royaume et sa première femme. La jeune reine aimait beaucoup son mari et lui demanda de l'accompagner, mais le nouveau roi, prétendant qu'il fallait qu'elle restât dans le royaume afin de gouverner pendant son absence, partit seul.

Il se trompa encore de route et arriva dans un royaume voisin des deux royaumes dont il était roi. Le souverain de ce pays venait de mourir et sa jeune veuve ne cessait de pleurer. Les mandarins la pressaient de choisir un époux et disaient qu'ils reconnaitraient pour roi celui qu'elle choisirait. Ils espéraient tous que le choix de la reine leur serait favorable et chacun d'eux se croyait déjà roi. Mais

[1] Nom cambodgien du latanier qui fournit les olles sur lesquelles on écrit les satras, les lois, les billets de dettes, etc.

la pauvre reine était fort embarrassée et ne se pressait point de choisir. Enfin, ne pouvant plus refuser, elle déclara qu'elle prendrait pour époux celui que le grand chef des bonzes choisirait.

Les mandarins furent trouver ce haut personnage et, l'ayant salué, lui firent connaître la réponse que la reine leur avait faite. Le chef des bonzes était un saint homme qui savait les choses de l'avenir et celles qui se passaient loin de lui et dans l'instant même où elles se passaient. Il savait déjà la réponse de la reine et la promesse qu'elle avait faite.

— Allez, dit-il, sur la route qui monte vers le Nord; un homme vient de passer la frontière, il est tout seul et marche vite; son sampot est de belle soie brune, son écharpe est jaune; il est beau et il a grand air. C'est lui qui sera votre roi.

Les mandarins partirent un peu désappointés et gagnèrent la route du Nord. Ils marchèrent deux jours et rencontrèrent en effet un étranger qui marchait vite et ressemblait exactement à celui que le chef des bonzes leur avait décrit. Pris de crainte, ils s'approchèrent de lui et le saluèrent, puis l'ayant informé de la situation du royaume, lui ayant dit la réponse de la reine et ce que le grand prêtre leur avait raconté à son sujet, ils l'emmenèrent avec eux et le conduisirent à la reine.

Celle-ci ne pleurait plus son époux ; elle était très ennuyée de ne savoir encore quel serait son nouveau mari et s'il lui plairait. Mono-Véan s'approcha d'elle

et tout de suite la reine le trouva si beau et de si grand air qu'elle pressa le mariage de toutes ses forces et lui remit le pouvoir royal.

Quand les fêtes furent terminées, le roi annonça à sa nouvelle femme qu'il était d'un royaume voisin, que son père et sa mère y vivaient encore et que son devoir était de les aller voir. Il partit sans vouloir prendre avec lui l'escorte militaire et les mandarins que sa femme voulait qu'il prît.

Bien renseigné, il arriva dans la capitale de son pays d'origine; son père y régnait encore. Il demanda où était la vieille Tol-Méa, mais sans dire qu'il était son fils. On lui montra une petite paillotte où une vieille femme vendait des marmites aux gens qui passaient. Tout de suite, il alla à la vieille femme et la salua comme on salue un supérieur.

— Pourquoi me saluez-vous comme cela ? dit Tol-Méa.

— Parce que, répondit Mono-Véan, parce que vous êtes ma mère. Je suis votre fils.

— Mais je n'ai pas de fils, je n'en ai jamais eu.

— Si, ma mère, vous avez eu un fils, un fils du roi Sovéan-Komal, quand vous étiez sa première femme et la reine.

— Non, vous vous trompez, j'ai eu un enfant de cire et le roi m'a chassée de chez lui. Son fils est le fils de Tol-Ka, — qui était sa seconde femme quand j'étais la première.

— Eh bien, sachez la vérité, ma mère, dit Mono-Véan.

Et il lui raconta l'histoire que le vieux chef des bonzes lui avait dite.

La pauvre Tol-Méa, qui n'avait jamais compris comment elle avait pu accoucher d'un enfant de cire, le crut tout de suite, et sentit en elle qu'il ne mentait point. Ils pleurèrent ensemble et il demeura chez elle.

Cependant le bruit se répandait que la vieille Tol-Méa avait un amant. Le roi l'apprit par Tol-Ka, qui détestait son ancienne rivale et maîtresse, et il ordonna qu'on mît en prison, dans une cage de fer, celui qui commettait avec son ancienne femme le crime d'adultère, car Tol-Méa n'avait point réclamé la lettre de divorce et le roi ne la lui avait point donnée.

Mono-Véan, qui ne voulait pas dire encore qui il était, se laissa enfermer. Il resta là très longtemps, exposé aux yeux de tous ceux qui venaient le voir, attendant toujours une occasion de prévenir ses trois femmes de ce qui venait de lui arriver.

Un jour, un riche commerçant de son troisième royaume, monté sur une grande jonque, vint vendre des marchandises dans la capitale de son père. Il apprit qu'un prisonnier était renfermé dans une cage de fer et il l'alla voir. Tout de suite, il reconnut son roi et, lui ayant parlé, lui offrit ses services.

— Taisez-vous, dit Mono-Véan, et donnez-moi

trois feuilles de tréang bien préparées et un poinçon.

Le commerçant fut à sa jonque, prit les objets que son roi captif lui avait demandés, et les lui porta secrètement. Le lendemain il revint voir le prisonnier et celui-ci lui dit:

— Allez, ne dites rien, partez tout de suite, et portez ces trois écrits à mes trois reines.

Le commerçant partit et porta les trois feuilles de latanier à leurs adresses.

Voici ce que le roi avait écrit à chacune des trois femmes: « Je suis prisonnier du roi de ce pays; prenez mille soldats bien armés de lances et d'arbalètes; montez sur un éléphant et venez à mon secours, sinon on me coupera prochainement la tête. »

Au reçu de ces lettres, les trois reines, chacune de son côté, levèrent une armée de mille hommes et partirent. Elles se rencontrèrent à une demi-journée de la capitale de celui qui avait emprisonné leur mari et s'arrêtèrent pour délibérer. On décida qu'une lettre annonçant leur arrivée serait adressée au roi et qu'on l'appellerait au combat.

La lettre écrite fut confiée à un homme sûr et cet homme la porta au vieux roi Sovéan-Komal. Celui-ci, ayant regardé l'écriture, ne put lire la lettre, car il ne connaissait pas les caractères tracés sur les feuilles de tréang. Il fit appeler les plus grands savants de la capitale, mais en vain; nul d'entre eux ne put déchiffrer la lettre des trois reines.

Très ennuyé, le roi fit annoncer qu'il donnerait de très grandes récompenses à celui qui pourrait lire la lettre et que l'esclave ou le prisonnier qui la pourrait lire serait mis en liberté. Beaucoup de personnes se présentèrent, mais aucune ne put déchiffrer les caractères qui y étaient tracés.

Mono-Véan apprit l'embarras du roi et dit qu'il lirait la lettre si on voulait le conduire au roi. On l'y mena tout de suite et le roi lui ayant remis la feuille de latanier, Mono-Véan la lut sans difficulté. Voici ce qu'elle contenait : « Nous venons pour vous combattre avec trois mille hommes; levez une armée et venez à nous. »

Le vieux roi, très ému, mais ayant appris l'approche d'une armée, ordonna la mise en liberté du prisonnier et qu'on rassemblât immédiatement les hommes nécessaires à la défense du royaume.

Mono-Véan, à peine en liberté, fut saluer sa vieille mère, et sortit de la ville; il fut rejoindre ses trois femmes et prendre le commandement suprême des trois armées.

Les troupes du vieux roi parurent enfin; elles s'élevaient à cinq mille hommes et le roi les commandait en personne. La bataille s'engagea; elle dura deux jours et se termina par la défaite du vieux roi et la déroute de ses soldats.

Au lieu de poursuivre son père et de s'emparer de tout le pays, ce qui était facile, Mono-Véan lui écrivit pour lui demander de lui envoyer son fils, le fils

de Tol-Ka, avec une armée, afin qu'il pût le combattre.

Le vieux roi Sovéan-Komal fit venir son fils et, le mettant à la tête de l'armée, l'envoya au-devant de l'ennemi.

— Me voici, dit le fils de Tol-Ka, je viens pour combattre.

— Pourquoi, dit Mono-Véan, faire tuer tant de monde? Battez-vous avec moi et celui qui tuera l'autre sera vainqueur comme si les deux armées s'étaient battues.

— Je veux bien, répondit le fils de Tol-Ka.

Mono-Véan monta sur un éléphant blanc et son frère sur un éléphant gris, puis, armés de toutes pièces, ils s'avancèrent l'un vers l'autre, en présence des deux armées.

D'abord les éléphants s'attaquèrent, puis ce fut le tour des deux frères. La lutte fut terrible et dura très longtemps. Enfin elle finit par la mort du fils de Tol-Ka.

— Allez dire au roi Sovéan-Komal ce que vous avez vu, dit Mono-Véan aux officiers ennemis et dites-lui de venir avec tous ses mandarins me saluer dans mon camp.

L'armée de Sovéan-Komal partit et un grand mandarin qui la commandait fut raconter au roi la mort de son fils et ce que le vainqueur avait dit. Le vieux roi se mit en route avec toute sa cour et, très triste, arriva en vue de l'armée victorieuse qui était campée dans la plaine.

Il avança honteux et, se trouvant en présence d'un guerrier, il le salua comme on salue un roi.

— Allez plus loin, lui dit le soldat, je ne suis pas le roi.

Il avança encore et se trouvant devant un commandant à l'air sévère, richement habillé, il le salua comme on salue un roi.

— Allez plus loin, dit le soldat, je ne suis pas le roi.

Dix fois la même chose lui arriva et la même réponse lui fut faite, car cette armée était admirablement disciplinée et les officiers portaient de riches vêtements.

Enfin, il arriva devant le roi des trois royaumes et, le trouvant plus beau et plus magnifique encore que tous ceux qu'il avait vus, il se mit en devoir de le saluer comme on salue un grand roi. Mais Mono-Véan ne voulut point y consentir, et lui prit les deux mains dans les siennes pour les séparer.

— Vous ne pouvez pas me saluer comme cela, dit-il, parce que vous êtes mon père. Je suis votre fils.

— Je n'ai plus de fils, dit Sovéan-Komal, celui que j'avais est mort.

— Vous vous trompez, reprit Mono-Véan: je suis votre fils, moi, et celui de votre première femme, Tol-Méa.

Puis il lui raconta ce que le vieux bonze lui avait dit, et le roi qui n'avait jamais rien compris à l'af-

faire de l'enfant de cire, reconnut son erreur, et se reprocha très fort d'avoir écouté sa seconde femme.

Cette reconnaissance faite, le vieux roi Sovéan-Komal conduisit son fils Mono-Véan dans la capitale de son royaume, disant que cet enfant était celui de la première femme, la vieille Tol-Méa qu'il avait injustement chassée et qu'il allait lui remettre le pouvoir.

C'est en effet ce qui eut lieu quelques jours plus tard en présence de tout le peuple, des deux armées autrefois ennemies et des trois reines.

Voilà comment Mono-Véan devint roi de quatre royaumes et le mari de trois reines.

QUATRIÈME PARTIE

CONTES JUDICIAIRES

I

L'ÉTUDIANT TISSAB-MOC

Il y avait une fois quatre jeunes hommes qui étaient venus du Maha-Nokor[1], un pays qui est situé au nord-ouest du nôtre, pour se perfectionner dans leur art. L'un étudiait l'astrologie, l'autre apprenait à tirer de l'arc, le troisième étudiait les formules à l'aide desquelles on prépare l'eau lustrale, et le dernier cherchait les moyens de ressusciter les morts[2].

[1] Le grand royaume, probablement le *Parèan-Nosey* des Cambodgiens, *Banavasi* des Indous, Bénarès. — Voy. plus loin le nom ou plus exactement le titre incomplet du roi du Maha-Nokor.

[2] M. Aymonier a déjà publié en autographie une leçon beaucoup moins développée de ce conte dans la première partie, *Les Anciens satras khmers*, de ses *Textes khmers* (Saïgon, 1878, p. 44, fll. 175). Cette leçon donne au professeur des quatre jeunes gens le nom de brahmane Disapa-Moukha et la

Quand ils eurent terminé leurs études, ils saluèrent leurs professeurs et se mirent en route pour regagner ensemble leur pays.

Or, un soir qu'ils étaient las d'avoir marché toute la journée, ils s'arrêtèrent au bord de la mer pour y passer la nuit. Le lendemain, l'astrologue, ayant eu un songe pendant qu'il dormait, s'adressa à ses trois compagnons et leur dit qu'un Krout[1] qui avait enlevé la fille de Préa-Nosey[2], le roi du Moha-Nokor, allait, dans un instant venir se reposer à l'endroit même de la côte où ils se trouvaient.

Les quatre jeunes hommes résolurent alors de sauver la princesse. Ils se cachèrent le mieux qu'ils purent dans une touffe de broussailles, afin de guetter le Krout qui devait bientôt paraître portant la princesse dans ses puissantes serres d'oiseau de proie.

Ils venaient à peine de disparaître derrière les branches et les feuilles des buissons que le Krout ap-

ville de Taksila (Taxila) pour résidence. — Le troisième étudiant, au lieu d'apprendre à consacrer l'eau lustrale comme il est dit dans le texte dont je donne ici la traduction, a appris « l'art de plonger et de marcher sur les eaux ». — Le Krout de notre texte, dans la traduction de M. Aymonier devient un aigle. J'ajouterai que ce texte indique formellement que la princesse sauvée par les quatre jeunes hommes était la « fille du roi de Paréan-Nosey (Bénarès) ».

[1] *Garouda*, oiseau monstre de la mythologie indienne.

[2] Titre incomplet, probablement *Préa-Péaréan-Nosey-réachéa*, très grand radja (ou raya) de Bénarès.

parut portant la princesse qu'il avait enlevée, ainsi que l'avait annoncé l'astrologue. Comme il cherchait avec ses grands yeux verts un point du rivage où se poser, celui des jeunes gens qui avait appris à tirer de l'arc, mit une flèche bien aiguisée sur son arme tendue et l'envoya au terrible oiseau. Le Krout se sentant gravement blessé, laissa tomber la princesse dans la mer et s'enfuit à tire d'aile.

L'étudiant qui avait appris à consacrer l'eau lustrale prononça les paroles mystérieuses qu'il avait apprises, se jeta immédiatement à la mer, et se dirigea en nageant vers l'endroit où la princesse venait de disparaître; il plongea et la ramena à terre près de ses trois compagnons. Comme elle avait perdu la vie, l'étudiant qui avait appris à ressusciter les morts, se pencha sur la jeune fille, prononça les paroles magiques qu'il fallait dire et la ressuscita.

Chacun des quatre jeunes hommes avait ainsi fait son devoir et tiré avantage des choses qu'il avait apprises. Ils avaient agi de concert chacun dans son art pour sauver la princesse, mais maintenant qu'elle était là, devant eux, les remerciant, ils se mirent à se disputer à son sujet. Chacun d'eux la voulait prendre pour épouse, et prétendait que le service qu'il avait rendu à la princesse était beaucoup plus grand que les services rendus par les trois autres. Ne parvenant point à s'entendre et nul d'entre eux ne voulant céder ce qu'il appelait ses droits, abandonner ses prétentions à la main de la prin-

cesse, il s'en furent simultanément soumettre leur différend aux juges, et déposèrent chacun une plainte. Les juges ayant examiné l'affaire avec soin étaient très embarrassés pour rendre leur verdict, car ils ne pouvaient découvrir celui d'entre les quatre jeunes gens qui avait rendu à la princesse le plus grand service; ils pensaient dans leur cœur que tous les quatre l'avaient sauvée. Ne sachant comment juger, ils portèrent l'affaire au roi et le prièrent de décider à leur place, parce que, disaient-ils, ils n'osaient se prononcer. Le roi, ayant entendu les quatre jeunes hommes raconter les choses qu'ils avaient faites au grand avantage de la princesse, réfléchit un instant et rendit le verdict suivant[1]:

— L'astrologue sera professeur de la princesse, parce qu'il a enseigné à ses trois compagnons qu'elle avait été enlevée; l'archer sera considéré comme son père, parce qu'il l'a défendue; celui qui l'a ressuscitée sera considéré comme sa mère, parce qu'il lui a rendu la vie, et celui qui s'est jeté à la mer pour l'arracher aux flots qui l'engloutissaient, qui l'a par conséquent prise dans ses bras comme un époux prend son épouse, sera son mari.

En outre, quand ce dernier, ayant épousé la

[1] La leçon donnée par M. Aymonier fait ainsi commencer le verdict du roi : « Tous bienfaiteurs de la princesse, vous êtes dignes d'éloges. L'astrologue... »

fille du roi, montera sur le trône, il se souviendra dans son cœur des secours donnés à la princesse par ses anciens compagnons, et il les entretiendra parce que tous les trois ont droit à sa reconnaissance. Le nom de cet heureux étudiant est Tissab-Moc.

Ce jugement est dit *Sotès tang manang,* c'est-à-dire rendu conformément à la « marche dans la voie droite ».

Note. — Ce conte a tant d'analogie avec celui qui porte le n° III que je le considère comme une autre version dudit conte (qui est le deuxième des 25 contes sanskrits du *Vètâla*), mais combinée avec le conte 5 du même recueil (4 de la version tamoule). — Léon Feer.

Ce conte nous apprend deux choses : tout d'abord que, dans l'Inde ancienne, l'homme qui sauvait une fille en danger de mort, fût-elle princesse, avait droit à sa main ; ensuite que le gendre d'un roi, en épousant une princesse, acquérait des droits au trône.

Plusieurs autres contes nous ont déjà montré des gendres qui ne sont pas de sang royal succédant à leur beau-père.

II

LA STATUE VIVIFIÉE

Il y avait une fois quatre jeunes hommes qui étaient venus apprendre un métier ou étudier à Taksila-Maha-Nokor[1]. L'un y devint charpentier habile, le second sculpteur de génie, le troisième magicien, et le quatrième y apprit à ressusciter les morts. Comme ils avaient terminé leurs études, ils furent saluer leurs professeurs et se mirent en route ensemble pour regagner leur pays.

Or, un soir qu'ils avaient beaucoup marché et que la nuit était venue avant qu'ils aient pu atteindre le village où ils avaient espéré obtenir l'hospitalité, ils s'arrêtèrent dans une clairière, au milieu d'une forêt peuplée de tigres d'une grande férocité.

Ne sachant que faire et s'ennuyant de n'avoir point de femme avec eux, ils résolurent d'en faire une à l'aide de leur science.

— Alors, disaient-ils, nous aurons une compagne

[1] Taxila. — Les *Textes khmers* de M. Aymonier donnent (p. 45) cette variante entre beaucoup d'autres: « .... Ayant achevé leur instruction à Taksila, la grande ville.... »

et la route nous paraîtra moins longue, car nos journées seront plus gaies.

Le charpentier prit alors sa hache, chercha un bel arbre, l'abattit, le coupa et l'équarrit en forme de femme. Le sculpteur prit ses ciseaux, ses marteaux, et, dans ce tronc d'arbre équarri que son compagnon lui avait remis, il tailla une très jolie statue de femme nue et bien ornée de tout ce qui caractérise une vraie femme. Le magicien, à l'aide des formules secrètes qu'il avait apprises, transforma cette statue en une jeune fille morte, d'une beauté superbe, puis il l'habilla comme sont vêtues les jeunes filles de seize ans. Celui qui savait ressusciter les morts s'approcha à son tour et, faisant usage de sa science, lui donna la vie. Alors la jeune fille se mit à marcher, à parler et à rire comme si elle était venue au monde de la même manière que toutes les autres jeunes filles.

La bonne entente qui jusqu'alors avait existé entre les quatre jeunes hommes disparut, car chacun d'eux prétendait que cette jeune fille devait lui appartenir et disait son intention formelle de la prendre pour épouse. Une grande discussion s'éleva alors entre eux.

— Vous n'auriez rien pu faire si je n'avais abattu un arbre et si je n'avais préparé le bois qu'il vous fallait pour faire cette femme, disait le charpentier.

— Qu'auriez-vous fait d'un morceau de bois si je ne l'avais sculpté? disait le sculpteur.

— Votre statue serait encore un morceau de bois sculpté si je n'avais transformé ce bois en chair, en sang, en os et en tout ce qu'il faut à une femme, disait le magicien.

— Eh ! qu'auriez-vous fait d'une fille morte si je ne lui avais donné la vie et avec la vie la parole, le mouvement, la vue, l'ouïe, l'odorat et tant d'autres choses encore ? disait celui qui l'avait animée.

Mais les jeunes hommes ne parvenaient pas à s'entendre, parce qu'aucun d'eux ne consentait à abandonner ses prétentions. Ils portèrent leur différend au tribunal des juges royaux, mais les juges se trouvant en face d'une affaire aussi extraordinaire n'osèrent pas la juger, et la soumirent au roi.

Le roi, ayant écouté les quatre jeunes gens et après avoir bien réfléchi aux choses qu'ils lui avaient dites, aux détails qu'ils lui avaient donnés, leur dit, alors qu'ils se tenaient prosternés devant lui :

— Que celui qui a coupé l'arbre et l'a équarri en forme de femme soit la mère de cette femme, parce qu'il l'a façonnée; que celui qui a modelé cette statue dans tous ses détails, l'a ornée des choses qui caractérisent la femme, la prenne pour épouse; que celui qui a transformé la statue de bois en une femme de de chair, de sang et d'os sans vie et qui l'a habillée, soit son frère, parce qu'il a fait pour elle ce que son frère eût fait; que celui qui a donné la vie à cette femme morte soit son père.

Ce jugement est dit conforme à la « marche dans la voie droite ».

Note. — Ce conte correspond au cinquième *Toûti-Nâmeh* « les (35) contes du Perroquet », recueil persan emprunté au recueil sanscrit *Sukasaptati* (les 70 contes du Perroquet). — Léon Feer.

III

NÉANG MONTÉA-VATDEY

Il y avait en ce temps-là un homme nommé Thé-Soa-Mi qui avait une fille très jolie qui répondait au nom de néang Montéa-Vatdey[1]. Cette fille était si belle qu'on ne pouvait la comparer à nulle autre fille du pays et qu'elle était désirée comme épouse par tous les jeunes gens qui la voyaient. Beaucoup d'entre eux étaient venus à la maison de son père la demander en mariage, mais Thé-Soa-Mi avait toujours refusé de la marier.

Or, un jour, trois jeunes gens du pays, qui avaient étudié la magie et qui étaient beaux de visage et de taille, se présentèrent successivement à Thé-Soa-Mi et lui demandèrent la main de sa fille. L'un se nommait Vitia-Kessey, l'autre Vitia-Ruos-Santhor et le troisième Vitia-Sami[2]. Le père les repoussa tous les

[1] *Néang*, mademoiselle, mot qui précède celui des jeunes filles. *Montéa-Vatdey*, nom propre. — M. Aymonier, dans ses *Textes khmers* (p. 45), donne à cette jeune fille le nom de Mandavati. Son père y est présenté comme un brahmane nommé Tinasvamey.

[2] La leçon donnée par M. Aymonier dit « trois brahmanes,

trois, parce qu'il craignait qu'en accordant sa fille à l'un d'eux, les deux autres, étant évincés, se vengeassent de lui et employassent des maléfices pour le rendre malheureux, malade ou infirme.

Néang Montéa-Vatdey s'attristait et languissait. La résolution que son père avait prise de ne pas la donner en mariage à l'un des trois derniers jeunes hommes qui l'avaient demandée la rendait malheureuse; elle pleurait nuit et jour. Elle devint rapidement si triste qu'elle ne put bientôt plus manger. Alors elle mourut.

Les trois magiciens qui avaient demandé sa main furent très affectés de cette mort, car ils aimaient éperduement la pauvre néang Montéa-Vatdey; ils pensaient à elle nuit et jour. Vitia-Kessey rassembla ses os lui-même et les enterra dans un endroit très ombragé de la forêt. Vitia-Ruos-Santhor vint à cet endroit pleurer celle qu'il avait tant aimée. Vitia-Sami, inconsolable et malheureux, quitta son pays emportant avec lui le souvenir de la belle néang Montéa-Vatdey. Il s'en fut chez le gourou Rut-Soa-Préam[1] pour le prier de l'instruire dans les sciences sacrées et profanes et de lui enseigner tout ce qu'il savait lui-même. L'ayant trouvé à sa de-

jeunes, beaux et pleins de science : Vichara-Kesey, Vichara-Santor, Vichara-Svamey.

[1] La traduction donnée par M. Aymonier donne à ce gourou (professeur) le nom de Rudhasva.

meure, il se mit à genoux devant lui, le salua et, les mains jointes, lui exposa sa demande ; le professeur accepta l'élève qui se présentait à lui et qui paraissait si triste et si désireux de s'instruire ; il fit préparer une petite salle d'étude et tous les jours il vint lui donner les leçons et les conseils qui devaient faire de lui un savant et un homme vertueux. Quand Vitia-Ruos-Mi [1] eut appris de son professeur l'art de ressusciter les morts, il le salua et reprit la route de son pays. Dès son arrivée, il alla trouver ses deux anciens rivaux et leur dit :

— Venez avec moi, allons déterrer les os de néang Montéa-Vatdey, car je connais les moyens de la rendre à la vie.

Les trois compagnons se rendirent à l'endroit où les os de la jeune fille avaient été enterrés et les exhumèrent. Alors Vitia-Ruos-Mi, utilisant toute sa science, leur ordonna de se couvrir de chair et de vivre : néang Montéa-Vatdey parut devant ses anciens prétendants plus belle et plus fraîche qu'elle n'avait jamais été. Les trois jeunes hommes sentirent croître en eux leur amour pour elle et subitement ils devinrent jaloux les uns des autres à cause de cette belle fille. Une grande discussion s'éleva entre eux.

— N'est-ce pas moi qui ai rassemblé les os de

[1] Cet étudiant est nommé plus haut Vitia-Sami.

néang Montéa-Vatdey ? disait Vitia-Kessey. N'est-ce pas moi qui suis venu les enterrer dans cette forêt solitaire ? N'ai-je pas fait pour elle ce que j'aurais fait pour mon épouse ? Vous voyez bien qu'elle doit être ma femme.

— N'est-ce pas moi, disait Vitia-Santhor, qui suis venu nuit et jour garder sa tombe, me lamenter sur elle sans m'écarter un long temps des os de néang Montéa-Vatdey ? Ne me suis-je pas, dans cette circonstance et pendant longtemps, conduit comme un époux inconsolable ? Vous voyez bien que tous deux vous devez me laisser prendre cette jeune femme pour épouse.

— N'ai-je point quitté mon pays après la mort de néang Montéa-Vatdey, disait Vitia-Ruos-Mi, emportant son souvenir dans mon cœur, pour aller bien loin étudier les sciences et apprendre à ressusciter les morts ? Ne suis-pas revenu après un long temps et n'ai-je pas rendu à néang Montéa-Vatdey la vie qu'elle avait perdue ? Ne l'ai-je pas ressuscitée ? Vous voyez bien que cette jeune fille doit être mon épouse chérie.

Cette discussion dura longtemps, mais en vain, les trois amoureux ne parvinrent point à s'entendre. Alors ils portèrent leur différend devant les juges ; ceux-ci, ayant examiné l'affaire, n'osèrent point la juger et prièrent le roi de la juger lui-même et de prononcer la sentence, parce qu'une pareille affaire était sans précédent.

Le roi Maha-Khsatra-Thiréach[1], qui était un grand roi aimant la justice, écouta les paroles des trois rivaux, réfléchit un instant et leur dit :

— Tous les trois vous avez bien mérité de cette femme : l'un de vous sera son mari, l'autre sera considéré comme son père et le troisième sera regardé comme son fils. Vitia-Santhor, vous qui avez gardé les os de néang Montéa-Vatdey, vous serez son mari ; Vitia-Kessey, qui avez enterré ses os comme l'eût fait un fils, vous serez considéré comme son fils ; quant à vous, Vitia-Ruos-Mi, qui avez rendu la vie à cette jeune fille, vous avez fait ce qu'un père fait en donnant la vie à son enfant, c'est pourquoi vous serez son père.

Ce jugement a été rendu conformément à la « marche dans la voie droite ».

Note. — Cette histoire correspond à la deuxième des 25 du *Vitala*. La jeune fille est appelée *Mandâravati* (nom évidemment reproduit par le cambodgien) dans la version sanscrite, *Madhumâlati* ou *Madhumavati* dans la version hindoustanie, *Sinñiyâl* dans la version tamoule. Le père se nomme *Kesara* dans les versions sanscrite et hindoustanie *Satchobiyan* dans la tamoule. Les trois amoureux sont appelés *Trivikrama*, *Bâmana*, *Madhusûdana* dans la version hindoustanie. La version tamoule et la version sanscrite (qui en compte quatre au lieu de trois) ne donnent pas leurs noms. — Léon Feer.

[1] En pâli restitué *maha-kchatriya-adhiradja*, le grand kchatriya supérieur, c'est-à-dire roi suzerain

IV

TÊTE A TÊTE

En ce temps-là, une grande discussion surgit entre trois hommes, parce que chacun d'eux prétendait coucher entre les deux autres. Au lieu de s'endormir, ils se querellèrent toute la nuit, et le matin, très fâchés, ils allèrent déposer chacun une plainte entre les mains des juges. Ceux-ci portèrent l'affaire au roi. Celui-ci fit venir les trois hommes et les interrogea, puis il leur dit :

— Eh, vous autres ! c'est pour une pareille affaire que vous venez tous les trois porter plainte ! vous ne pouvez pas vous entendre pour savoir lequel d'entre vous doit coucher entre les deux autres ! Allez-vous-en et couchez-vous tête à tête, de manière à former trois rayons également séparés ; de cette manière chacun de vous couchera entre les autres.

Ces trois hommes s'en allèrent et s'étant couchés trouvèrent que le roi avait jugé avec beaucoup de raison.

Ce jugement est dit avoir été rendu conformément à la « marche dans la voie droite. »

V

LE MARCHAND ET LES TROIS PASSAGERS

En ce temps-là, trois hommes qui avaient un voyage à faire obtinrent d'un commerçant chacun une place dans son bateau, à demi plein de marchandises.

Comme le bateau venait de se mettre en marche, l'un des trois hommes prit un instrument de musique à une corde, le *sadieu*, qu'il avait apporté, et se mit à en tirer des sons mélodieux[1]; l'un des deux autres, heureux d'entendre cette musique, afin d'accompagner l'instrumentiste, se mit à battre des mains en cadence; le troisième plus heureux encore se leva brusquement et se mit à danser avec de si grands gestes que le bateau bascula et sombra. Toutes les marchandises du commerçant furent englouties dans le fleuve et rien n'en put être sauvé. Les trois hommes et le marchand qui savaient nager gagnèrent la rive. Le marchand qui était ruiné leur réclama alors le prix des marchandises qu'il avait

[1] Les *Textes khmers* de M. Aymonier (p. 46) donnent cette leçon : « L'un d'eux se saisit d'un morceau de bois avec lequel il imite le joueur de guitare... »

perdues par leur faute, mais les trois passagers se récrièrent et tentèrent de rejeter l'un sur l'autre toute la responsabilité de l'accident. Aucun d'eux ne voulait payer.

— C'est celui qui a dansé qui doit payer, disait le musicien, parce que s'il n'avait pas dansé le bateau n'aurait pas chaviré.

— Je n'aurais pas dansé, disait le danseur, si celui-ci n'avait pas battu des mains; c'est lui qui a causé l'accident, parce que battre des mains, chacun sait cela, c'est inviter à la danse. Qu'il paye !

— Je n'aurais pas battu des mains, disait l'accompagnateur, si celui-ci n'avait pas joué de la musique. Vous savez bien que le *sadieu* doit toujours être accompagné avec les mains. C'est donc le musicien qui est la cause première de l'accident et qui doit payer vos marchandises.

Mais le musicien ne l'entendait pas ainsi :

— Que celui qui a fait remuer le bateau en dansant et que celui qui a battu des mains pour inviter à danser, payent, ce sera juste. Quant à moi, qui n'ai pas fait remuer le bateau, je n'ai rien à payer.

La discussion n'aurait pas pris fin si le commerçant, las de les entendre se disputer, n'avait été porter plainte contre eux aux juges et réclamer des dommages-intérêts. Le roi ayant été mis au courant de cette affaire, voulut la juger. Le plaignant et les trois hommes cités furent amenés en leur présence. Il les

interrogea avec soin, puis ayant réfléchi quelques instants, il dit aux trois hommes:

—Vous êtes responsables tous les trois, mais à des degrés différents: celui qui a joué de la musique est la cause première de l'accident, il payera un cinquième de la valeur des marchandises perdues; celui qui a battu des mains et qui par conséquent s'est fait l'accompagnateur et le complice du premier, payera un cinquième; quant à celui qui a dansé et fait chavirer le bateau, sa culpabilité est plus grande, il payera trois cinquièmes de la valeur des marchandises perdues[1].

Les trois hommes et le plaignant se retirèrent très satisfaits de ce jugement qui est dit avoir été rendu conformément à la « marche dans la voie droite ».

[1] Le verdict royal est, dans les *Textes khmers* de M. Aymonier, remplacé par cette leçon : « Le roi décida que la valeur des marchandises serait partagée. Le musicien payerait une part, l'accompagnateur deux et le danseur trois. »

VI

LES TROIS FRÈRES

Il y avait une fois un homme riche qui avait trois fils : les deux aînés étaient déjà mariés et établis chacun dans une maison qu'ils avaient fait construire ; le dernier fils demeurait avec son père et lui donnait ses soins.

Or il arriva que le père tomba malade, fut soigné par le fils qui demeurait avec lui et mourut. Les deux aînés, ayant appris que leur père était mort, accoururent et procédèrent avec leur petit frère à l'incinération. La cérémonie du *leuk-kmoch*[1] terminée, les trois frères se disputèrent, car chacun prétendait que tous les biens de leur père devaient lui revenir. Ne pouvant se mettre d'accord, ils furent trouver les juges et les juges les conduisirent au roi afin que leur différend fût jugé par lui. Le roi écouta leurs réclamations avec soin, réfléchit un instant et leur dit :

— Vous autres, les aînés qui avez pris femme et qui avez été vous établir dans des maisons parti-

[1] Incinération.

culières, vous prendrez chacun une partie des biens que votre père a laissés et votre frère jeune, qui l'a soigné pendant sa maladie et qui demeurait avec lui, aura deux parties de ces mêmes biens.

Ce jugement est dit avoir été rendu conformément à la « marche dans la voie droite ».

VII

LES TROIS FRÈRES

Il y avait une fois un homme cultivateur de riz qui avait trois fils. L'aîné était entré au service du roi, le second était allé gagner sa vie au loin, le troisième était entré en religion.

Le père étant venu à mourir, les trois fils accoururent et se disputèrent au sujet des biens que le défunt laissait. Ne parvenant point à s'entendre, ils portèrent leur différend aux juges, et les juges prièrent le roi de vouloir bien juger cette affaire. Le roi, ayant entendu les trois frères, réfléchit un instant, puis leur dit :

— Le fils aîné qui est entré au service du roi, ainsi que le second fils qui est allé gagner sa vie au loin, auront chacun une part égale, et le fils qui est entré en religion, afin d'acquérir des mérites pour lui, pour ses père et mère, aura deux parties des biens laissés par le père.

Les trois frères saluèrent le roi, se retirèrent et retournèrent à la maison de leur père où les biens du père furent partagés entre eux conformément aux ordres du roi.

Le jugement est dit avoir été rendu conformément à la « marche dans la voie droite ».

VIII

LES QUATRE PATTES DU CHAT

Un homme riche avait une jonque à l'aide de laquelle il faisait un grand commerce. Or, un jour qu'il avait pris à son bord plusieurs commerçants, il ordonna à ses quatre domestiques de surveiller chacun une patte du chat. L'un des domestiques, voyant que le chat de son maître avait mal à une patte, prit un chiffon, le trempa dans l'huile et en enveloppa la patte malade. Le chat ayant été mettre cette patte près du feu, le chiffon s'enflamma et brûla si cruellement le pauvre chat qu'il s'enfuit en miaulant terriblement au travers de la jonque; le feu prit aux marchandises qui furent consumées.

Le maître, en présence de ce désastre, se fâcha et déclara aux quatre domestiques qu'il avait chargés de surveiller chacun une patte du chat qu'ils lui payeraient toutes les marchandises que le feu avait détruites. Les trois domestiques qui avaient à surveiller les pattes qui n'étaient pas malades, déclarèrent à leur tour qu'ils ne payeraient rien, parce que la patte malade que leur compagnon avait entourée d'un linge trempé dans l'huile avait seule pris le feu au foyer et l'avait transporté seule au travers des

marchandises. C'est donc, disaient-ils, celui qui était chargé de surveiller cette patte qui doit payer le prix des marchandises brûlées.

Le quatrième protesta énergiquement en disant que le chat n'avait pu se transporter sur le feu, puis du feu sur les marchandises et les incendier avec la seule patte malade dont la surveillance lui avait été confiée. Nécessairement, disait-il, le chat a dû se servir de ses trois autres pattes. C'est donc aux trois hommes chargés de surveiller les pattes valides qu'il faut réclamer les dommages-intérêts qui sont dus.

L'affaire ayant été portée aux juges, puis au roi, celui-ci, ayant été mis très exactement au courant du différend, le jugea et prononça ainsi la sentence :

— Celui d'entre vous qui était chargé de surveiller la patte malade et qui l'a enveloppée d'un chiffon trempé dans l'huile ne peut être rendu responsable tout seul, parce qu'il a été bon avec le chat et ensuite parce que ce n'est pas avec une patte malade qu'un chat peut marcher ; les trois autres qui étaient chargés de surveiller les jambes valides n'ont pas fait bonne garde, puisque le chat a pu s'écarter d'eux pour aller d'abord sur le feu, puis pour porter la flamme au travers des marchandises qui ont été consumées ; d'autre part, l'homme charitable qui a enveloppé le pied malade avec un chiffon huilé a été très imprudent. Voici ma sentence : Le prix des mar-

chandises brûlées sera divisé en trois parties ; le domestique chargé de surveiller la patte malade payera un tiers, et les trois autres domestiques chargés de surveiller les pieds valides et qui ne les ont pas surveillés payeront les deux autres tiers.

IX

LES QUATRE AVEUGLES

A cette époque, il y avait quatre étudiants qui, ayant terminé leurs études, s'en revenaient de Taksila-Maha-Nokor[1], leur pays. Étant à peu près à mi-chemin, ils rencontrèrent une rivière, et comme ils avaient très chaud, ils prirent de l'eau qui y coulait pour se laver la figure. Malheureusement pour eux, cette eau était mauvaise, si mauvaise qu'ils se trouvèrent aveugles à cause d'elle. Ne pouvant continuer leur route parce qu'ils n'y voyaient plus, l'un d'eux se plaignit en disant :

— Qu'allons-nous devenir, maintenant que nous sommes aveugles, comment allons-nous trouver notre nourriture ?

— J'ai vu, avant notre accident, répondit l'un d'entre eux, un jardin royal à quelques pas de l'endroit où nous sommes ; il est couvert de manguiers chargés de fruits.

[1] Taxila la grande capitale. Voy. ci-dessus pp. 161-2 et 166. — Taxaçila, du Penjab, est toujours désignée dans le *Jâtaka* pâli comme la ville savante où l'on va faire ses études.

— Dans ce cas, dit le troisième, allons-y dès maintenant.

Le quatrième ajouta :

— C'est vrai, j'ai vu une branche de manguier qui s'avançait sur la route et qui était chargée de fruits mûrs.

— S'il y a une branche qui penche sur la route, dit le troisième étudiant, je me charge de faire tomber à terre les fruits qu'elle porte.

— Faites tomber les mangues à terre avec un bâton ou avec une pierre, dit le troisième étudiant, et je ramasserai les fruits que vous aurez abattus.

Ayant ainsi parlé, les quatre étudiants aveugles se dirigèrent vers les manguiers du roi Khsatra-Thiréach[1].

Quand le troisième aveugle crut être arrivé à l'endroit où il avait vu une branche de manguier chargée de fruits, il ramassa une pierre sur la route qui en était couverte, et quelques fruits se détachèrent et tombèrent.

Le quatrième aveugle qui avait tendu les mains les reçut avant qu'elles eussent touché terre.

Ses trois compagnons n'entendant point tomber les fruits à terre et comprenant que la pierre avait touché l'arbre, puisqu'ils l'avaient entendue passer au travers des feuilles, pensèrent que leur camarade

[1] Voy. plus haut, p. 174, note 1.

avait reçu les mangues et se jetèrent sur lui pour les lui reprendre.

Comme ils se querellaient et se bousculaient, la mangue que l'un d'eux avait reçue fut écrasée entre ses doigts et le jus jaillit jusque sur leurs yeux, et de suite ils furent guéris; ayant recouvré la vue qu'ils avaient perdue, ils purent voir le manguier sous lequel ils se trouvaient.

Cependant, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé, ils continuèrent de se battre et cherchèrent à s'arracher le fruit écrasé entre leurs mains.

Très mécontents les uns des autres, ils furent trouver les juges et déposèrent chacun une plainte. Les juges n'osèrent pas juger cette affaire et la portèrent au roi. Celui-ci les ayant écoutés, réfléchit un instant, puis rendit la sentence suivante :

— Celui qui a reçu la mangue entre ses mains, en aura la moitié; les trois autres se partageront l'autre moitié.

Cette affaire terminée, les quatre étudiants se remirent en route.

Quelques jours plus tard, l'un d'eux découvrit une mine d'or et tous les quatre se mirent à creuser la terre afin d'en extraire les pépites nombreuses qu'elle contenait. Ayant travaillé plusieurs jours, et ayant recueilli une certaine quantité d'or, ils ne purent s'entendre au sujet du partage. Chacun d'eux voulait avoir la plus grosse part. De nouveau ils furent

trouver les juges; les juges n'osèrent pas juger leur différend et les conduisirent au roi.

Le roi, ayant bien écouté les plaideurs, réfléchit et décida ainsi qu'il suit :

— L'inventeur de la mine aura une moitié de la récolte faite; les autres qui ont travaillé se partageront l'autre moitié.

X

LE VOLEUR ET LES QUATRE FEMMES

En ce temps-là, il y avait quatre femmes qui rencontrèrent un voleur que le roi avait fait accrocher sur les fortifications de la ville royale[1]. Elles résolurent d'aller demander sa grâce au roi. Celui-ci la leur accorda, mais il exigea d'elles mille domlongs d'or, (c'est-à-dire 35 kilog. et 500 grammes d'or). Trois des femmes ne purent se procurer cette forte somme, mais la quatrième qui était riche la fournit.

Or, il arriva, lorsque le voleur eut été gracié et remis en liberté, que les quatre femmes qui avaient obtenu sa grâce du roi, devinrent amoureuses de lui. Comme il était blessé par les crampons de fer auxquels il avait été accroché, elles se mirent à le soigner : l'une d'elles alla chercher dans la forêt les simples qu'il fallait pour préparer les onguents, une autre pendant ce temps demeurait près de lui, le

[1] Les *textes khmers* donnés par M. Aymonier donnent cette leçon : « .. Un voleur condamné par le roi au supplice du pal. »

veillait et lavait ses plaies, la troisième fut au marché vendre plusieurs objets qui lui appartenaient afin de subvenir aux besoins du malade et de le nourrir; la quatrième qui avait fourni les mille domlongs du rachat ne fit rien que de le visiter de temps à autre.

Quand il fut guéri, toutes les quatre prétendirent le prendre pour époux; une discussion grave surgit entre elles et elles portèrent leur différend aux juges royaux. Ceux-ci, n'osant pas juger une pareille affaire, la soumirent au roi. Celui-ci ayant entendu les explications que les quatre femmes amoureuses du voleur lui donnaient, réfléchit un instant et leur dit :

— Celle qui a payé pour retirer le voleur du supplice qu'on lui infligeait, mais qui n'a pas soigné ses plaies, s'est conduite comme son père; elle sera considérée comme étant son père. Celle qui est allée dans la forêt chercher les simples qu'il fallait pour composer les médicaments indispensables à la guérison de ses plaies a agi comme une mère; elle sera regardée comme étant la mère de cet homme. Celle qui l'a gardé, a lavé toutes ses plaies, a agi comme une épouse fidèle, elle sera l'épouse de cet homme. Quant à celle qui a vendu des objets lui appartenant pour le nourrir, elle a agi comme une sœur; que chacun la considère comme étant la sœur de cet homme, car elle a été bonne et dévouée pour lui.

Ce jugement a été rendu conformément à la « marche dans la voie droite. »

Nota. — Ce conte nous enseigne que les voleurs étaient autrefois accrochés sur les remparts de la ville, mais qu'ils pouvaient se racheter ou être rachetés de cette peine.

XI

LES QUATRE HOMMES VERTUEUX

En ce temps-là une petite sala avait été construite dans un certain lieu, afin que les hommes religieux pussent y venir prier chaque jour. Quatre habitants du pays qui étaient des hommes vertueux ne manquaient jamais d'y venir prier; ils venaient ensemble, mais comme ils ne voulaient pas être troublés, soit dans leurs prières, soit dans leurs méditations, ils se plaçaient chacun dans un angle de la sala de manière à se tourner complètement le dos.

Un jour, un baras[1] vint les prier de lui garder 1000 taëls d'or pendant quelque temps; ils acceptèrent et l'invitèrent à déposer son or au milieu de la sala. Le baras se retira pensant que les 1000 taëls d'or ne pouvaient être confiés à personnes plus honnêtes.

Quelques instants après, les quatre hommes vertueux sortirent ensemble de la sala, mais, alors que trois d'entre eux rentraient dans leur maison, le

[1] Marchand (?). — Les *Textes khmers* (p. 47-48) de M. Aymonier disent : « Un brahmane... »

quatrième revint secrètement à la sala et déroba les 1000 taëls d'or du baras.

Quand cet homme vint le lendemain à la sala des hommes vertueux, il les trouva priant chacun dans un coin, selon l'habitude qu'ils avaient prise et leur demanda l'or qu'il leur avait confié.

— Prenez-le au milieu de la sala où vous l'avez déposé, lui dirent les quatre hommes vertueux.

Le baras, qui s'était tenu à la porte, pénétra dans la sala, mais il ne trouva pas les 1000 taëls qu'il y avait placés. Très en colère d'avoir été volé, il accusa les quatre hommes vertueux et les conduisit devant les juges royaux. Les juges étaient très embarrassés d'avoir à procéder contre des hommes qui étaient connus pour leur grande vertu et qui tous les jours venaient prier dans la petite sala ; ils prièrent le roi de vouloir bien juger cette affaire et lui conduisirent le plaignant et les quatre accusés.

Le roi interrogea le baras, et les quatre hommes vertueux avec beaucoup de soin et une grande habileté, mais il ne put obtenir d'eux aucune réponse de nature à éclairer sa religion.

— Le baras, disaient les quatre hommes vertueux nous a priés de garder son or, nous avons consenti à lui rendre ce service, et nous l'avons invité à le déposer au centre de la sala. L'or a disparu, nous ne savons pas comment, parce que nous avons pris l'habitude de nous mettre chacun dans un angle de la sala et de nous tourner le dos, afin de n'être pas trou-

blés dans nos prières et dans nos méditations ; jamais nous ne nous retournons pour voir ce qui se passe derrière nous.

Le roi était fort embarrassé pour juger cette affaire. Il appela ses ministres, les chefs de la religion et les consulta, mais, après avoir longtemps délibéré, nul ne put dire ce qu'il fallait faire pour retrouver l'or du baras et pour découvrir le voleur. Le roi était très affecté et cette affaire ne lui sortait point de la mémoire ; il y pensait à chaque instant et toujours il cherchait les moyens de découvrir la vérité.

Ce roi, soucieux de bien gouverner son peuple et de bien juger les affaires graves qui survenaient, avait une fille d'une intelligence rare et d'une beauté superbe. Elle se nommait néang Pichot-Sama[1]. Or, un jour qu'elle voyait le roi son père dans un grand état de tristesse à cause de l'affaire des 1000 taëls d'or du baras, elle lui dit :

— Ne vous inquiétez pas, mon père, à cause de cette affaire et ne soyez plus triste ; je vais m'en occuper et je vous assure que je saurai bien découvrir le coupable et l'or qu'il a pris.

Le roi fut rassuré de suite, car il connaissait le grand esprit de la princesse, sa fille, et il savait qu'elle était très adroite et très juste.

[1] Les *Textes khmers* donnent à cette princesse le nom de Pichet-Sarey.

— Allez, ma fille, lui dit-il, et faites ce que vous croirez devoir faire.

Alors néang Pichot-Sama fit appeler les quatre hommes vertueux devant elle, et se mit à leur raconter l'histoire très ancienne d'une jeune fille qui avait fait ses études avec un homme vertueux :

— Quand elle eut appris tout ce que son professeur pouvait lui enseigner, cette jeune fille, continua la princesse, salua son professeur et se mit en route pour regagner la maison où sa mère l'attendait. Mais avant de quitter ce professeur, homme vertueux entre tous les hommes, cette jeune fille n'ayant rien à lui offrir pour le payer du soin qu'il avait pris de l'instruire, lui avait dit :

Mon cher professeur, je suis trop pauvre pour vous faire un cadeau ; je n'ai rien, rien que moi-même, permettez-moi de venir une nuit prochaine vous trouver dans votre maison. Vous coucherez avec moi et je reconnaîtrai par mes caresses tout le bien que vous m'avez fait.

Le professeur qui était un homme vertueux, accepta cette rétribution future des leçons qu'il avait données. La jeune fille étant parvenue chez elle, sa mère qui l'attendait depuis si longtemps la maria de suite à un jeune homme qui l'aimait tendrement depuis plusieurs années et auquel elle avait été promise.

Tout se passa bien pendant la cérémonie du mariage, mais, la nuit venue, la jeune fille refusa de

coucher avec son mari, et de suivre en cela la coutume ancienne qui veut que la femme devienne en cette première nuit l'épouse intime de l'homme qui l'a choisie. Le matin venu, elle pria son mari de l'autoriser à venir rendre visite à son professeur, et le mari l'autorisa.

S'étant mise en route, cette jeune femme fit la rencontre d'un tigre très affamé, qui voulait la dévorer.

— Laissez-moi passer, lui dit-elle, car je vais rendre à mon professeur la visite que je lui ai promise. Laissez-moi passer et je vous promets de revenir me mettre à votre disposition, aussitôt que j'aurai donné à mon professeur ce que j'ai promis de lui donner.

Le tigre affamé, touché de compassion pour cette jeune femme, la laissa passer sans lui faire aucun mal.

Un peu plus loin, elle fit la rencontre d'un voleur qui voulait la dépouiller de ses bijoux.

— Laissez-moi mes bijoux, lui dit-elle, j'en ai besoin, car je vais rendre à mon professeur la visite que je lui ai promise. Il faut que je sois belle afin qu'il soit heureux; mes bijoux parent ma beauté. Laissez-moi passer et je vous promets de revenir vous remettre mes bijoux quand j'aurai rendu à mon professeur la visite que je lui dois.

Le voleur fut, comme le tigre, touché de compassion, et il laissa à la jeune femme les bijoux qu'elle portait.

Parvenue à la maison de son professeur, la jeune femme lui dit :

— Me voici, mon cher professeur, j'ai promis autrefois de venir passer une nuit avec vous, afin de vous marquer toute ma reconnaissance par mes caresses. Me voici votre épouse pour une nuit.

— Je suis heureux de vous voir, ma chère élève, lui dit le professeur, et surtout de voir comment vous savez tenir les promesses que vous faites. Je suis bien heureux d'avoir formé une élève telle que vous, de l'avoir instruite et d'avoir fait d'elle une femme qui tient sa parole. J'admire votre beauté et votre fraîcheur, mais je ne veux pas vous aimer d'amour parce que vous êtes une femme admirable. Allez donc retrouver votre mari, ma chère élève et devenez son épouse aimante et adorée. J'admire votre beauté et je suis payé des peines que j'ai eues à vous instruire par les qualités du cœur que je découvre en vous. Allez.

La jeune femme se mit en route pour regagner la maison où son mari l'attendait avec impatience. Elle ne rencontra ni le voleur auquel elle avait promis ses bijoux, ni le tigre auquel elle avait promis sa chair et son sang.

— Eh bien, continua la princesse, en s'adressant aux quatre hommes vertueux, quelles pensées vous suggère l'histoire que je viens de vous raconter ?

L'un des quatre hommes vertueux répondit qu'il trouvait que le mari s'était comporté comme un bon

cœur, puisqu'il avait autorisé sa femme demeurée vierge, puisqu'il ne l'avait pas encore charnellement épousée, à s'en aller toute seule rendre visite à son ancien professeur, sans même lui demander l'objet de cette visite.

Le second homme vertueux répondit qu'il trouvait que le tigre était un bon animal puisqu'il avait écouté la jeune femme et l'avait laissée continuer sa route, bien qu'il fût affamé.

Le troisième homme vertueux répondit que toute sa sympathie allait au voleur qui, sur la prière de la jeune femme, n'avait pas voulu la dépouiller des bijoux qu'elle portait.

Le quatrième homme vertueux répondit qu'il admirait beaucoup le professeur qui, voyant une agréable nourriture dans son plateau, ne s'était pas précipité sur elle pour la manger.

Ces quatre réponses différentes ayant été faites à la princesse par les quatre hommes vertueux, néang Pichot-Sama réfléchit un instant et pesa rapidement dans son cœur les quatre opinions qui venaient d'être émises devant elle :

— Certainement, dit-elle dans son cœur, le Maha-Rusey, l'homme vertueux, qui admire le bon cœur du tigre est un homme capable de commettre un péché; celui qui admire le voleur est un homme au cœur mauvais et capable de désirer le bien d'autrui; celui qui considère la conduite du professeur comme étant très louable est un concupiscent

bien capable de ne pas imiter la conduite du professeur et de désirer la femme d'autrui. Le plus honnête est sans contredit celui qui approuve la confiance du mari et qui loue son grand cœur.

Ayant ainsi tout pesé dans son cœur, la princesse s'adressant aux quatre hommes vertueux, leur dit :

— Je serai la femme de celui d'entre vous qui pourra me donner le plus d'or.

Celui des hommes vertueux qui avait loué la conduite du voleur et que la princesse soupçonnait dans son cœur, celui-là tressaillit en lui-même. Il rentra chez lui, prit les 1,000 taëls d'or qu'il avait enterrés et cachés, et les apporta à la princesse, car il était persuadé qu'il n'avait plus rien à craindre et qu'il était appelé par sa destinée à devenir l'époux de néang Pichot-Sama.

— Voilà le voleur, dit la princesse, voici l'homme vertueux, le Maha-Rusey, qui a volé l'or du baras ; c'est bien celui que je soupçonnais, celui qui louait si fort le voleur de n'avoir pas dépouillé la jeune femme des bijoux qu'elle portait. C'est un homme qui a le cœur méchant.

Alors, elle le livra aux juges, puis ayant prévenu le roi son père, elle fit venir le baras et lui remit les 1,000 taëls d'or que l'homme vertueux lui avait apportés.

Ce jugement est dit avoir été rendu conformément à la marche dans la voie droite, *sotès tang manang*.

Note. — Ce conte doit être une combinaison de deux contes distincts; l'histoire racontée par la fille du roi correspond au 9ᵉ récit des Contes du *Vétala*, qui est le 10ᵉ de la version tamoule. Le traducteur anglais de cette version, Babington, l'a omis, le déclarant *unfit for publication*. Quant à la manière de découvrir l'auteur d'une soustraction frauduleuse, elle doit se retrouver dans plusieurs récits fictifs sous des formes très diverses, notamment dans le 3ᵉ des *Contes du Perroquet* (*Toûti-Nanah*). — Léon FEER.

CINQUIÈME PARTIE

JATAKA DU BOUDDHA

PRÉA-SANG-SÊL-CHEY

I

Le royaume de Ouda-Banh-Téal[1] était un grand et beau royaume que gouvernait avec justice et puissance un roi nommé Préa-bat-séna-Kotterach[2], mais auquel on donnait le titre : « Le plus grand parmi les rois de tous les autres pays. »

Ce puissant monarque avait une sœur aussi belle femme que jolie fille; elle se nommait Kessa-Montéa[3]. Il avait aussi huit femmes; la première, la *pro-*

[1] Peut-être *Ouda*, aujourd'hui *Orissa*. On trouve à l'épisode suivante Ouda-Banh-Chal.

[2] Du pâli : *para*, grand; *pada*, pied, base; *sèna*, armée et *Kotara*, nom propre; *raja*, roi. Ce nom-ci paraît désigner un roi conquérant; de ses conquêtes lui venait le titre : « Le plus grand parmi les rois de tous les autres pays. »

[3] Nous verrons plus loin, au chapitre suivant, que ce nom est incomplet. Le nom de cette princesse est *Kéo-Kessa-So-Montéa*. On trouve aussi quelquefois *Kéo-Kessa-Sammantéa*.

pone thom (épouse grande), portait le nom de néang Kessa-Bopha, et la seconde, la *propone kandal* (épouse du milieu), répondait au nom de Bopha-Kessa ; les six autres femmes, les *propones chong* (épouses du bout), portaient des noms que les hommes ont oublié.

Les six épouses du bout avaient donné au roi chacune un fils. Quand ces six princes eurent atteint l'âge des jeunes gens, on les appela *Pram-mouille-Sdach-Péal*[1].

Les deux premières femmes semblaient devoir être toujours stériles et le roi désespérait d'avoir jamais un enfant d'elles, lorsqu'elles mirent au monde, le même jour et à la même heure, chacune un enfant.

Celui de la première femme, un garçon, était venu au monde monté sur un coquillage magnifique[2] ; il tenait dans sa main droite un sabre[3] portant les insignes de la royauté, dans sa main gauche un arc admirablement fait qu'on reconnut pour *l'arc de toute science* et une flèche aiguë comme l'épine du *Krassaing*[4]. On lui donna à quinze ans le nom de

[1] Les six princes royaux.

[2] L'escargot Sang.

[3] Au chapitre suivant ce sabre est nommé le « glaive sacré, l'arme merveilleuse. » C'est le *Préa-Khan*.

[4] Nom d'un arbrisseau épineux qui fournit le bois avec lequel on fabrique les cachets cambodgiens.

Sang-Sêl-Chey parce que sa science était plus grande que celle de tous les autres hommes.

L'enfant de la seconde femme avait la forme d'un lion et avait acquis une si grande vigueur, qu'on le nomma *Réach-Sey*[1].

Cependant, le roi très surpris et voulant savoir quel avenir ces deux jeunes gens, ses fils, réservaient au royaume, fit demander son astrologue et lui dit :

— Voyez, voici les deux enfants que mes deux premières femmes m'ont donnés il y a bientôt dix-huit ans et voici les six garçons que les *propones du bout* ont eus de moi à peu près dans le même temps; étudiez les astres, faites les calculs nécessaires et qui les concernent; quand les mondes vous auront livré leurs secrets, venez me dire si le royaume a quelque chose à redouter de mes huit enfants, si la naissance des deux derniers est un mauvais présage.

L'astrologue royal étant sorti du palais, rassembla ses confrères et, avec eux, monta sur la plus haute tour de l'observatoire pour y interroger les astres. Quand ils eurent fait les calculs longs et difficiles que l'astrologie exige, ils redescendirent à terre et celui que le roi avait fait appeler se présenta au palais, porteur de la réponse. Cette réponse [écrite avec un poinçon sur une feuille de latanier][2] était ainsi conçue :

[1] Roi des lions. Il faudrait ici *Réach-chéa-Sey*, le raja lion. (Voyez l'épisode suivant.)

[2] Le palmier qui fournit les feuilles sur lesquelles on écrit

« Roi puissant et redoutable, le plus grand parmi les rois de tous les autres pays, nous avons interrogé les astres, voici leur réponse : « L'enfant de la » première femme régnera sur plusieurs royaumes à » la fois et plusieurs rois le reconnaîtront pour leur » maître. L'enfant de la seconde femme, le Lion, » sera aussi puissant que son frère. Quant aux six » autres princes, nés des six autres épouses du bout, » ils ne sont bons à rien et ne seront jamais rien. »

Malheureusement, le roi dormait quand l'astrologue arriva au palais, et nul parmi les mandarins chargés de veiller sur son sommeil et de prendre garde que le silence fut troublé autour de l'appartement royal, n'osa encourir sa colère en le réveillant. L'astrologue attendit quelques instants, mais, voyant que le sommeil du roi se prolongeait, il s'en fut rejoindre ses collègues et les informer de son inutile démarche.

Cependant, la nouvelle que l'astrologue s'était présenté au palais pour y porter la réponse des astres s'était répandue et les six femmes du bout, très inquiètes déjà, s'étaient prises à trembler pour leurs enfants. Elles choisirent parmi leurs suivantes une femme très habile dans l'art d'apprendre les nouvelles et l'envoyèrent aux renseignements.

— Il faut, lui avaient-elles dit, que vous nous

est nommé *trèang* par les Cambodgiens. Ces feuillets sont nommés *olles* par les orientalistes.

disiez quelle est la prédiction que les astrologues ont écrite sur une feuille de latanier avec un poinçon de fer forgé et que l'un d'eux aurait déjà remise au roi, si celui-ci ne s'était endormi d'un très profond sommeil.

La femme habile s'en fut trouver les astrologues et se mit à parler avec eux de cent choses, puis de cent choses encore; au milieu de ce flux de paroles, les astrologues laissèrent échapper leur secret, et, quand la suivante les quitta, elle était aussi savante qu'eux. Elle fut vivement rejoindre les six femmes du bout :

— Voilà que je sais tout, leur dit elle.

Et elle leur raconta ce que les astres avaient révélé aux astrologues.

Les six femmes se consultèrent un instant et dirent :

— Il faut corrompre les astrologues avec de l'or et de l'argent, car il faut qu'ils disent que nos fils seront appelés à gouverner chacun un royaume, qu'ils sont gens de puissance et de brillant avenir; il faut qu'ils disent au roi que Sang-Sêl-Chey, fils de la première femme, et Réach-Sey, fils de la deuxième femme, sont des monstres venus au monde d'une manière très extraordinaire et qu'ils anéantiront le royaume si on ne les en chasse pas, eux et leurs mères, sur l'heure même.

Alors, elles rassemblèrent assez d'or pour en faire une boule grosse comme une noix de coco très mûre,

et assez d'argent pour en faire un bloc pesant le poids d'un homme, puis elles chargèrent la femme habile de prendre avec elle deux esclaves et de porter ces présents aux astrologues.

Ceux-ci, gens rapaces et peu soucieux de dire la vérité au roi, acceptèrent les présents des six femmes du bout, et, sur une autre feuille de latanier, ils écrivirent avec leur poinçon de fer forgé une seconde prédiction absolument contraire à la première.

Ceci fait, le chef des astrologues se rendit au palais, où le roi, réveillé depuis un instant déjà, l'attendait avec une grande impatience.

— Voici, dit l'astrologue, la réponse des astres.

Et il remit au roi la feuille de latanier qu'il avait apportée.

Le roi, ayant lu ce que les astrologues y avaient gravé, parut très affecté, mais comme il y allait de la tranquillité du royaume et de son avenir, il fit appeler la première et la seconde femme, et leur dit :

— Les prédictions des astrologues m'ont appris que vos enfants et vous-mêmes faisiez courir un grand danger à mon royaume; je suis obligé de vous en chasser, allez-vous-en avec vos enfants et tâchez de gagner votre vie. Je ne veux plus jamais entendre parler de vous.

Les pauvres femmes accompagnées de Sang-Sêl-Chey et de Réach-Sey quittèrent le palais. Elles marchèrent longtemps, pendant plusieurs semaines,

par les routes inondées, et parvinrent à franchir la frontière de l'Ouda-Banh-Téal, le royaume du plus grand parmi les rois.

Enfin, ayant encore marché pendant trois jours, elles se trouvèrent à la lisière d'une immense forêt qu'un sentier traversait. Elles s'y engagèrent et ne tardèrent pas à arriver au centre d'une belle clairière.

Il faut nous arrêter ici, dit l'ancienne *propone thom*, cet endroit est beau et personne ne viendra nous y trouver; nos fils pourront y développer leur science et leurs forces, en attendant que leur destinée s'accomplisse.

Et de suite, les deux femmes et les deux jeunes hommes se mirent à travailler la terre pour y semer du paddy, du maïs, des concombres, des citrouilles destinés à assurer leur existence,

II

En ce temps-là, il arriva qu'un yak terrible, roi d'un royaume peuplé de yak[1] connu par sa force redoutable et son habileté dans l'art de la lutte et de la guerre, s'introduisit dans le royaume. Le Kampâng[2], tel était

[1] En pâli restitué *Yakkhsa*; en sanscrit *Yakkha*.

[2] En pâli restitué *Kumbhanda* (?) sorte d'ogre, roi des Yakkha ou ogres.

son titre, avait fait la guerre à tous les rois, non dans le but de conquérir sur eux les royaumes qu'ils gouvernaient, mais seulement afin de montrer sa bravoure et de satisfaire sa passion pour le carnage. Il se proposait, selon son habitude, d'attaquer la capitale et de provoquer Préa-bat-séna-Kotterach, lorsqu'il fit la rencontre de Kessa-Montéa, la jolie sœur du roi, qui se rendait au bain avec ses suivantes. Elle lui parut si jolie, si majestueuse, si noble dans sa démarche, qu'il sentit naître en son cœur le désir de l'avoir en sa possession et d'en faire son épouse. Ne songeant plus qu'il était venu près de la capitale dans l'intention de faire la guerre, il se jeta sur la princesse et, la saisissant dans ses robustes bras, il prit sa course et l'emporta dans son royaume.

La nouvelle de cet enlèvement ne tarda pas à se répandre dans la capitale et dans le palais; le vieux roi, qui aimait beaucoup sa sœur, tomba dans un grand embarras, ne sachant que faire pour reprendre au yak la pauvre princesse: il formait des projets, dressait des plans de bataille, puis, persuadé de son impuissance, il les abandonnait pour pleurer et se lamenter si fort que ses cris perçaient les murs de son palais et arrivaient jusqu'aux oreilles du peuple. La ville et le royaume tout entier étaient dans la désolation.

Enfin, un jour qu'il avait plus pleuré que de coutume, Préa-bat-séna-Kotterach fit venir les six fils des six *propones chong :*

— Mes enfants, leur dit-il, voilà que le Kâmpang a enlevé Kessa-Montéa, votre tante, et qu'il l'a emmenée dans son royaume, au sein de sa capitale. Elle y vit depuis douze années, renfermée dans son palais merveilleux. Je vous ai choisis pour aller arracher Kessa-Montéa de ses bras; allez attaquer le yak et enlevez-lui la princesse. Si vous le battez et parvenez à ramener ici ma chère sœur, je vous donnerai tous mes palais, tous mes trésors, et ma couronne royale sera la récompense suprême de votre courage et de votre habileté.

Les six Sdach-Péal, ayant promis au vieux roi de remplir la mission qu'il venait de leur confier et de lui ramener la belle princesse, se rendirent près de leurs mères pour les saluer.

— Vous serez vaincus et tués par le Kâmpang, dirent les six femmes aux Sdach-Péal, car c'est un guerrier habile et très fort.

— Que faire alors, demandèrent les six Sdach-Péal, car nous avons reçu l'ordre du roi notre père d'aller délivrer la princesse, notre tante?

— Allez trouver Sang-Sêl-Chey, qui habite avec sa mère, son frère et sa belle-mère dans la grande forêt qui est au nord du royaume, et priez-le de vous accompagner, car lui seul est capable de vaincre le yak; s'il refuse d'aller avec vous, vous lui direz que le roi son père et le vôtre vous a donné l'ordre de l'aller chercher et qu'il sera puni de la peine de mort s'il refuse d'obéir aux ordres du roi. Alors il vous sui-

vra et, avec lui, vous irez attaquer le yak. Le combat engagé, vous quitterez le champ de bataille et laisserez seuls en présence le yak et Sang-Sêl-Chey. Si votre frère n'est pas tué dans cette lutte, et s'il parvient à délivrer la princesse Kessa-Montéa, vous vous jetterez sur lui à l'improviste ou pendant qu'il dormira et vous le tuerez. Ceci fait, vous amènerez votre tante au roi votre père et la lui présenterez. Il croira que vous êtes ses libérateurs et vous aurez ses palais, ses trésors et son royaume. Si, au contraire, Sang-Sêl-Chey est tué par le yak pendant le combat, vous reviendrez ici, et vous direz au roi que vous avez poursuivi le yak, mais que vous n'avez pu savoir ce qu'il était devenu.

III

Les six Sdach-Péal, ayant reçu ces conseils de leurs mères, et les ayant saluées selon la coutume, prirent la route du Nord et s'en furent trouver Sang-Sêl-Chey.

— Notre très jeune frère, lui dirent-ils, notre père nous a donné l'ordre d'aller combattre le Kâmpang qui a enlevé notre tante, la belle Kessa-Montéa, et il a commandé que vous veniez avec nous. Si vous refusez de nous accompagner et de prendre part à la lutte, nous avons reçu l'ordre de vous couper la tête et de la porter à notre père.

— J'irai avec vous attaquer le yak, répondit le

jeune prince; cet ordre du roi mon père est le premier qu'il me donne et je veux y obéir. Attendez ici un instant, car je dois prévenir ma mère et la saluer avant de partir.

Pendant que les six Sdach-Péal se réjouissaient d'avoir réussi dans leur mission, le jeune prince s'en fut prévenir sa mère, sa belle-mère et son frère.

— Réach-Sey, mon frère, lui dit-il, vous allez rester avec ma mère et la vôtre; prenez bien soin de néang Kessa-Bopha, afin qu'il ne lui arrive pas malheur pendant mon absence et qu'elle ne manque de rien. Si j'ai le dessous dans la lutte que je vais avoir avec le Kàmpang, je banderai mon arc sacré et je vous adresserai ma flèche, afin qu'elle vous prévienne que je suis en danger. Dans ce cas, vous partirez de suite et vous viendrez à mon secours.

Ayant fait ces recommandations et pris congé de sa famille, Sang-Sêl Chey monta sur le *Khyân-Sang*, le colimaçon sur lequel il était venu au monde, il s'arma du *Thnur-Sar*[1], du *Préa-Khan* (le sabre sacré) et prit avec les six Sdach-Péal la route qui conduisait chez le Kàmpang. Ils traversèrent de compagnie des plaines nombreuses et larges, des forêts profondes et ténébreuses, puis ils arrivèrent au bord d'un grand fleuve, où soufflaient des vents terribles, et qui roulait des vagues énormes. Pas une maison

[1] En pâli restitué *bhanu*, arc; *sara*, magique, saint, sacré.

ne se voyait sur les rives et nul moyen de passer autrement qu'à la nage ne s'offrait aux princes.

— Mettons-nous à l'eau, dit Sang-Sêl-Chey et nageons vigoureusement.

— Nous ne sommes pas assez bons nageurs, dirent les six Sdach-Péal, pour affronter par un vent aussi violent un fleuve aussi impétueux.

— Eh bien! dit le brave Sang-Sêl-Chey, je passerai seul; restez sur cette rive, mes frères; allez vous cacher sur le sommet de la montagne que vous voyez là-bas et veuillez m'y attendre. J'irai seul combattre le yak qui a enlevé notre tante, la belle Kessa-Montéa, et je la délivrerai.

IV

Ayant ainsi parlé, il monta sur le colimaçon Sang et passa le fleuve; puis il traversa encore beaucoup de plaines et beaucoup de vallées, plusieurs grandes forêts et de nombreux cours d'eau, sans faire aucune mauvaise rencontre. Mais à mesure qu'il avançait, les habitants devenaient plus rares, et bientôt il n'en rencontra plus; alors ne pouvant se renseigner sur la route qu'il devait suivre pour arriver à la demeure du yak ravisseur, et comme il était au milieu d'une vaste forêt, il s'égara. Autour de lui retentissaient les cris des oiseaux et ceux des bêtes féroces, tigres, panthères et éléphants sauvages. Aucun sentier autre que celui qu'il avait suivi n'indiquait qu'on pût sor-

tir de cette forêt, et aucun être humain ne paraissait avoir été plus loin. Cependant, comme il examinait avec soin la petite clairière au centre de laquelle il se trouvait, il reconnut la sente que suivaient les *kénor*[1] de cette forêt. Comme elle était du côté opposé à celui par où il était venu, et bien qu'elle fût assez difficile à suivre, Sang-Sêl-Chey s'y engagea. Il marchait depuis une demi-heure environ, ne se lassant point d'avancer, lorsqu'il parvint à une magnifique pagode nommée Konhéa. dans laquelle quatre très jolies femmes kénor priaient. Ces femmes étaient d'une si grande beauté et se ressemblaient tant qu'on ne pouvait les distinguer l'une des autres, ni trouver sur elles ou dans leurs manières, dans leur voix ou dans leur caractère, la plus petite chose qui les différenciât.

Le jeune prince, à leur vue, sentit qu'il les aimait dans son cœur. Il s'approcha d'elles, et les caressant avec de douces paroles, il leur dit :

— Très chères *crémon*[2], pourquoi habitez-vous

[1] Hommes et femmes moitié humains moitié oiseaux. La partie supérieure du corps est celle d'un homme ou d'une femme et la partie inférieure celle d'un oiseau. — *Kénor* paraît correspondre au sanscrit *Kinnara*, *Kinnari* au féminin, littéralement « *est-ce un homme* », demi-dieux et demi-déesses au service de Kuvéra, le dieu des richesses. Je dois cependant faire observer que les *Kinnara* sont des êtres ayant un corps humain et une tête de cheval.

[2] Demoiselles.

un endroit aussi isolé, loin des villages et des autres habitants du pays? Voulez-vous me donner l'hospitalité et me permettre de reposer chez vous?

L'une des kénor lui répondit:

— Je suis heureuse de vous accorder ce que vous me demandez et je voudrais vous donner davantage. Me voulez-vous prendre pour épouse et m'aimer comme un homme aime sa femme, et j'irai partout où vous irez?

Une autre kénor prit ensuite la parole et lui dit:

— Non, prenez-moi pour votre épouse, préférez-moi à ma compagne, je vous serai très dévouée et vous ne regretterez jamais de m'avoir choisie.

— Ne prenez ni celle-ci, ni cette autre, dit la troisième kénor, demeurez avec moi; je vous ferai le plus heureux des hommes.

— C'est moi qu'il faut prendre pour femme, dit la quatrième kénor; je vous aimerai beaucoup et ma pensée sera toujours occupée de vous. Elle vous suivra partout où vous irez, alors même que je ne pourrais vous accompagner de mon corps.

Le jeune prince, surpris des propositions que lui faisaient les kénor, les regardait curieusement et ses yeux allaient de l'une à l'autre, mais il ne répondait à aucune. Alors elles se disputèrent à son sujet, cherchant à l'entraîner, et faisant ce qu'elles pouvaient pour allumer l'amour en son cœur.

Très contrarié et honteux d'être ainsi l'objet d'une dispute aussi extraordinaire, aussi impie, le jeune

prince sortit de la pagode des kénor et s'enfuit par le premier sentier qu'il aperçut.

Les quatre femmes kénor étaient si occupées à se le disputer qu'elles ne virent point le jeune prince quitter la pagode. Quand elles reconnurent qu'il était parti, Sang-Sél-Chey était déjà bien loin sur la route. Elles s'élevèrent alors dans les airs par leur seule puissance et, étant montées très haut, elles le virent qui s'éloignait rapidement dans la direction de l'Ouest; alors, elles se dirigèrent vers lui, le rattrapèrent en quelques coups d'ailes et s'abattirent à ses pieds. Elles le supplièrent de revenir à la pagode, mais en vain; elles l'injurièrent, rien n'y fit; le prince demeura inébranlable dans sa résolution de s'éloigner d'un lieu où quatre femmes se disputaient son cœur. Mais les kénor qui voulaient le ramener chez elles se jetèrent sur lui pour l'entraîner. Sang-Sél-Chey, furieux d'être ainsi violenté, mit le sabre à la main et marcha si résolûment contre elles, qu'une grande peur les saisit et qu'elles s'enfuirent.

Quelques jours après, comme il traversait une vaste plaine, il fit la rencontre de plusieurs Prêtes[1] qui marchaient les uns derrière les autres :

[1] En sanscrit *Prêta*, en pâli *Pêta*, sortes de monstres voués à la misère et à la souffrance en expiation des péchés qu'ils ont commis au cours d'une existence antérieure. — Voyez la description que j'en donne dans mon *Trey-Phoum*.

— Voilà un homme ! dit l'un d'eux, arrêtons-le et mettons-le dans une cage de fer. Il nous amusera.

Alors les Prêtes se jetèrent sur le jeune prince, mais celui-ci ayant tiré son sabre sacré, les épouvanta si fort qu'ils s'enfuirent et disparurent à ses yeux.

Il continua d'avancer, mais comme il venait de traverser un petit bois et d'arriver dans une plaine très vaste au milieu de laquelle s'élevait un gros arbre dont les branches jetaient sur la terre une ombre épaisse, le dom Chhrey, il résolut de s'y reposer pendant toute la sieste.

Comme il s'était profondément endormi à l'ombre du dom Chhrey, une yak-srey[1] nommée Asâm-moc-Khay, qui séduisait les jolis garçons ou abusait d'eux quand ils ne voulaient pas l'aimer, s'approcha de lui tout doucement afin de ne pas l'éveiller; puis elle le prit dans ses bras, le serra sur son sein et l'embrassa, folle d'amour et de passion.

Quand Sang-Sêl-Chey, en se réveillant, se vit entre les mains d'une yak-srey, il bondit sur ses pieds, et, tirant son sabre sacré, il s'écria :

— D'où viens-tu, et pourquoi voulais-tu, misérable femelle, me réveiller sous tes baisers impurs? Attends, yak-srey, je vais te tuer.

— Je voulais te réveiller et je t'embrassais, répon-

[1] Yak femelle.

dit la yak-srey, parce que je t'aime et que je voulais être aimée par toi.

— Sauve-toi, yak-srey sans honte, si tu crains la mort.

Folle de passion, Asâmmoc-Khay se jeta sur le jeune homme et commença à lutter contre lui; mais dans cette lutte elle fut blessée et, poussant des cris terribles, s'enfuit très loin, par delà les montagnes boisées qui fermaient la vallée.

V

Débarrassé de cette yak-srey, Sang-Sêl-Chey reprit son chemin et continua d'avancer vers l'Ouest. Il marcha ainsi deux jours entiers, puis il arriva dans un grand royaume où tous les habitants étaient en fête joyeuse. Ce pays appartenait au frère du Kâmpang, un yak qui habitait un château élevé au milieu d'une immense forêt, et qui dormait trois ans sans se réveiller après trois ans de veille. Il ne tarda pas, ayant appris la route qui menait au palais royal, d'y arriver.

— Ma tante Kessa-Montéa est peut-être ici, se dit-il.

Et il entra, mais il ne trouva que le yak, le roi, frère du Kâmpang, qui dormait. Il tira son sabre et allait lui couper la tête, quand la réflexion l'arrêta.

— Ce yak ne m'a rien fait, pensa-t-il; pourquoi le tuerai-je?

Étant sorti du palais, il reprit la route qui devait le conduire au royaume du Kâmpang, le yak ravisseur de la belle Kessa-Montéa, sa tante et la sœur du roi, son père.

Enfin, il arriva dans le royaume du Kâmpang. S'étant informé dans le premier village qu'il rencontra de l'endroit où habitait le roi-yak, il apprit que le ravisseur de Kessa-Montéa habitait avec une femme de race humaine un très beau château-fort construit au milieu d'une magnifique forêt, sur le sommet d'une colline couverte de beaux jardins pleins d'arbres fruitiers et de fleurs.

Ayant appris ces choses et ne doutant pas que la femme de race humaine dont on lui parlait ne fût sa tante, Sang-Sêl-Chey pénétra dans la forêt royale et y marcha pendant près de six heures. Le soleil commençait à s'incliner vers l'horizon, lorsqu'il se trouva, au détour d'une longue allée qu'il suivait depuis un instant, en présence d'un magnifique château fortifié.

— Voilà, se dit-il, la forteresse que le yak Kâmpang habite avec ma chère tante. La maison doit être au milieu de la cour intérieure.

Ayant franchi la porte principale que nul yak ne gardait, il fit le tour du jardin, cherchant s'il ne trouverait pas une porte ouverte, et s'il ne pourrait pas, sans donner l'éveil, s'introduire dans la maison du roi.

Mais le yak Kâmpang, en sortant pour faire sa promenade habituelle dans un petit bois voisin, qu'on appelait Prey-Phnom-Hembôpéan[1], avait recommandé à sa femme de race humaine de bien fermer la porte derrière lui, afin que personne ne pût pénétrer dans le palais, et la femme avait obéi comme elle obéissait toujours.

Ne trouvantaucune porte ouverte, Sang-Sêl-Chey s'approcha de la maison royale et se mit à frapper aux portes qu'il rencontrait. Il avait déjà frappé plusieurs fois sans qu'on lui répondît, quand une petite fenêtre, menagée dans une porte, s'ouvrit. C'était Kessa-Montéa qui, fatiguée d'entendre frapper et curieuse de savoir qui osait s'approcher du palais du yak-roi, venait regarder.

Surprise de trouver à sa porte un jeune homme aussi beau, la belle Kessa-Montéa se disait :

— C'est assurément un jeune prince, un fils de roi ; que vient-il donc chercher ici ?

Et elle ne se lassait pas de le considérer. Enfin s'adressant à lui d'un air presque enjoué :

— D'où venez-vous, jeune homme au cœur audacieux, et que venez-vous faire en cet endroit redoutable ; personne n'a jamais mis les pieds ici, pas même les rois amis du roi des yak ? Vous êtes le

[1] *Prey*, forêt, en langue cambodgienne ; *Phnom*, montagne, colline, dans la même langue ; *Hembôpéan*, en pâli restitué *Hèmovan*, Himalaya.

premier qui foulez ce sol, mais partez, partez tout de suite, sans perdre une seule minute, car si le Kâmpang, mon mari, revenait et vous trouvait ici, il vous étranglerait d'un coup et vous dévorerait.

— Ne craignez rien, jeune et belle femme, et ouvrez-moi cette porte, car j'ai quelque chose de secret et d'agréable à vous dire.

Mais Kessa-Montéa, ne sachant quel était cet homme et ce qu'il voulait, n'osait point céder à sa prière.

— Non, dit-elle, je ne puis vous ouvrir cette porte, parce que mon mari en sortant m'a commandé de la tenir bien fermée.

Alors, Sang-Sêl-Chey pour la rassurer se mit à lui raconter son histoire, sans cependant lui dire son nom ni ceux des personnages dont il parlait, puis étendant ses bras vers elle, il s'écria :

— Je suis votre neveu, Kessa-Montéa, mon père s'appelle Préa-bat-séna-Kottarach, et ma mère se nomme néang Kessa-Bopha. Vous avez été enlevée par le yak Kâmpang et mon père m'envoie vous chercher.

A ces mots, Kessa-Montéa, très émue, ouvrit la porte et se précipita sur son neveu qu'elle embrassa tendrement, puis leurs pleurs coulèrent si fort que bientôt ils tombèrent sur l'herbe verte l'un à côté de l'autre, dans une sorte d'évanouissement produit par les larmes qu'ils avaient répandues ensemble et le bonheur qu'ils avaient de se retrouver.

Ils restèrent assez longtemps dans cet état, jusqu'à ce que la brise qui soufflait à travers les grands arbres de la forêt et la fraicheur qu'elle amenait les eût rappelés à la vie.

Alors, comme Kessa-Montéa n'avait pas cessé d'avoir pour son frère l'amour et l'amitié d'une sœur, et comme elle était heureuse de retrouver son neveu, elle fit entrer Sang-Sêl-Chey dans une belle salle toute garnie de tableaux et de sculptures admirables, puis elle se retira pour lui préparer à manger.

VI

Cependant le jour avait écoulé ses heures, et le Kâmpang, qui avait quitté le bois et s'en était allé par delà les montagnes les plus éloignées de son royaume, avait, en se promenant ainsi et en volant avec ses longues ailes qui faisaient un grand bruit, gagné un grand mal de tête. S'élevant alors très haut dans les airs et s'étant orienté, il prit son vol dans la direction de son palais ; il se sentait si mal qu'il perdit un instant la vue et s'en fut tomber sur une montagne très haute, qui s'écrasa sous lui. Il reprit son vol et franchissant tout d'une traite les 7,000 juch qui s'étendaient entre la montagne qu'il venait d'écraser et sa résidence, il s'en vint voltiger au-dessus de son palais.

— Ma tante, dit le jeune prince, quel est donc cet épouvantable bruit?

— Mon cher neveu, c'est le bruit que font les ailes du Kâmpang, mon époux. Il rentre de sa promenade. Méfiez-vous de lui, car il est très méchant. Cachez-vous ici et prenez bien garde qu'il vous voie. Je vais lui parler de mon frère et je vais essayer d'obtenir la permission de l'aller voir.

Et Kessa-Montéa fit cacher son neveu dans une petite pièce à côté de la grande salle[1]. Elle venait à peine de refermer la porte, quand le yak Kâmpang entra :

— Quelle est cette odeur d'homme que je respire ici, criait-il ; où est-il cet homme? Il faut que je le mange.

— Un homme ici, répondit Kessa-Montéa, comment voulez-vous que j'aie un homme chez moi, vous vous moquez, c'est un rôle que vous jouez. Sûrement, dans votre promenade à la Prey-Hembôpéan, vous avez rencontré des femmes que vous avez aimées ; maintenant vous faites semblant d'être jaloux et vous venez me faire une scène.

Le yak ne répondit pas[2] et comme il était encore

[1] L'épisode de ce conte que je donne au chapitre suivant dit que Kessa-Montéa fit cacher son neveu entre les pétales d'une fleur de lotus.

[2] Dans l'épisode dont je viens de parler, le yak, au contraire, proteste avec douceur.

malade, il s'étendit sur une natte bien rembourrée et s'y endormit profondément.

Sa femme, se mit près de lui et se prit à le caresser.

L'ayant réveillé, elle lui dit :

— Mon bon et cher mari, je suis bien languissante et je pense toujours à mon cher frère que je n'ai pas vu depuis longtemps. Donnez-moi la permission de vous quitter pendant quatre mois, et laissez-moi partir. Quand j'aurai passé quelques jours avec mon frère, je reviendrai près de vous et je vous aimerai bien.

Le yak Kâmpang, qui dormait et ne l'entendait point, ne pouvait lui répondre[1].

Ce que voyant, la pauvre femme s'agitait, remuait constamment, faisait, en se retournant, du bruit, afin de réveiller son époux, mais celui-ci que son mal de tête tenait endormi ne se réveillait point.

Kessa-Montéa, quittant la couche de son mari, s'en fut alors trouver son neveu et lui dit :

— J'ai demandé au yak Kámpang un congé de quatre mois, pour aller voir mon frère, mais comme il dormait, il ne m'a pas entendue. Attendez qu'il soit réveillé, et, s'il est de bonne humeur, je lui ferai de nouveau ma demande.

[1] Dans l'épisode suivant, le yak répond à son épouse et refuse l'autorisation qui lui est demandée, puis se rendort.

— Non, dit le jeune homme, c'est assez attendre; préparez vos affaires, prenez ce que vous voulez emporter et partons tout de suite.

A ces mots, Kessa-Montéa se mit à pleurer très fort, car elle aimait beaucoup son mari et ne voulait pas partir sans son autorisation. Puis elle retourna près de lui :

— Réveillez-vous, mon cher mari, réveillez-vous tout de suite, car on veut me forcer à vous quitter.

Mais, bien qu'elle le secouât très fort, le yak ne se réveilla point.

— Voyons, êtes-vous prête? disait Sang-Sêl-Chey, il est temps de partir.

— Je ne veux pas quitter mon mari sans le prévenir et sans qu'il autorise mon voyage, disait Kessa-Montéa.

Et elle retournait près du yak, cherchant de nouveau à le réveiller, le piquant avec ses ongles aigus et le mordant avec ses dents. L'ogre demeurait endormi et paraissait ne pas même sentir les blessures que lui faisait sa femme.

— Ma tante, dit Sang-Sêl-Chey, c'est assez; si vous ne voulez pas m'accompagner et venir retrouver mon père, baissez un peu la tête, pour que je puisse la trancher et la porter au roi qui vous attend.

— Attendez encore, répondit Kessa-Montéa, attendez, mon neveu, je vais aller chercher mon épingle à cheveux qui est restée dans ma chambre

et je vais essayer de réveiller le yak Kâmpang en le piquant profondément.

Ayant été chercher son épingle à cheveux, elle en piqua son mari en plusieurs endroits du corps, mais sans parvenir à le tirer de son sommeil[1].

— Venez, dit Sang-Sêl-Chey, car vous ne parviendrez jamais à réveiller le yak.

Alors elle monta sur le fameux Khyân-Sang, et partit avec son neveu.

Quand ils furent à une certaine distance du château, sous une sombre charmille[2], ils s'arrêtèrent et le jeune prince se mit à regarder sur la route pour s'assurer qu'on ne les poursuivait pas.

VII

Cependant, pendant qu'ils s'enfuyaient ainsi, le Kâmpang s'était réveillé et avait appelé sa femme. Apercevant la porte ouverte, la pensée lui était venue que Kessa-Montéa avait pris la fuite, et dans sa colère, il avait fait appeler tous les mandarins :

— Rassemblez, leur avait-il dit, tous les guerriers

[1] Cette scène est beaucoup plus vivante, plus touchante, dans l'épisode que je donne plus loin.

[2] Dans l'épisode ci-dessous, les deux fugitifs se réfugient non sous une charmille, mais dans un temple de pierre.

et ordonnez à Khon-Pech et à Kray-Soth[1] de partir avec eux à la poursuite de ma femme.

Les deux chefs que le Kâmpang avait désignés étaient deux guerriers habiles qui plusieurs fois avaient remporté de grandes victoires sur les ennemis du royaume. Ils partirent aussitôt qu'ils eurent rassemblé un millier de guerriers.

Comme ils arrivaient devant la charmille où s'étaient réfugiés les deux fugitifs, ils les aperçurent et l'un d'eux cria :

— Comment, enfant, c'est toi qui as enlevé la femme de notre roi ? Allons, rends-la, sinon nous allons te massacrer[2].

— Cette femme est ma tante, répondit Sang-Sél-Chey, que ton roi a enlevée à mon roi, son frère. Le Kâmpang est un grand voleur et je ne lui rendrai pas cette femme.

A cette injure, Khon-Pech et Kray-Soth, ayant mis l'arme au poing, se précipitèrent avec leurs troupes sur le jeune prince. Avec son sabre sacré, Sang-Sél-Chey les tint longtemps en respect sans tuer l'un d'eux, mais lassé de cette lutte, il les attaqua à son tour et massacra presque tous les guer-

[1] Dans l'épisode suivant, ces deux chefs de guerre sont nommés Khon-Pech et Kray-Set.

[2] Les variantes sont nombreuses et très importantes. Dans l'épisode suivant, aucune parole n'est échangée entre les chefs de guerre et le prince.

riers. Furieux et ne comprenant pas comment un seul homme avait pu tuer tant de yak, les deux chefs reprirent la route du palais et furent raconter au Kâmpang ce qui s'était passé.

— Laissez ce jeune homme emmener sa tante, dirent-ils, car il est très fort et très habile; il est monté sur le Khyân-Sang et il est armé du Thnur-Sar, l'arc sacré de toute science, et nous ne parviendrons jamais à le vaincre.

— Vous voulez donc que les rois, mes voisins, rient de ma lâcheté et me méprisent! s'écria le Kâmpang. Je vais réunir tous mes guerriers et me mettre à la poursuite du ravisseur de ma femme.

Alors on battit le tam-tam de guerre et le cri de ralliement fut poussé partout; plus de 100,000 hommes prirent, sous plusieurs chefs, la route que les fugitifs suivaient.

VIII

Cependant Sang-Sêl-Chey, ayant mis en déroute les deux chefs que le yak avait envoyés après lui, avait conduit sa tante dans un château solitaire perdu au milieu de la brousse, et, ne doutant pas que l'ogre se mettrait en mesure de venger la défaite de ses deux terribles guerriers, il se prépara à la résistance.

Il apprit le cinquième jour que le Kâmpang se proposait de l'attaquer lui-même avec des milliers et des milliers de guerriers. Inquiet et craignant d'être vaincu, il prit son arc, y mit une flèche à laquelle était attachée une lettre, et la lança dans la direction du pays où demeurait son frère : « Venez vite à mon secours, disait la lettre, car je suis dans le plus grand embarras et à la veille de livrer une terrible bataille[1]. »

A la réception de cette lettre, Réach-Sey alla prévenir ses deux mères et leur dit :

— Mon frère doit prochainement livrer un grand combat aux yak, et il m'a écrit de venir le rejoindre. Voici sa lettre.

— Il faut partir immédiatement, dirent les deux courageuses mères, et aller au secours de votre frère.

Réach-Sey, ayant salué sa mère et celle de son frère, se mit de suite en route, courant aussi vite que le permettaient ses pattes de lion.

Moins d'une demi-journée après son départ, ayant traversé plaines et montagnes, vallées et rivières, il arriva près de son frère et de Kessa-Montéa, leur tante.

Il était temps, car le bruit que faisait l'armée des yak en s'approchant était formidable. Enfin, elle

[1] Il n'est pas question de cet appel dans l'épisode que je donne plus loin.

parut ; à sa tête marchait le yak Kâmpang. Quand ce monarque fut à une petite distance des deux frères qui étaient sortis sur la route, il leur dit :

— Rendez-moi ma femme, et je ne vous livrerai pas un combat que vous ne pourriez soutenir ; je suis votre oncle et, par amour pour votre tante, je veux vous épargner.

Mais au lieu de répondre au yak, Sang-Sêl-Chey, monté sur son Khyân, et ayant derrière lui sa tante, fit quelques pas en avant ; Kessa-Montéa, heureuse de voir son mari et pour lui montrer son amour, lui faisait quelques inclinations de tête. Mais le Kâmpang, croyant qu'elle se moquait de lui, s'écria :

— Femme, ton cœur est mauvais, tu te comportes mal avec moi. Eh bien ! je vais livrer une bataille terrible. J'y périrai peut-être, mais je veux te ramener en mon palais. Prends garde à toi, car tu as un cœur mauvais.

— Ne disputez pas avec votre femme, répondit Sang-Sêl-Chey, et écoutez-moi. Ne livrons pas une bataille qui laisserait sur le terrain tant de vos braves guerriers. Je vous provoque personnellement en un combat singulier. Venez au sommet de cette montagne, le phnom Yukanthor[1], et le vainqueur emmènera Kessa-Montéa.

[1] En pâli restitué *Yukantharo*, la montagne circulaire la plus proche du mont Mérou.

— J'accepte, dit le Kâmpang.

Quelques instants après le yak était vaincu et obligé de prendre la fuite.

Pendant le peu de temps que la lutte avait duré, un yak de l'armée avait enlevé dans les airs Kessa-Montéa et s'enfuyait, mais, aperçu par Sang-Sêl-Chey, celui-ci lui envoya une flèche qui l'abattit à terre; Réach-Sey reçut Kessa-Montéa dans ses bras et la ramena sous la charmille[1].

Alors l'armée des yak engagea la bataille, mais en vain, ils ne purent s'emparer de la princesse. Ils perdirent beaucoup de monde et, désespérant de vaincre les deux jeunes princes, ils se retirèrent pour délibérer.

— C'est une guerre terrible! disaient-ils.

Un yak imagina alors une ruse de guerre. S'enlevant vers le ciel, il fut demander aux Tévodas[2] le nom de la mère de Sang-Sêl-Chey et quelle était sa forme[3].

— La mère de Sang-Sêl-Chey, dirent les Tévodas, s'appelle néang Kessa-Bopha et voici son portrait.

[1] Tout cela est bien différent dans l'épisode que je donne plus loin.

[2] Aux anges. En pâli restitué *dêvata*.

[3] Dans l'épisode que je donne ci-dessous, le yak qui imagine cette ruse cruelle et qui l'exécute est le roi des yak lui-même.

Étant redescendu sur terre, le yak prit de l'argile et, la moulant, lui donna la forme d'un corps de femme et la ressemblance de néang Kessa-Bopha, puis portant cette statue au-devant de l'armée, il donna l'ordre de marcher à l'ennemi[1]. Quand il fut en présence des jeunes princes, le yak ingénieux s'approcha et leur dit:

— Rendez-nous Kessa-Montéa, sinon je vais couper la tête de Kessa-Bopha, votre mère.

Sang-Sêl-Chey, très émotionné, se laissa prendre au piège:

— Réach-Sey, mon frère, dit-il, nous ne pouvons pas continuer la guerre, car ils ont enlevé ma mère et ils menacent de lui couper le cou.

— On vous trompe, mon frère, répondit Réach-Sey, votre mère ne peut être ici. Lancez votre flèche sacrée contre cette armée de yak, et, si votre mère est prisonnière, ses meurtriers l'abandonneront en s'enfuyant et nous pourrons la leur enlever[2].

Sang-Sêl-Chey banda son arc et lança la flèche merveilleuse; elle fit un tel carnage, que l'armée des yak prise de peur, s'enfuit de tous côtés, abandon-

[1] Dans l'épisode ci-dessus, c'est le Kâmpang lui-même qui se transforme en un yak portant une femme entre ses bras.

[2] Dans l'épisode que je donne ci-dessous, Réach-Sey qui n'a pas été appelé n'est pas venu au secours de son frère. Le conseil qui est ici donné à Sang-Sêl-Chey par Réach-Sey lui est donné en d'autres termes par sa tante, la belle Kessa-Montéa.

nant la statue de néang Kessa-Bopha, sur le champ de bataille[1].

Le Kâmpang, revenu de sa terreur, avait cependant rallié les fuyards et les ramenait au combat. Une nouvelle flèche le jeta à terre et pour la troisième fois ses troupes se débandèrent :

— Kessa-Montéa, criait-il à sa femme, je souffre mille douleurs, dis à ton neveu de me couper la tête. Adieu, adieu, car je vais mourir.

Sang-Sêl-Chey était sur le champ de bataille, furieux, son sabre à la main. Entendant le Kâmpang crier près de lui, il lui saisit la tête avec la main gauche et la lui trancha d'un seul coup.

— Maintenant, ma chère tante, que faut-il faire ? dit-il en s'adressant à Kessa-Montéa.

Il faut, mon neveu, brûler selon l'usage le cadavre de mon mari, et, quand ses os seront réduits en cendre, continuer notre voyage.

Étendant sa flèche sacrée, le jeune prince commanda aux éléments de rassembler un bûcher, puis le bûcher formé, il y plaça le corps du Kâmpang et y mit le feu.

[1] L'épisode raconte que Sang-Sêl-Chey tira sur la femme que le yak Kâmpang avait entre ses bras, que cette femme disparut subitement, ce qui prouvait qu'elle n'était qu'une transformation, et que le yak fut blessé par la flèche que le prince lui avait envoyée. On voit par cela et par les notes précédentes que les variantes sont très importantes.

IX

Ce dernier devoir accompli, il monta sur son colimaçon avec sa tante et, suivi de son frère, ils se dirigèrent vers la frontière du royaume.

Ils arrivèrent ainsi le surlendemain dans le royaume du frère du Kâmpang, lequel venait de se réveiller après trois années de sommeil, et se promenait par la ville :

— Où allez-vous donc ainsi, chère belle-sœur ? dit-il à Kessa-Montéa, dès qu'il l'aperçut et qu'il l'eut reconnue marchant derrière Sang-Sêl-Chey.

— Je vais dans le royaume de Ouda-Banh-Téal, rendre visite au roi, mon frère, et le saluer de la part de mon mari, le Kâmpang votre frère, qui m'a donné un congé de quatre mois. Voici mon neveu Sang-Sêl-Chey, chargé de me protéger pendant le voyage.

— Je suis content de vous voir, reprit le frère du fameux Kâmpang, car je vais pouvoir vous rendre un petit service. Montez dans ma main et m'élevant dans les airs, je déploierai mes longues ailes et vous transporterai jusqu'à la frontière de mon royaume.

Les voyageurs montèrent dans sa main et le yak, prenant son vol, ainsi que le font les yak de son espèce quand ils s'approchent des pays habités par des hommes, les porta ainsi jusqu'à la frontière du

royaume, après quoi, ayant salué les voyageurs, il reprit la route aérienne qui menait à sa capitale.

— Sang-Sêl-Chey, dit la belle Kessa-Montéa, nous voici dans un pays peu éloigné du royaume des dragons où demeure ma fille adorée, la jolie Sophéal-Tévi, fille du yak Kâmpang que vous avez tué. Il faut l'aller chercher, car elle est votre cousine et j'ai grand désir de la voir.

Sang-Sêl-Chey, ayant installé sa tante et son frère dans un château isolé au milieu de la brousse et qui se trouvait à peu de distance de la frontière, monta sur son colimaçon merveilleux et partit pour le pays des dragons.

Il traversa la mer en passant sous les vagues toujours agitées et quelques jours après arriva dans le royaume qu'habitait sa cousine, la jolie Sophéal-Tévi.

Afin de se conformer à la coutume du pays, il rendit visite à tous les notables des villages qu'il traversait, et, en beaucoup de maisons on l'invitait à jouer aux échecs. Il y jouait avec toute la science que lui communiquait son arc, et si bien, que ses victoires se comptaient par centaines et ses défaites par zéro.

Le bruit s'étant répandu par tout le royaume qu'un homme qui venait d'y arriver battait aux échecs tous ceux qui jouaient avec lui, le roi des dragons, qui était un joueur habile et renommé, l'envoya chercher, afin de jouer avec lui.

Sang-Sêl-Chey, ne tarda pas à se rendre à l'invitation du roi des dragons, et celui-ci lui dit :

— Jeune voyageur, d'où venez-vous ?

— Roi des dragons, répondit le jeune prince, je viens de très loin pour jouer aux échecs avec les plus forts joueurs de votre royaume.

— C'est très bien cela, dit le roi, je veux jouer avec vous, mais si je vous gagne, que me donnerez-vous? Moi, qui suis roi de ce pays, si je suis battu par vous, je vous abandonnerai mon royaume.

— Si je perds, répondit Sang-Sêl-Chey, je vous donnerai mon arc sacré et ma flèche enchantée, mon sabre redoutable et mon colimaçon merveilleux.

— Qu'est-ce que c'est que cette flèche enchantée ? demanda le roi des dragons.

— Grand prince, c'est une flèche précieuse qui permet à ceux qui la possèdent d'obtenir tout ce qu'ils désirent[1].

— Alors, j'accepte votre enjeu, car cette flèche jouit d'une grande puissance.

— Mais moi, reprit Sang-Sêl-Chey, je n'accepte pas le vôtre. Je refuse votre royaume. Si je gagne la partie, je prendrai seulement votre femme et je l'emmènerai dans mon pays.

Le roi se mit à rire et la partie commença.

[1] Le jeune prince pouvait ajouter que cette flèche avait la propriété merveilleuse de revenir d'elle-même se placer sur l'arc enchanté, après avoir tué ou blessé l'adversaire.

Avant la fin de la journée, le roi des dragons ayant successivement perdu sept parties, son vainqueur lui dit :

— Voilà que vous avez perdu sept parties, que me donnez-vous?

— Je vous donne mon royaume, puisque je l'ai perdu, répondit le roi.

Je ne veux pas de votre royaume, je vous l'ai dit avant de jouer; je veux votre femme, parce que je l'ai gagnée.

— Ma femme, je ne vous l'ai pas promise, elle n'était pas dans l'enjeu et je refuse absolument de vous la donner.

— C'est bien, dit Sang-Sêl-Chey, je la prendrai par la force et je l'emmènerai dans mon pays.

Ayant prononcé ces derniers mots avec colère, il sortit de la salle de jeu, pénétra dans la chambre de la reine et, la prenant dans ses robustes bras, il s'enfuit avec elle.

Le roi des dragons, furieux, rassemble ses guerriers redoutables, qui n'ont jamais été vaincus, et les lance à la poursuite du ravisseur.

Sâng-Sêl-Chey les attend de pied ferme, les attaque, en tue un grand nombre et met les autres en déroute, puis reprenant Sophéal-Tévi dans ses bras, il s'élance vers la frontière du royaume, toujours monté sur son colimaçon merveilleux.

La reine enlevée, ignorant que son ravisseur était son cousin germain, se lamentait très fort et pleu-

rait. Aussi fut-elle bien surprise quand, Sang-Sêl-Chey l'ayant déposée dans le château isolé, elle se trouva devant sa mère, la belle Kessa-Montéa.

— Cet homme qui vient de vous arracher des bras du roi des dragons est votre cousin, lui dit cette dernière, et c'est sur mon ordre qu'il est allé vous chercher. Il a ces jours-ci attaqué le yak Kâmpang votre père et il l'a tué, puis il m'a amenée ici, d'où il doit nous conduire à mon frère, votre oncle, Préa-bat-séna-Kottarach, qui nous attend.

Sophéal-Tévi, à la nouvelle de la mort de son père, se mit à répandre les larmes qu'une fille doit toujours verser à la mort de ses parents.

X

Le lendemain, ayant été rejoints par les six Sdach-Péal, les voyageurs reprirent tous ensemble la route qui conduisait à la forêt que néang Kessa-Bopha et Bopha-Kessa habitaient.

Ils y arrivèrent le lendemain, ils y restèrent trois jours afin de se reposer.

Alors, les six Sdach-Péal se rappelant le conseil que leur avaient donné les six épouses du bout, leurs mères, s'entendirent pour se débarrasser par la mort de Sang-Sêl-Chey, leur frère.

— Venez avec nous visiter cette montagne, dirent-

ils un jour à leur frère, car ils avaient découvert un précipice profond, et ils espéraient pouvoir l'y faire tomber.

— Allons, répondit Sang-Sêl-Chey, je veux bien visiter cette petite montagne.

Et ils se mirent tous ensemble à gravir la colline.

— Oh! s'écria tout à coup un des six Sdach-Péal, le bel oiseau, venez donc voir le bel oiseau, oh! les belles plumes!

Les six jeunes hommes s'approchèrent du précipice et avec eux Sang-Sêl-Chey.

— Je ne le vois pas, dit-il.

Et il se penchait pour mieux voir.

— Tenez, là, lui dit l'un d'eux, sur ce petit arbrisseau.

— Je ne le vois pas.

Et il se penchait davantage encore parce qu'il voulait voir. Alors les six Sdach-Péal se jetèrent sur lui et le poussèrent dans l'abîme profond où il disparut.

— C'en est fait de lui, dirent-ils, allons-nous-en.

Et ils revinrent à la maison des deux femmes, où les attendaient Kessa-Montéa et Sophéal-Tévi.

— Où est mon fils, dit néang Kessa-Bopha? Il est sorti avec vous ce matin.

— Est-ce que nous savons? Il était avec nous et il a disparu à nos yeux sur la montagne. Nous ne savons ce qu'il est devenu.

— Que me dites-vous, s'écria la pauvre mère très

alarmée. Mon fils a disparu! Réach-Sey, Réach-Sey, prenez le sabre de mon fils, son arc sacré, son colimaçon merveilleux et partez à sa recherche, car il a disparu sur la montagne où il était allé se promener avec les six Sdach-Péal.

Réach-Sey s'étant armé des armes sacrées de son frère, salua ses mères et partit rapidement à sa recherche.

Cependant, les six meurtriers, convaincus qu'ils avaient tué Sang-Sêl-Chey, et qu'on ne retrouverait pas son corps, songeaient à partir.

— Venez, disaient-ils à Kessa-Montéa et à sa fille, venez, notre roi vous attend.

— Non, disait leur tante, je veux attendre le retour de Réach-Sey et ne pas partir d'ici avant de savoir ce qu'est devenu mon cher neveu.

— Si vous ne voulez pas nous suivre, lui répondirent les six princes, nous allons vous couper la tête à toutes deux.

Effrayées, les deux femmes consentirent à suivre les Sdach-Péal, mais leur cœur était triste et elles pleuraient la mort de leur neveu, car elles croyaient qu'elles ne le reverraient plus.

Elles arrivèrent ainsi très tristes, chez le Préa-bat-séna-Kottarach, mais leur tristesse disparut à sa vue, car il était si heureux de retrouver sa sœur et de connaître sa nièce qu'il ne savait quelles bonnes choses leur donner et quelles caresses leur faire.

— Maintenant, mes enfants, dit le roi vers le

soir, tous mes biens sont à vous, mais quel est celui qui est allé délivrer ma sœur, car je veux le connaître et lui donner mon royaume ?

— C'est moi, dit l'un.

— C'est moi, dit l'autre.

— Non, c'est moi, dit un troisième.

Et tous les six se jetant aux pieds du monarque essayaient de le convaincre et d'obtenir de lui la couronne et la puissance suprême.

Le roi était très embarrassé et sentait en lui monter une grande tristesse, lorsque sa sœur et sa nièce qui s'étaient absentées un instant rentrèrent :

— Ces six princes sont menteurs, dit Kessa-Montéa, aucun d'eux n'est venu nous chercher, aucun d'eux n'a lutté contre nos époux. L'homme qui nous a délivrées et a vaincu les armées des yak et celles des dragons, c'est votre fils, le fils de néang Kessa-Bopha, votre première femme, que vous avez chassée, c'est Sang-Sêl-Chey. Mais je ne sais ce qu'il est devenu; il nous a quittées un jour pour aller se promener avec les six Sdach-Péal sur une montagne; les six Sdach-Péal sont revenus, mais ils n'avaient plus Sang-Sêl-Chey avec eux. Ils l'ont peut-être tué.

— Oh! mes enfants, dit le roi, de quel crime odieux vous êtes accusés. Je vais ordonner une enquête, envoyer des mandarins partout, car je veux connaître la vérité.

XI

Cependant, Sang-Sêl-Chey n'était pas mort; les tévodas l'avaient vu tomber et l'avaient reçu sur leurs ailes, puis déposé sain et sauf sur le bord du précipice. De là, il avait pu regagner la demeure de ses deux mères et leur raconter l'attentat dont il avait été victime.

— Attendons, dirent les deux femmes, votre destinée s'accomplira.

Quelques jours après, un des mandarins envoyés par le roi arriva chez eux et, sans rien dire de ce qui l'amenait, prit des informations sur leur genre de vie, sur leur origine, sur les voyages qu'ils avaient entrepris.

— Grand roi, dit le mandarin, en reparaissant devant Préa-bat-séna-Kottarach, Sang-Sêl-Chey et sa mère vivent encore, ils demeurent au nord de votre royaume, au milieu d'une grande forêt, avec Réach-Sey et celle qui fut la *propone kandal*[1].

— Qu'on aille vite les chercher et qu'on les amène ici, commanda le roi.

Le mandarin repartit immédiatement et, se présentant devant les exilés, leur dit :

[1] Épouse du milieu, la seconde femme.

— Venez, venez vite, le roi vous attend.

— Nous ne pouvons pas nous présenter devant le roi; il nous a chassés en disant qu'il ne voulait plus entendre parler de nous, répondit Sang-Sêl-Chey.

Le mandarin insista, mais en vain, les exilés refusèrent de le suivre dans la capitale, et il dut se représenter seul devant le monarque.

— Kessa-Montéa, ma sœur, dit ce dernier, prenez des éléphants et mes palanquins les plus beaux, des gardes nombreux et allez en grande pompe chercher mes deux premières femmes que j'aime et mes fils, Sang-Sêl-Chey et Réach-Sey.

Quelques jours après Kessa-Montéa et sa fille présentaient au roi ses deux premières femmes et leurs fils, respectueux et dévoués.

—Vous avez sauvé ma sœur et ma nièce, Sang-Sêl-Chey, et j'ai promis mon royaume à celui qui me ramènerait la belle Kessa-Montéa, voici que je veux tenir ma parole. Je vous donne ma couronne et vous transmets le pouvoir suprême. Maintenant, voici ma nièce qui est veuve du roi des dragons et qui n'a point de mari; elle vous aime, je le sais, prenez-la pour épouse, je vous la donne pour qu'elle soit votre propone thom[1]. Réach-Sey, vous demeurerez avec votre frère et vous serez l'obbaréach, [le vice-roi] de son royaume; vous le servirez avec dévouement et

[1] Grande épouse, la première femme.

vous augmenterez sa puissance. Quant à vous, Kessa-Bopha, vous avez été ma grande épouse, soyez-la encore et que Bopha-Kessa vous aime toujours comme une sœur et reprenne sa place dans ma maison. J'ai été trompé par les astrologues qui ont vendu leur science, par mes six *propones chong* qui ont acheté leur science, par les six Sdach-Péal qui m'ont trompé et qui ont essayé de tuer mon fils aîné et de lui prendre son royaume et sa couronne ; ils seront punis. J'ai ordonné qu'ils auraient tous la tête tranchée.

Ainsi se termine l'histoire de Sang-Sêl-Chey, le roi puissant, le plus grand parmi les rois, qui commandait à des millions d'hommes et recevait l'hommage de cent rois ses vassaux, dans sa capitale fortifiée que nulle armée ne pouvait prendre, et dans un palais si magnifique qu'on eût dit qu'il avait été construit par les anges du ciel.

Note. — Ce récit paraît s'inspirer du *Jataka* 193, le *Chulla Paduma* (Petit *Paduma*) intitulé aussi *Mittadubhi* (qui trompe son ami). — J'hésite à dire que nous avons ici une version de ce *Jataka*, et cependant il y a des rapports qu'on ne peut nier. — Léon Feer.

Note. — Le satra qui suit est un épisode du conte précédent. Il pourrait être intitulé l'*Enlèvement de néang Kéo-Kessa-Somontéa*. Je le donne ici parce qu'il présente des variantes nombreuses et parce qu'il me paraît un fragment important du texte original que je n'ai pas encore pu me procurer en entier.

Le conte précédent n'est qu'un abrégé, une sorte de récit fait pour être dit de mémoire, le soir au cours de la veillée, sous les rayons pâles de la lune, par un conteur improvisé.

Je donnerai plus tard, d'après le texte original, la traduction de ce conte, qui pourrait bien être un *Jataka*, quand je l'aurai recueilli dans les monastères bouddhiques du Cambodge où il sert à divertir les bonzes et leurs élèves.

L'épisode que je donne aujourd'hui est le plus universellement connu, celui qu'on raconte le plus souvent, celui qu'on interprète à chaque instant sur la scène des théâtres cambodgiens, soit en le déclamant, soit en le dansant aux sons d'une musique bizarre et tapageuse qui, cependant, réjouit l'âme khmère et la transporte.

Les airs qui cadencent le pas des danseuses cambodgiennes, bien serrées dans leurs costumes en étoffes d'or tissé et les doigts ornés de longs ongles en or, sont nombreux et seulement indiqués, sur les *olles* (manuscrits sur feuilles de palmier) qui sont écrits pour le théâtre, par le titre d'une chanson populaire que les auditeurs reconnaissent dès les premières notes.

J'ai vu ces interprétations mimées qui rappellent beaucoup les danses javanaises que les visiteurs de l'Exposition universelle de 1889 ont pu admirer à Paris; je les ai vues sur la scène du Théâtre royal de Phnom-Penh exécutées par les femmes du palais et je les ai vues chez moi dansées par de jeunes garçons qui les mimaient avec une grâce charmante. Elles m'ont toujours très vivement intéressé et surpris.

LE SATRA DE PRÉA-SANG-SEL-CHEY

I

En ce temps-là, le prince Préa-Sang-Sêl-Chey, parcourant la grande forêt d'Hembopéan, arriva dans le royaume des yak[1] et parvint jusqu'au palais de leur roi, Préa-Van-Réach[2]. Ce grand roi des yak était frère du Kâmpang-Assora[3], un roi d'un autre royaume yak voisin; il vivait tout seul dans son château, sans femme, et son château était très éloigné dans la forêt de toutes les villes habitées par son peuple; personne ne pouvait parvenir jusqu'à lui.

Le palais du roi Préa-Van-Réach était aussi beau que les palais que les tévodas habitent dans les paradis; les murs étaient incrustés de diamants qui brillaient comme des étoiles, les entablements des portes et les toitures étaient couverts de pierres précieuses de toutes les couleurs.

Dans le parc, on voyait une mare d'eau limpide à demi cachée par les arbres qui l'ombrageaient.

[1] En pâli restitué *yakkha*, sorte d'être surnaturel.
[2] Roi fort.
[3] Kumbundas géant.

Quand Préa-Sang-Sêl-Chey pénétra dans cette splendide résidence, le roi des yak était absent ; il était allé se promener dans la forêt. Cette circonstance permit au visiteur de parcourir tout le palais et de tout admirer.

Dans la soirée, le yak Préa-Van-Réach rentra chez lui, et comme il était très fatigué, il fut de suite s'étendre sur sa natte où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil qui devait durer toute une année. Ses ronflements étaient si forts qu'ils rappelaient le bruit que fait le tonnerre au cours des premiers mois de l'année[1]. Il dormait si profondément que Sang-Sêl-Chey put pénétrer jusque dans la chambre du yak sans le réveiller ; il monta sur le lit pour secouer le dormeur, mais en vain, celui-ci ne se réveilla point. Alors, il retourna dans le parc, se baigna dans les eaux limpides de la mare ombragée, puis, cueillant dans les massifs des fleurs parfumées, il les plaça derrière ses oreilles ; il cueillit aussi des fruits bien mûrs et les mangea.

Sang-Sêl-Chey ayant désiré une voiture, le roi des cieux lui en envoya une ; il monta dedans, et, plein de joie, joli comme un rayon de soleil, il s'en alla entouré d'anges qui volaient dans les airs.

[1] Lunaisons *Chet* et *Pisack*, mars et avril.

II

Mais parlons du Kâmpang-Yak[1] :

Un jour qu'il s'ennuyait en son palais, il dit à sa femme Kéo-Sovan-Montéa[2] qu'il allait chercher des fleurs dans la forêt. Avant de la quitter il lui fit quelques recommandations :

— Ma bien-aimée, restez seule pendant mon absence, demeurez bien tranquille dans le palais ; ce soir, je reviendrai près de vous.

Cependant Kéo-So-Montéa, ne voulant pas laisser son époux sortir seul, le priait de la laisser aller avec lui :

— Cher époux, vous avez tort de me laisser seule au palais ; je désire vivement me promener avec vous. Permettez-moi de vous accompagner.

Le Kâmpang, ayant ainsi entendu parler son épouse, lui répondit :

—Si je vous permettais de venir avec moi, j'aurais grande honte. Les garoudas diraient que je ne puis quitter mon palais pour aller en n'importe quel lieu

[1] En pâli restitué, *Kumbhandas*. Les *Kumbhandas* ont pour chef *Virulho*, le régent du Sud.

[2] Le conte précédent donne Kessa-Montéa et plus loin nous trouvons le nom complet de la princesse : *néang Kéo-Kessa-So-Montéa*.

sans me faire accompagner de ma femme. Pour cette raison, je ne puis vous permettre de venir avec moi.

Ayant ainsi répondu, le Kâmpang prit directement son vol vers la forêt d'Hembopéan[1]. Dès son arrivée dans cette forêt, il y vit des arbres couverts de fleurs et chargés de fruits et [les voyant] il pensait à son épouse qu'il n'avait pas voulu emmener avec lui et qu'il avait laissée seule au palais. Il allait regardant les fleurs parfumées et disait :

— Quelles belles et bonnes fleurs il y a au pied de cette montagne ! Les oiseaux se posent couple par couple sur les branches des arbres et je suis seul ici. Je songe à mon épouse. Des pigeons verts[2] sont perchés sur le Popéal-Khê[3], des moineaux emportent dans leurs becs les fruits de l'arbre Popéal et s'en vont [les manger] sur l'arbre Po-Prey[4]. Les uns vont, les autres viennent. Je suis séparé de mon épouse. Les coucous chantent, l'un répond à l'autre ; ils s'envolent sans se perdre de vue et vont se poser ensemble sur l'arbre Tréang. Parce que j'ai quitté ma chère épouse, elle est triste et seule au palais, attendant mon retour avec impatience.

— Voici une mare d'eau claire qui se trouve au

[1] En pâli restitué *Hèmovan*, l'Himalaya.

[2] En cambodgien Lolok-Trang.

[3] Arbre dont l'écorce sert à teindre en jaune les étoffes des bonzes.

[4] Le *Ficus religiosa* des forêts, le banian des forêts.

pied de la montagne. Les poissons grands et petits nagent et emportent les fleurs du Pralit[1]. Comme je me serais amusé ici avec mon épouse; seul, que puis-je faire? Lorsque les fruits du Kralanh[2] tombent dans l'eau, les poissons les entourent et je pense à mon retour.

— Je vois aussi des poissons qui emportent les fleurs aux couleurs variées du Hanchan[3], et ces fleurs me rappellent les belles ceintures de ma chérie.

Quand le soleil disparut derrière le sommet du mont Somérou, le Kâmpang-Yak fut chercher des fleurs dans la grande forêt.

III

Revenons maintenant à Préa-Sang-Sêl-Chey.

Accompagné des célestes qui volaient dans les airs, le prince Préa-Sang-Sêl-Chey avait pris la direction du palais que néang Kessa-Montéa, la femme du Kâmpang, habitait.

Y étant arrivé, il vit le palais et demanda aux célestes de son cortège de lui dire quel en était le maître. Les anges lui répondirent que ce palais appartenait au Kâmpang-Yak, le roi puissant des yaksa.

[1] Espèce de nénuphar blanc.
[2] Arbre à fruits gros comme une noisette, à chair rouge.
[3] Fleur mythologique.

— Tout le monde a peur de lui, [ajoutèrent les célestes]. Nous allons nous prosterner à vos pieds et vous prier de quitter ces lieux, car nous craignons, ô roi, que le Kâmpang revienne et qu'il nous trouve aux environs de son palais.

Bien qu'il entendit ainsi parler les célestes, le prince n'avait point peur.

Il monta subitement sur le colimaçon Sang et s'avança jusque devant la porte du palais sans rien craindre. Cette porte était solidement fermée et ne pouvait être ouverte du dehors. Il appela un grand nombre de fois, mais sans pouvoir obtenir une réponse.

Cependant [à l'intérieur], néang Kessa-Montéa, entendant appeler, ne répondait pas et faisait comme si elle n'entendait point. S'étant approchée de la porte pour voir qui frappait, qui appelait, elle vit que c'était un homme jeune et beau. Alors elle se demanda si cet être jeune était un homme ou un yak, un garouda ou un esey[1].

Le prince ayant appelé plusieurs fois sans avoir obtenu une réponse, demanda :

— Est-ce un homme, est-ce un fantôme qui habite ce palais ? Pourquoi ne veut-il pas répondre ?

Néang Kessa-Montéa entendant ces paroles, avait bien envie de répondre, mais elle en était empêchée

[1] Un ermite.

par la pensée que son mari pouvait arriver, la surprendre avec ce jeune homme et se fâcher contre elle. Cependant elle résolut de répondre au jeune homme :

— S'il n'est pas content de moi, que le Kâmpang me fasse tout ce qu'il voudra, pensa-t-elle, je fermerai les yeux et j'attendrai avec patience.

Alors elle répondit au prince :

— Quel est celui qui m'appelle? Si mon mari venait en ce moment, vous voyant ici, il entrerait dans une grande colère et vous tuerait assurément. Descendez donc et allez-vous-en de suite. Vous n'avez donc pas peur des yaksa que vous demeurez là sans bouger? Mon mari est allé chercher des fleurs [dans la forêt]; il m'a laissée seule au palais pour le garder. Suis-je donc une femme prostituée pour que vous m'appeliez comme vous le faites? Ce palais appartient au Kâmpang, le grand et puissant roi des yaksa; tous les célestes ont peur de lui.

Le prince ayant entendu néang Kessa-Montéa parler ainsi, lui répondit :

— Ouvrez la porte, n'ayez aucune crainte. Je ne veux vous demander qu'un renseignement.

Néang Kessa-Montéa, ayant regardé par la fenêtre, vit que le prince était jeune et d'une grande beauté; elle trouva qu'il ressemblait à son frère Séna-Kottarach[1] et elle vint ouvrir la porte. Puis elle lui dit :

[1] Une autre leçon me donne Codarach.

— De quel pays êtes-vous? Comment vous appelez-vous et comment s'appellent vos parents?

Le prince répondit:

— Mon père est un puissant roi du monde. Son nom est Séna-Kottarach et celui de ma mère est Batam-Méa[1]. Nous habitons le royaume d'Oda-Banh-Chal[2]-Réach-Krong-Cray[3]. Mon père et ma mère m'ont raconté qu'ils avaient une sœur nommée néang Kessa-Montéa, et que cette sœur a été volée par le yak. Depuis ce vol [de leur sœur] ils sont plongés dans de sombres rêveries, pleins de tristesse, car toujours ils pensent à néang Kessa-Montéa. Ils m'ont envoyé à sa recherche; j'ai promis de l'amener avec moi si elle n'a pas été dévorée par les yaksa. En tous cas, je ne dois pas revenir près d'eux sans leur apporter des renseignements précis.

Néang Kessa-Montéa, ayant entendu ces paroles, embrassa le prince, et, pleurant de grosses larmes de joie, elle disait:

— C'est moi qui suis la sœur de votre père. Je ne l'ai quitté que parce qu'un yak m'a violemment enlevée de son palais pour m'amener en ce pays où je suis seule [de ma race].

Ayant ainsi parlé, elle baisa la tête du prince son neveu et l'interrogea:

[1] Fleur épanouie.
[2] La leçon précédente donne Téal.
[3] Royaume de Oda-Banh-Chal.

— Mes frères sont-ils demeurés en bonne santé ? Parlez-moi des mandarins et des habitants.

Le prince Préa-Sang-Sêl-Chey parla en ces termes à sa tante :

— Mes parents et les mandarins du royaume sont en bonne santé. Ils sont heureux, mais moi j'ai beaucoup souffert depuis que j'ai quitté notre royaume. J'ai traversé les grandes forêts, j'ai monté et descendu sept montagnes et j'ai traversé sept grands bassins[1]. J'ai rencontré des garoudas, des nagas, des yaksa, des pithayaksa[2] nombreux sur toutes les routes.

La tante l'interrompit pour dire :

—Vous êtes bien petit ; lorsque vous avez rencontré les grands yaksa qui sont grands comme les yaksa du mont Somérou-Réach, n'avez-vous point eu peur, mon fils ?

Le prince répondit à sa tante :

—Je n'ai pas peur des grands yaksa. Je les regarde comme on regarde des poulets et je les compare à la salive que l'on crache à terre. Ce sont eux qui ont peur de moi. Je suis petit, mais j'ai la puissance et la force du bon diamant. C'est pour cette raison, ma chère tante, que je suis venu vous chercher, suivant les ordres de mon père.

[1] Probablement les sept montagnes et les sept mers concentriques qui entourent le mont Mérou.

[2] En sanscrit-pâli *Pithi*, fantômes, ombre, revenants, et *Yaksa*, agrès.

— Ne parlez pas comme cela, mon fils, les yaksa sont grands et forts, et je n'ai point encore vu avec mes yeux les effets de votre puissance.

Sang-Sêl-Chey, ayant ainsi entendu parler sa tante, lui répondit :

— Ne craignez rien, chère tante; puisque vous ne croyez pas [à ma puissance], je vais tirer avec mon arc afin que vous en voyiez les effets.

Alors le roi décocha une flèche avec son arc. Le bruit que fit cet arc magique [en lançant la flèche] fut si fort, que la terre de toute la région trembla et parut devoir se fendre et se creuser.

— Connaissez-vous ma puissance maintenant? Pensez-vous que je puis lutter avec les yaksa? Mon intention est de ne pas vous laisser entre les mains du Kâmpang; je veux le tuer et vous emmener en notre pays.

Néang Kessa-Montéa, voyant la puissance de son neveu, se mit à le flatter en disant :

— O Sang-Sêl-Chey, mon fils, écoutez-moi. Il faut que vous sachiez une chose que je ne vous ai pas dite. Je suis l'épouse du yak depuis le temps auquel il m'a volée; ce n'est pas tout : j'ai de lui une fille, [je ne puis vous suivre]. Vous allez retourner au palais de mon frère, vous vous prosternerez devant lui, et vous lui direz que je suis ici en bonne santé, que je vis très paisible et que vous avez vu tout cela avec vos yeux.

Le prince se fâcha en entendant parler ainsi sa tante, et il dit :

— Vous ne regrettez donc pas votre famille, que vous abandonnez la race à laquelle vous appartenez ? Mon père vous considère comme sa propre mère. [Depuis qu'il vous a perdue], il vit plongé dans la tristesse et dans la douleur, il mange sans bonheur. Si vous ne changez pas d'avis, si vous continuez d'aimer le yak, je ne vous quitte pas. J'attendrai ici près de vous que vous consentiez à me suivre en notre pays.

Néang Kessa-Montéa, ayant écouté les paroles de son neveu, lui répondit :

— Eh ! mon malheureux fils, vous devez écouter mes paroles : je n'abandonne pas notre race non plus que votre père, mais je suis très embarrassée. Nul, parmi les hommes, n'a jamais quitté son amante sans mille regrets. Ayez pitié de moi et retournez près de mon frère ; dites-lui que vous n'avez pas pu me retrouver.

Le prince, ayant entendu ainsi parler sa tante, répondit :

— C'est à cause de vous, ma tante, que j'ai pris la peine de venir jusqu'ici, sans jamais m'épargner. Je ne pars pas, je ne veux pas faire ce que vous dites, parce que je ne veux pas retourner près de mon père sans vous ramener à lui, parce que je ne veux pas mentir et lui dire que je ne vous ai pas trouvée. L'ordre qu'il m'a donné est formel et précis ; je dois

obéir et ne jamais mentir. Vous devriez avoir le caractère de mon père; pourquoi êtes-vous différente? Vous vous plaisez avec le yak et vous le reconnaissez pour votre protecteur. Vous n'observez plus les préceptes sacrés et vous avez oublié les divins enseignements. Vous êtes devenue une femme qui fréquente le yak. On peut vous comparer tous les deux au bœuf aveugle et au bouvier fou. Vous vous figurez être paisible ici et vous ne voyez pas venir la douleur et l'affliction. Le Bouddha a prêché, il a principalement recommandé d'observer les préceptes et de faire l'aumône. Vous n'observez plus rien et vous ne faites pas l'aumône. Vous refusez de venir en notre pays afin de demeurer toujours avec le yak. Après votre mort, vous serez malheureuse dans un lieu d'enfer.

La tante, ayant ainsi entendu parler son neveu, répondit ceci :

— Quand vous m'emmènerez, le yak, mon époux, s'élancera après nous pour me chercher, il risquera sa vie cent fois pour me reprendre, et il vous fera la guerre jusqu'à ce qu'il soit tué. Alors, quand il aura été tué par vous, on dira que j'ai tué mon époux. Le Bouddha n'a-t-il pas enseigné dans les [textes] pâlis que la femme qui tuera son époux souffrira mille tourments dans un lieu d'enfer? Or, si mon époux est tué à cause de moi, je souffrirai mille peines dans les enfers. Attendez, je proposerai au yak de nous accompagner [en notre pays]. Je connais son carac-

tère : il m'aime beaucoup; depuis que je suis son épouse, je puis lui dire tout ce que je veux sans jamais le fâcher.

Le prince, entendant sa tante lui faire cette proposition, répondit :

— Le yak ne voudra pas nous accompagner, il ne voudra pas écouter vos propos et vous ne pourrez plus retourner en notre pays.

Alors néang Kessa-Montéa se mit à flatter son neveu; elle lui donna à manger. Mais, quand il fut rassasié, le prince que les gentillesses de sa tante n'avaient pas troublé la pressa très vivement de partir immédiatement.

IV

Comme le Kâmpang-Yak se promenait dans la forêt, il sentit, de par la puissance de Préa-Sang-Sêl-Chey qu'il avait mal à la tête ; ses yeux étaient rouges et douloureux. Malade, il s'inclina vers la terre et tomba croyant qu'il allait mourir ; sous lui les arbres s'écrasèrent comme de la poussière et, sur la montagne, la place où il tomba garda la trace de son corps. Il se redressa avec peine et s'efforça en volant de quitter la forêt d'Hembopéan et de rentrer à son palais. On entendait alors comme un grand bruit d'orage.

Le prince, ayant entendu ce bruit, demanda :

— Ma tante, quel est donc ce bruit que nous entendons et qui ressemble à celui que fait un grand orage?

La tante répondit:

— Ce bruit annonce le retour de mon époux. Laissez-moi, mon fils. Je vais flatter le yak et j'obtiendrai peut-être de lui ce que je désire. Taisez-vous et cachez-vous silencieux entre les pétales de cette fleur de nénuphar.

Le prince se cacha entre les pétales d'un nénuphar et s'y dissimula assez bien pour que le yak ne le pût voir.

Quand le Kâmpang-Yak fut arrivé en son palais, il appela son épouse et lui demanda ses soins, parce qu'il avait un grand mal de tête.

Il disait à sa femme :

— Je sens tout autour de moi l'odeur de l'homme et je me trouve extraordinairement mal. Ma chère épouse, si tu as ici des parents venus pour te voir, dis-le-moi sans mentir.

Alors néang Kessa-Montéa, ayant entendu le yak lui parler en ces termes, lui dit :

— Vous avez couru après les femmes, depuis ce matin jusqu'à ce soir, et maintenant vous croyez que j'ai ici des parents venus pour me voir. Des Esey, des Pithayaksa, des Garoudas, des Tévodas qui sont des puissances peuvent arriver jusqu'ici, mais comment pouvez-vous imaginer que mes parents qui sont

de race humaine, qui ne savent pas voler dans les airs, puissent venir ici? Vous êtes absent [du palais] depuis ce matin, et vous venez en ce moment effrontément me dire que vous avez mal à la tête. Vous êtes astucieux et vous me trompez.

Le Kâmpang, ayant entendu son épouse, répondit ainsi :

— Je ne suis pas un menteur. J'ai vraiment mal à la tête; je ne puis ni la relever ni la tourner.

Ayant ainsi parlé, le yak tomba à terre, au travers de la porte, et perdit connaissance.

Alors néang Kessa-Montéa, voyant son époux à terre et malade, se mit à le soigner. Elle le tira de son évanouissement et soutint sa marche jusqu'à son lit. Lorsqu'il fut un peu mieux, elle lui dit :

— Je suis toujours votre épouse. N'êtes-vous plus content de moi ?

Alors le yak embrassa tendrement son épouse en lui disant :

— Je pense toujours à vous et je vous compare à ma vie. Lorsque je vous quitte un instant, je songe à vous, et malgré moi je suis triste et malheureux. Ni le jour ni la nuit, je ne puis m'éloigner de vous sans être torturé.

Néang Kéo-So-Montéa répondit :

— Oh! vous n'êtes point ce que disent vos paroles. Vous ne parlez qu'avec votre bouche : toutes vos paroles sont des mensonges d'effronté. En vérité, si on ne vous connaissait pas, on vous croirait. D'ordi-

naire, quand vous allez cueillir des fleurs [dans la forêt], vous rentrez de bonne heure. Je ne crois point que vous ayez pensé à moi tout le temps, ainsi que vous le dites. Aujourd'hui, vous avez été avec des femmes, et voilà que vous rentrez tard et malade.

Le Kâmpang répondit :

— Oh ! mon épouse, quelles femmes puis-je rencontrer dans la forêt ? Je n'en ai pas vu. Si je me suis attardé, c'est parce que j'avais mal à la tête. Je ne mens pas à cause des femmes. Tous les jours je n'ai de pensées que pour vous.

Ayant entendu le yak parler ainsi, néang Kéo-So-Montéa lui dit :

— Si vous êtes vraiment content de moi, vous pouvez bien accéder à ma demande. Voulez-vous me laisser aller voir mon frère, le voulez-vous?

Le Kâmpang répondit :

— Je ne puis vous permettre d'aller voir [votre frère], parce que je ne puis plus vivre heureux sans vous. Lorsque je m'absente [du palais] pour chercher des fleurs, je songe sans cesse à vous.

En parlant ainsi, le yak s'était endormi. Alors, néang Kéo-So-Montéa, voyant qu'il dormait d'un profond sommeil, se mit à le secouer en disant :

— Mon époux, j'ai rêvé que je suis déjà de retour de mon pays, que j'ai vu mon frère et mes cousins. J'étais très heureuse dans mon sommeil, maintenant je suis triste et je pense sans cesse à eux. Ayez pitié de moi, et venez sept jours avec moi voir mon frère

et mon pays. Nous reviendrons ensuite. Je ne mens pas, mon cher époux, je vous promets de revenir avec vous sans manquer. Il faut absolument que je voie mon frère, parce que je crois qu'il est plongé dans la tristesse et dans la douleur [à cause de moi]. D'autre part, j'ai grande envie de le voir. Du jour où vous m'avez prise comme épouse jusqu'à ce que j'aie un enfant, vous ne m'avez pas conduite en mon pays; vous devez aujourd'hui m'y accompagner.

Le Kâmpang lui répondit :

— Il est inutile, ma chère femme, que vous alliez voir votre frère. Il est dans une situation florissante, toujours heureux avec ses femmes et les dignitaires de son royaume. Si vous m'abandonnez pour aller en votre pays, je demeurerai plongé dans la douleur et dans la tristesse. Je ne me suis jamais fâché contre vous, pourquoi voulez-vous me quitter et me laisser seul ?

Ayant ainsi entendu parler son époux, néang Kéo-So-Montéa devint triste; elle sentit se briser quelque chose en sa poitrine, à cause de son neveu qui voulait l'obliger à retourner en son pays.

Le Kâmpang continua :

— Mieux vaudrait me tuer que me quitter. Sans vous, je ne pourrai pas vivre.

Alors il s'endormit et bientôt il ronfla avec le bruit du tonnerre qui s'entend au loin.

En ce moment, le prince qui était dans une Batom-

méa[1] où il attendait, sortit de cette fleur, s'avança vers le palais et s'approcha de sa tante, en lui disant :

— Que ferons-nous maintenant que le yak ne veut pas vous laisser partir?

Néang Kéo-Montéa, voyant son neveu, lui dit :

— Ne soyez pas si impatient, mon fils, lorsque le yak se réveillera, je lui demanderai de nouveau de me laisser partir.

Le prince répondit à sa tante en ces termes :

— Je ne peux pas attendre encore. Voici que le yak ronfle avec des ronflements assourdissants. On ne sait quand il se réveillera. Vous regrettez le yak et vous ne pensez pas à votre frère. Vous ne parlez ainsi qu'afin de ne pas retourner auprès de lui. Si vous ne consentez pas à me suivre pour revoir mon père, je vous avertis que je serai obligé de vous tirer par les mains hors de ce palais [et de vous emmener de force]. Je vous entraînerai en courant jusque dans notre patrie. Je ne veux plus avoir confiance dans vos paroles.

Lorsque la princesse So-Montéa vit que son neveu était sans pitié pour elle, elle se mit à pleurer à grosses larmes et à embrasser les pieds de son époux.

— O mon mari, [disait-elle], je vous aime dans mon cœur, et vous dormez, ignorant que bientôt nos poitrines seront à jamais séparées. Quand vous

[1] Il est dit plus haut que cette fleur était une fleur de nénuphar, un *Batom méa*, fleur épanouie.

réveillerez-vous[1] ? Je vis à vos pieds dans ce beau palais, depuis bien longtemps déjà, et voici qu'aujourd'hui le malheur veut que nous soyons séparés. Époux, nous avons eu un enfant, une fille, et sans vous je vivrai plongée dans la tristesse et dans la douleur. Oh ! j'ai la poitrine embrasée par la douleur. Je pars et je pense que je ne pourrai plus revenir. Restez, ô mon époux, et adieu, adieu, je vais voir mon frère en son borey[2]. Je n'ai pas de haine pour vous, ô mon époux, mais je suis dans une situation difficile. A partir d'aujourd'hui nous ne verrons plus nos figures. Vous et moi, nous sommes tombés dans le malheur ; on vient rompre nos liens d'amour et de bonheur.

En ce temps, le prince voyant qu'il était tard, s'approcha de sa tante et lui dit :

— Allons, ma tante, dépêchons-nous de partir. Ne perdons pas de temps.

La princesse So-Montéa prit alors son mouchoir, et, regardant le yak qui dormait, elle se mit à pleurer ; des sanglots soulevaient sa poitrine. Elle partit, fut jusqu'à la porte [du palais], puis se retournant vers son neveu, elle lui demanda de la laisser retourner prendre dans sa chambre, au pied du lit, des écharpes qu'elle avait oubliées. Revenue près du lit où

[1] Allusion au sommeil d'une année qui est le sommeil habituel des yaksa d'après les Cambodgiens.

[2] Royaume.

dormait le yak, elle le pinça très fort afin de le réveiller, mais, en vain, le yak ne sortit point de son profond sommeil. Alors elle pleura en disant :

Eh! mon pauvre et cher époux, nous avons l'habitude de nous réjouir ensemble. Depuis que nous sommes époux, vous ne m'avez jamais quittée et voilà qu'il me faut vous abandonner. Oh! quel bonheur serait le mien si je pouvais mourir en ce moment et renaître pour une autre existence; cela vaudrait mieux pour moi que de rester vivante loin de mon époux.

Cependant le prince Sang-Sél-Chey s'adressant à sa tante, lui disait :

— A quoi pensez-vous? Quel malheur vous arrive?

Alors, la princesse sortit rapidement du palais, puis, s'arrêtant, elle dit à son neveu :

— Attendez-moi ici, mon cher neveu, j'ai oublié mon épingle.

Elle rentra de nouveau au palais, très triste, pleurant, la poitrine oppressée à se briser sous l'effort des sanglots. Parvenue près du lit de son époux, elle se mit à lui parler, à se plaindre, mais le yak dormait et ne faisait aucun mouvement.

Le prince attendait au dehors et s'impatientait. Il disait :

— Ma tante, partons vite; si nous attendons encore un peu le yak se réveillera. Partons tout de suite.

La princesse entendit les appels de son neveu et

ses sanglots redoublèrent. Elle sortit, mais comme elle allait franchir la porte du palais, elle s'arrêta pour dire à son neveu :

— Attendez, ô mon fils, attendez-moi ici un instant. Voici que j'ai encore oublié les bijoux d'oreille que j'ai déposés sur mon lit. Il faut absolument que je retourne les prendre. Je ne puis abandonner des objets aussi précieux.

Disant ainsi, elle retourna rejoindre son époux. Il dormait encore et ne paraissait pas devoir bientôt se réveiller. Alors, elle pleura de nouveau des larmes qui brûlaient et coulaient abondantes et pressées sur ses joues. Une douleur intérieure la courbait sur la couche du yak ; elle souffrait comme si on lui eût arraché le foie par poignées ; elle souffrait à mourir. Se traînant vers la porte en songeant à son époux, elle dit :

— O ma porte, lorsque mon époux sera réveillé, tu lui diras que je suis partie pour retourner en mon pays ; tu lui diras de ne plus penser à moi.

Cependant le Préa-Sang-Sèl-Chey, trouvant que sa tante mettait beaucoup de temps à sortir du palais, lui cria :

— Si vous regrettez toujours le yak, si vous refusez de me suivre encore, chère tante, je serai obligé d'aller à vous et de vous couper la tête. Alors, cette tête, je la porterai à mon père, afin de lui montrer que je suis venu ici. Votre tête témoignera que je suis arrivé jusqu'au château du yak.

Surprise d'entendre son neveu la menacer, la princesse lui dit :

— Mon fils, voulez-vous me conduire en votre pays ou bien voulez-vous me tuer? Dites-moi quelle est votre intention.

— En vérité, ma tante, je vais vous tuer ainsi que je viens de vous le dire si vous refusez plus longtemps de me suivre. Si au contraire vous me suivez de bonne volonté en notre pays, je vous conduirai à mon père, conformément aux ordres royaux qu'il a donnés.

Alors, ayant fait monter la princesse près de lui, sur le colimaçon Sang, il l'entraîna dans la nuit loin du palais jusqu'à une distance de trois juch[1]. Ayant rencontré un très beau temple en pierres couvertes de sculptures magnifiques et de diamants brillant des plus vives couleurs, il s'y arrêta pour manger les aliments que les célestes avaient transformés[2]. Après le repas, il dit à sa tante :

— Demeurez dans ce temple. Je vais aller combattre le Kâmpang. Je viendrai vous rejoindre quand je l'aurai tué.

[1] Du pâli *joyana*, environ 16 kilomètres.

[2] Un lettré me dit que les célestes, ou anges du paradis d'Indra, ont la puissance de transformer tous les objets qu'ils rencontrent et qui ne sont pas des aliments, les pierres par exemple, en vivres succulents et en toutes choses qu'ils désirent.

En entendant ces paroles de son neveu, la princesse fut prise de pitié pour son époux ; elle adressa ces paroles à son neveu :

— Mon fils, j'ai beaucoup réfléchi. Je ne veux pas que vous alliez tuer le yak, car je crains que ce meurtre vous porte malheur.

Le prince Préa-Sang-Sêl-Chey ayant entendu les paroles de sa tante qui voulait l'empêcher de tuer le yak, lui dit :

— J'ai la force de me contenir, mais le yak n'aura pas celle de résister à sa haine et à ses désirs.

Étant ensuite descendu du temple, il prit une dalle de pierre et l'appliqua sur la porte qu'il avait au préalable fermée avec soin. Ceci fait, il marcha hardiment, fièrement, sans rien craindre.

V

A ce même instant. le Kâmpang dormait profondément, et ses ronflements ébranlaient la terre. Le prince Préa-Sang-Sêl-Chey se dirigea en droite ligne vers le palais du yak.

Y étant parvenu, il entra dans la cour extérieure du palais et poussa la porte. Il pénétra dans la chambre qui précédait celle du yak et souleva le rideau [qui servait de porte] afin de le chercher. Il reconnut qu'il dormait. Il prit son glaive sacré et lui trancha la tête.

Le Kâmpang, sentant qu'on lui coupait la tête donna un si terrible coup de pied dans la muraille que celle-ci s'écroula et qu'il tomba à terre [de sur le lit où il était couché]. Bien que sa tête fût à terre, il eut la force de prononcer quelques formules magiques qui, de suite, le transformèrent en sept Kâmpang-Yaksa, si gros et si grands qu'on ne peut les comparer à d'autres yaksa. Ces sept yaksa étaient si furieux et si irrités qu'ils faisaient les plus affreuses grimaces et se mordaient les lèvres. Trapus et ramassés sur eux-mêmes, ils sautaient et menaçaient le jeune prince. Celui-ci les attaqua tous les sept avec son glaive enchanté et les tua. Mais ils avaient à peine expiré, qu'ils renaissaient d'eux-mêmes au nombre de 49 yaksa. Le prince les attaqua encore et les tua, mais alors ils reparurent au nombre de 343 Kâmpang. Le prince les attaqua encore et avec son arme enchantée il les tua, mais ils renaquirent au nombre de 2,401. Le prince les tua encore; ils reparurent au nombre de 19,847; il les attaqua et les tua, ils furent 117,849 yaksa terriblement armés, qui entouraient le prince et tourbillonnaient autour de lui comme les mouches quand elles attaquent un éléphant. Le prince les attaqua et les tua, mais alors ils renaquirent d'eux-mêmes au nombre de 822,843 yaksa. Le prince avait huit fois vaincu le Kâmpang-Yak et l'avait tué huit fois.

A ce moment, les Kâmpang-Yak récitèrent des formules magiques et de suite ils devinrent un yak gros

comme le mont Somé[1]; ce yak [qui n'était autre que le Kâmpang], s'envola vers les montagnes du Chakralaval[2] pour appeler tous les yak à son secours, et disait :

— Eh ! tous les yaksa qui vous trouvez dans la forêt Hembopéan, vous qui avez l'habitude de combattre, venez vite, parce que quelqu'un est venu voler mon épouse. Je vais vous conduire à la poursuite du ravisseur, car il faut absolument que nous l'arrêtions.

Les yaksa furent heureux d'être appelés par le Kâmpang et de suite ils se rassemblèrent en très grand nombre. Il en arrivait sans cesse et bientôt ils furent si nombreux que la terre fut sur le point de se renverser. Ils s'élevèrent dans l'air en poussant leur cri de guerre et la lumière du soleil en fut obscurcie.

VI

Revenons maintenant au prince Sang-Sêl-Chey.

Voyant qu'il avait vaincu tous les yaksa, il retourna au temple où il avait laissé sa tante. Ayant enlevé la pierre qui fermait la porte, il pénétra dans l'intérieur du temple et, y trouvant sa tante, il lui dit :

[1] Somérou, le mont Mérou, le pic central de l'Himalaya.

[2] En pâli restitué *Çakkavalapabbato*, les hautes montagnes qui enserrent le monde des hommes et lui servent de limites.

— Ma tante, j'ai plusieurs fois tué le Kâmpang-Yak, mais chaque fois il est rené de lui-même sept fois plus nombreux. Quand il a eu reconnu que ma valeur était grande, il a battu en retraite pour se retirer en son pays.

La tante répondit :

— Mon fils, si le yak n'est pas mort, croyez-moi, il reviendra sans retard, car, dans la forêt d'Hembopéan, il y a beaucoup de yaksa qui sont des guerriers fameux.

Le roi lui répondit :

— Je n'ai rien à craindre des yaksa.

Pendant ce temps, le Kâmpang ne pouvant prévenir le Préa-Van-Réach, son frère, parce qu'il était encore endormi, faisait battre le tam-tam de guerre et rassemblait ses soldats.

Le Khon-Pech et le Krey-Set, chefs de guerre, marchaient au milieu de leurs guerriers, fiers et sans crainte aucune. Le Khon-Pech qui a remporté plusieurs victoires forme l'avant-garde avec un corps d'armée qui remplit quinze mers (?); le Kray-Set forme l'aile droite avec un corps d'armée qui remplit quatre mers. Tous ces guerries sont armés d'armes terribles. Le Khon-Yong forme l'aile gauche avec un corps d'armée qui remplit quatre mers. Quant au Khon-Yo, il commande cent milliards (*muys en cot*) de yaksa forts et robustes, exercés et adroits. Au milieu d'eux marche l'éléphant qui sert de monture au Kâmpang.

Les yaksa se sont transformés par leur puissance en animaux de toutes sortes. Voici comment : La tête de l'un ressemble au Réach-Chéa-Sey [1], mais le corps est resté yak ; l'autre a la tête d'un Koch-sa [2], mais le corps est resté yak. C'est en récitant des formules magiques qu'ils peuvent ainsi se transformer.

Parmi les guerriers yaksa, les uns montent des bœufs, les autres ont des tigres pour montures.

Le Kâmpang-Yak a la tête ceinte d'une couronne incrustée de pierres précieuses et de magnifiques décorations aux couleurs éclatantes. Il est monté sur l'éléphant Mekhala, qui est plus haut sur les cieux que le mont Mérou.

A ce moment même, les célestes, au paradis, apprenant que le Kâmpang marchait avec une armée, étaient remplis de stupeur ; ils quittaient leur paradis pour s'enfuir. La lune et le soleil effrayés perdaient l'esprit à la vue de l'armée des yaksa qui s'avançait pour faire la guerre.

Cependant, le Kâmpang faisait sonner des conques marines et faisait pousser trois cris de guerre par tous ses soldats ; et, partout, au sein des corps d'armée on battait le tam-tam des combats.

Étant parvenu devant son palais, le Kâmpang-

[1] Sorte de lion mythologique. Ce *Réach-chéa-Sey* auquel les Yaksa transformés ressemblent, paraît être le frère de Préa-Sang-Sêl-Chey, qui, dans le conte précédent, est appelé Réach-Sey.

[2] Éléphant.

Yak mit pied à terre et fut se placer sur son trône d'or incrusté de pierreries.

Alors le Khon-Pech et le Krey-Set, ses deux chefs de guerre, s'avancèrent et lui parlèrent ainsi :

— Ne vous inquiétez pas ; nous trouverons le moyen de nous emparer du ravisseur. Laissez-nous faire, demeurez en votre palais. Il n'est pas allé bien loin, nous saurons [l'atteindre].

Le Kâmpang, ayant entendu ses deux officiers, se prit à espérer ; il était très content et sa figure était joyeuse. Il leur distribua quelques bijoux d'un grand prix, puis il fut s'étendre sur son lit.

Les deux chefs s'étant retirés, firent battre le tam-tam de guerre et pousser trois fois le cri des yaksa. Quand l'armée s'ébranla pour se mettre en route, la terre trembla et fut sur le point de se renverser. Cette marche des yaksa produisit un bruit si terrible qu'il fut entendu dans le temple où le prince Préa-Sang-Sêl-Chey se reposait avec sa tante. Les yaksa étant arrivés au temple le cernèrent, car ils étaient bien convaincus que le prince et la princesse y étaient enfermés.

Lorsque néang Kéo-So-Montéa vit l'armée des yaksa, elle fut très effrayée et fut prévenir son neveu. Celui-ci, voyant que sa tante était effrayée, lui dit :

— Ne vous inquiétez pas, ma tante, je n'ai pas peur des guerriers yaksa, fussent-ils cent fois plus nombreux que ceux qui nous entourent que je les

vaincrais. Je les vois comme des grains de poussière, ou comme des mouches qui s'attaquent à un éléphant. Vous allez voir quelle est la puissance de mon arc. Alors il écrivit quelques mots sur une feuille de palmier, la fixa à une flèche et prenant son arc il décocha cette flèche dans la direction du pays de Réach-Chéa-Sey.

A ce moment, le Réach-Chéa-Sey reçut la lettre que la flèche du Préa-Sang-Sêl-Chey lui avait apportée. Il apprit en la lisant que le jeune prince et sa tante étaient en danger. Il recommanda aux célestes de bien garder les six princes[1] [ses frères] et de suite il prit son vol afin de rejoindre le prince.

Alors Sang-Sêl-Chey, s'étant baigné avec de l'eau lustrale, ayant mis la couronne de diamants sur sa tête et s'étant couvert de décorations faites de pierres précieuses, parut plus beau que les célestes. Il monta sur le Réach-Chéa-Sey avec sa tante et, précédé du colimaçon Sang, il s'éleva fièrement dans les airs et passa courageusement devant l'armée des yaksa.

Khon-Pech et Kray-Set, apercevant le prince et la princesse qui passaient montés sur le Réach-Chéa-Sey, envoyèrent des guerriers courageux pour les cerner et s'emparer d'eux. Mais le prince les frappa

[1] C'est-à-dire les six princes, frères de Sang-Sêl-Chey, auquel il avait laissé sa monture.

avec son glaive enchanté, et leur décocha quelques flèches avec son arc terrible; des milliers et des milliers de yaksa tombaient sous ses coups. Malheureusement ils renaissaient immédiatement et revenaient à l'attaque comme les flots de la mer, sans jamais cesser. Le prince les ayant battus trois fois de suite, ils se dispersèrent.

Le Khon-Pech et le Kray-Set, voyant leurs guerriers abandonner la lutte, entrèrent dans une grande colère et, furieux, leur criaient :

— Eh ! les guerriers, vous qui avez l'habitude de combattre, emparez-vous de lui, saisissez-le vivant.

Tout à coup, les yaksa, ayant prononcé à voix basse quelques paroles magiques, se transformèrent en flammes brûlantes qui s'élevaient au travers des airs. Le prince, voyant ces flammes menaçantes qui s'élevaient très haut dans les cieux, envoya le colimaçon Sang les étouffer. Trois mers environ des yaksa périrent de cette façon, mais autour du prince il restait encore douze mers de yaksa qui combattaient avec des armes terribles et qui l'enserraient. Le prince et le Réach-Chéa-Sey les attaquèrent, et bientôt il ne resta plus devant eux que sept mers de guerriers yaksa ; continuant la lutte, ils détruisirent encore quatre mers de yaksa. Alors il ne restait plus devant eux que trois mers de guerriers ennemis.

Cependant, les deux chefs guerriers, le Khon-Pech et le Kray-Set, voyant passer près d'eux le fameux

colimaçon Sang, avaient bondi sur lui et s'étaient emparés de la princesse. Déjà ils l'entraînaient lorsque le prince, les apercevant, s'élança à leur poursuite et leur reprit sa tante. Terrifiés de son audace, Khon-Pech et Kray-Set appelèrent leurs guerriers à leur aide et tentèrent de marcher à lui. Sang-Sêl-Chey tira une dernière flèche avec son arc enchanté et toute l'armée des yaksa fut détruite. Il ne resta d'elle que les deux chefs de guerre, Khon-Pech et Kray-Set; déjà tués plusieurs fois, ces deux terribles guerriers yaksa étaient renés et vingt fois étaient revenus au combat. Tués une dernière fois par le colimaçon Sang, ils ne renaquirent point, parce que tués par ce colimaçon, ils ne pouvaient plus renaître.

Ces deux grands chefs de guerre venaient à peine de tomber que les corps d'armée des ailes gauche et droite arrivaient sur le champ de bataille et cernaient le prince Sang-Sêl-Chey, la princesse Kessa-Montéa, le Réach-Chéa- Sey et le colimaçon Sang. Le roi, voyant ces nouveaux combattants armés de lourds bâtons et d'arcs terribles, envoya le colimaçon Sang les combattre et se dirigea vers le temple avec sa tante. Les yaksa s'étant jetés nombreux devant lui et voulant l'empêcher de passer, il tua six mers d'entre eux et conduisit sa tante dans la salle où déjà il l'avait laissée une fois. Il ne restait plus de toute l'armée des yaksa que deux mers de braves et hardis guerriers.

C'est alors qu'un chef de yaksa se transforma en un beau jeune homme et vint demander au roi son glaive sacré afin de combattre pour lui. Sang-Sêl-Chey devina la ruse du monstre et, d'un seul coup de son arme terrible, il lui trancha la tête; à l'instant même, le beau jeune homme reprit sa forme primitive de yak.

Quelques instants après, le Var-Yong, voyant que beaucoup de ses guerriers étaient morts, que l'armée des yaksa était vaincue, se transforma en vieillard tenant le colimaçon Sang. S'étant approché du prince, il lui parla ainsi :

— Je viens vous ramener le colimaçon Sang qui est plein de vigueur et de force dans les combats.

Mais le roi, comprenant qu'il avait affaire à un yak transformé en vieillard lui trancha la tête avec son glaive sacré. De suite le vieillard, reprit sa forme de yak gros et gras. Quelques instants après, l'armée des yaksa avait disparu.

La princesse, ayant vu avec quelle puissance et quelle vigueur le prince avait vaincu l'armée des yaksa, heureuse et fière, baignait son neveu avec de l'eau parfumée et lui servait les vivres que les célestes avaient transformés pour lui.

VII

Parlons maintenant du Vor-Avet. Ce chef d'armée, voyant que les guerriers yaksa et leurs chefs étaient

morts ou blessés en très grand nombre, courut prévenir le Kâmpang. Il se prosterna devant le Kâmpang-Yak et lui dit ces paroles :

— L'armée des yaksa n'a pu vaincre. Le ravisseur est d'une vigueur et d'une puissance incomparables. Il est monté sur un Réach-Chéa-Sey et le colimaçon Sang lui sert d'avant-garde. Il a détruit vos corps d'armée et tué un nombre énorme de vos guerriers yaksa.

Le Kâmpang, ayant entendu les paroles du Vor-Avet, son chef d'armée, tomba dans une grande tristesse. Il réfléchit un instant et alors il eut honte de son hésitation à combattre. Il songeait à part lui :

— La mort est préférable à la vie quand on est vaincu; ma gloire ancienne [si je vivais encore] ne sortirait pas de mon souvenir et je serais malheureux toujours.

Cette réflexion faite, il sortit de la salle du trône et appela ses guerriers. Les yaksa, ayant entendu le roi qui les appelait, sortirent de leurs maisons et accoururent près du Kâmpang. C'étaient des gens vigoureux, robustes, gras et gros comme des montagnes. Le Kâmpang en forma une grande armée, et de suite il les conduisit au temple que le prince habitait.

Comme il y arrivait, il aperçut Sang-Sêl-Chey qui était assis sur une natte près de sa femme. Alors il entra dans une grande colère. On le vit qui se frappait la poitrine, qui se prenait les bras, qui les montrait du doigt et qui trépignait de rage. Ses yeux

brillaient comme des charbons ardents. Il ordonna aux yaksa de cerner le temple et de pousser trois fois le cri de guerre. La terre en trembla et parut sur le point de se renverser ou de s'ouvrir. Ces yaksa armés d'armes terribles pénétrèrent dans le temple et s'avancèrent dans l'intention de s'emparer du prince.

La princesse, voyant que l'armée des yaksa avait envahi le temple, était terrifiée. Elle parla en ces termes à son neveu :

— O Sang-Sêl-Chey, mon neveu, j'ai peur. Savons-nous si nous pourrons jamais parvenir en notre pays ou si nous serons tués par l'armée des yaksa ?

Le prince répondit à sa tante :

— N'ayez pas peur ; je suis là. Je vous salue et je vais combattre les yaksa. Demeurez en cet endroit sans bouger.

Emmenez-moi avec vous, disait la tante à son neveu. S'il survient quelque difficulté, je serai près de vous. Si vous ne voulez pas m'emmener avec vous, et si vous me laissez seule ici, je retiendrai mon haleine jusqu'à ce que je meure et je ne songerai plus à [conserver] ma personne.

Alors le prince consentit à emmener sa tante, et tous les deux montèrent sur le Réach-Chéa-Sey et s'envolèrent au milieu des airs, toujours précédés de leur avant-garde, le colimaçon Sang.

Le Kâmpang, roi des yaksa, les vit partir sur leur superbe monture et passer au travers des airs. Il

entra dans une si violente colère qu'il sentit le feu intérieur qui brûlait sa poitrine[1] et qu'il crut qu'il allait vomir du sang. Il lança les corps d'armée à leur poursuite.

Quand l'armée des yaksa eut rejoint le prince, les guerriers battirent le tambour de guerre et poussèrent des cris terribles et assourdissants. Le ciel était obscurci par la multitude des flèches que les yaksa lançaient au prince afin de l'empêcher de passer. Mais Sang-Sêl-Chey et sa tante, montés sur le Réach-Chéa-Sey, passaient invulnérables entre les flèches lancées par les yaksa. Quand le prince fut arrivé au sommet d'une montagne, il s'arrêta, puis s'adressant à sa tante, il lui dit :

— Celui qui commande l'armée des yaksa, est le Kâmpang, votre époux; il est monté sur l'éléphant Mékhala. C'est lui qui pousse l'armée des yaksa vers nous.

— Oui, c'est le Kâmpang, dit la princesse.

Tout à coup, le Kâmpang parut à leurs yeux. La princesse se prosterna devant lui.

— Voleur, criait le Kâmpang, en s'adressant au

[1] Les Cambodgiens croient que la chaleur du corps est causée par un véritable feu intérieur, entretenu par les aliments qu'on absorbe et avivé par les vents qui soufflent à l'intérieur et qui sont aspirés et expirés par la bouche. Quand le feu reste sans aliments, parce qu'on ne lui a rien fait parvenir par la bouche, il consume tous les organes qui sont renfermés dans la poitrine. — Voy. dans la *Revue scientifique* (1er semestre 1894) mon article sur l'*Anatomie chez les Cambodgiens*.

prince, voleur de femmes. Doù viens-tu? Comment t'appelles-tu? Tu as volé ma femme. Où veux-tu la conduire?

— Je me nomme Sang-Sêl-Chey, répondit le prince, je suis fils du Séna-Codarach, grand roi puissant du monde des hommes; ta femme est ma tante. J'ai reçu du roi l'ordre de venir la chercher en ton pays et de la conduire en notre royaume. Je n'ai pas cru devoir te la demander.

Le Kâmpang dit au prince :

— Si tu dis vrai, pourquoi ne t'es-tu pas adressé à moi? Pourquoi ne m'as-tu pas demandé ta tante? Tu n'avais rien à craindre. Je suis ton oncle, et tu as manqué à toutes les convenances et tes paroles sont insolentes. Tu ne sais donc pas que je suis le Kâmpang et que tous les célestes du paradis ont peur de moi? Les Garoudas, les Tévodas qui sont sur les montagnes et hors des montagnes sont soumis à ma puissance. Toi, tu es un voleur que je vais tuer.

Le prince, ayant entendu parler le Kâmpang, lui répondit :

— O yak repoussant et orgueilleux, tu dis que tu es puissant par-dessus toutes les têtes et que tous les célestes ont peur de toi. Eh bien! apprends que moi je n'ai pas peur de toi et que tu ne peux te comparer à moi. Tu vas retourner [en ton palais], parce que cela est préférable à la lutte, crois-moi; si tu restes ici, si tu refuses de quitter ces lieux, je te tuerai sans retard.

– Je n'ai pas peur de toi, répondit le Kâmpang-Yak. Si je dois mourir ici, j'y mourrai. Je ne songe pas à ma personne. Je ne partirai pas. Tu es un petit enfant et je t'écraserai entre mes mains.

— Eh! yak repoussant, ne perdons pas davantage de temps à causer. Allons combattre sur la montagne Yukanthor[1], si tu es un yak courageux.

Et le prince Sang-Sêl-Chey se rendit sur le mont Yukanthor: le Kâmpang l'y suivit avec toute son armée, en disant :

— Eh! vilain petit voleur de femmes, tu es encore trop jeune [pour te mesurer avec moi]. Vois donc comme je suis fort; je suis aussi grand que la montagne. Tu es de race humaine, tu ne pourras jamais lutter avec nous qui sommes de la race des yaksa. Tu vas certainement périr.

Le prince, ayant entendu les injures du Kâmpang, lui dit :

— Tu es vraiment fier de ta grande taille qui rappelle celle du mont Mérou, et tu es bien méprisant pour moi en me trouvant trop petit pour combattre. C'est vrai, je suis petit, mais je suis plus puissant que le diamant qui, tu le sais, peut détruire une grande montagne de pierre. C'est vrai, tu es grand, mais tu es comme un aveugle qui se met en voyage et qui ne sait où il va, qui ne peut ni éviter les mau-

[1] En pâli restitué *Yughandaro*, la chaîne de montagnes circulaire qui est la plus proche du mont Mérou.

vais chemins ni choisir les bons; crois-moi tu seras certainement tué tout à l'heure par mes mains. Tu veux lutter avec moi et, avec tes yaksa, tu es comme une troupe de mouches qui tourbillonnent autour d'une torche et qui se brûlent et se détruisent à sa flamme, parce qu'elles ignorent la nature destructive du feu.

Le Kâmpang, ayant entendu ces paroles du prince, lui dit:

— Eh! vilaine race d'homme, écoute-moi: Tu es un homme, c'est-à-dire un poisson de rivière qui veut se comparer à un poisson de mer, c'est-à-dire un ver luisant qui veut se comparer à la lune, c'est-à-dire un poisson qui veut se comparer à un dragon.

En parlant ainsi, le Kâmpang, roi des géants, entre dans une grande et terrible colère contre le prince Sang-Sêl-Chey. Alors frappant le sol avec ses pieds il tire son épée de guerre et s'avance vers lui. Le prince demeure intrépide et, tirant son glaive, fait un pas vers le Kâmpang pour le tuer, mais à ce moment néang Kéo-Kessa-So-Montéa[1] se jeta entre les deux combattants, s'adressant à son époux, le roi des géants, elle lui dit:

— Vous êtes le plus puissant des rois des géants, et votre valeur surpasse [la valeur de] toutes les

[1] Cette leçon paraît donner le nom complet de la tante du prince Sang-Sêl-Chey.

divinités du ciel; mon neveu est vraiment petit, mais personne sur la terre et dans le ciel ne l'égale en valeur, ne peut lui être comparé; il est vraiment jeune et petit, mais sa valeur et sa puissance surpassent les vôtres et celles des habitants du ciel. C'est pourquoi je vous prie de retourner en votre demeure et de ne pas lutter contre mon neveu. Je vous demande humblement la permission de partir pour mon pays; aussitôt que j'aurai revu mon frère, je reviendrai près de vous.

Le roi des géants, ayant entendu la demande que lui adressait son épouse, entra dans une violente colère et, s'adressant à la reine, lui dit :

— O toi, qui veux m'abandonner, qui veux partir en ton pays, qui es devenue mon ennemie mortelle, tu oses me parler ainsi. Tu veux me faire croire que tu es demeurée une épouse fidèle et dévouée à son mari et que tu es restée bonne et vertueuse. Puisque tu ne m'aimes plus, tu ne penses à moi que parce que tu as auprès de toi ton neveu qui est aussi petit que mon pouce et que je vais tuer de ma main tout à l'heure. Tu me dis de retourner en notre demeure, je mourrai sur ce champ de bataille plutôt que de me déshonorer en fuyant comme un lâche devant ton neveu et devant toi.

Le roi des géants ayant achevé de parler, Préa-Sang-Sêl-Chey, s'adressant à lui, lui dit :

— Ne vous irritez pas contre la reine, elle ne vous a pas oublié, elle pense toujours à vous, car c'est à

cause de moi et parce que je l'ai voulu qu'elle est venue jusqu'ici. Faites donc ce qu'elle vient de vous conseiller: retournez en votre palais, car, je vous assure, si vous restez ici, si vous voulez lutter avec moi, vous n'échapperez pas à la mort.

Ces paroles irritèrent encore davantage le roi des géants. Les yeux rouges et étincelants de fureur, il répondit en ces termes :

— Jamais je ne retournerai couvert de honte en mon palais royal. Toutes les divinités du ciel riraient de moi. Elles se moqueraient de moi et diraient que je n'ai aucune puissance puisque j'ai laissé sous mes propres yeux enlever mon épouse. Mais, en vérité, si tu es le neveu de ma femme, pourquoi n'agis-tu pas conformément aux coutumes, pourquoi viens-tu chez moi, sous prétexte que tu es puissant, violer les coutumes anciennes et voler mon épouse ?

La reine ayant entendu son époux, lui répondit :

— O roi, ne doutez pas que celui-ci soit mon neveu ; il est vraiment et certainement mon propre neveu. Je vous dis la vérité, je ne vous fais aucun mensonge. Je vous en prie, retournez en votre palais.

Quand le roi des géants entendit ces paroles, sa colère et sa fureur augmentèrent encore. Alors s'élançant avec son éléphant énorme au travers des yak nombreux qui se trouvaient entre son adversaire et lui, il arriva au premier rang, et se trouva face à face avec le Préa-Sang-Sêl-Chey. Sa marche pré-

cipitée soulevait des bruits de tonnerre. Il saisit son arme chac[1] et la lança vers le prince; cette arme transformée en de nombreux liens tournait autour du prince pour l'attacher. Sang-Sêl-Chey saisit son glaive sacré et le lança contre les liens nombreux qui l'enlacaient; ce glaive transformé en de nombreuses armes tranchantes coupèrent en mille morceaux les liens du roi des géants et tuèrent un si grand nombre des guerriers yaksa que la panique se mit dans leurs rangs et que ceux qui n'avaient pas été tués s'enfuirent dans la forêt voisine et s'y cachèrent saisis de frayeur.

Voyant les guerriers yaksa reculer et s'enfuir pêle-mêle dans la forêt, et des milliers de guerriers succomber sous les coups de Préa-Sang-Sêl-Chey, le roi des géants saisit son arc et le banda; la flèche qu'il lança avec cet arc se transforma en nombreux dragons qui remplirent les airs et qui s'emparèrent des lames tranchantes du Préa-Sang-Sêl-Chey. Le prince, les voyant ainsi faire, prit son arc merveilleux et le banda; la flèche qu'il lança avec son arc se transforma immédiatement en de nombreux krouth[2] qui, se jetant sur les dragons du roi des géants, les chassèrent du champ de bataille.

[1] Enchantée.

[2] Garoudas, oiseaux mythologiques vivipares d'après les Cambodgiens.

Pendant ce temps, le Réach-Chéa-Sey bousculait les yaksa, les écrasait et mordait avec sa gueule rouge armée de terribles dents le Koch-Chen-Mékhala, l'éléphant du roi des géants.

La terre était toute rouge du sang des yaksa que le Réach-Chéa-Sey avait tués et du sang de ceux qui avaient succombé sous les armes du prince Sang-Sêl-Chey.

Le roi des géants, voyant que de nombreux guerriers avaient succombé et que ceux qui restaient n'osaient plus lutter contre son ennemi, entra dans une violente fureur et saisissant son arme chac avec sa main énorme, il la lança dans les airs. Cette arme fut subitement transformée en flammes qui montaient jusqu'au paradis habité par les anges. Le prince demeura calme et sans frayeur aucune en présence de ce feu divin produit par l'arme du Kâmpang, il fut sans inquiétude, et bandant son arc encore une fois, il lança dans les nuages sa flèche merveilleuse. Cette flèche immédiatement se transforma en une pluie si abondante que le feu du géant fut éteint en quelques instants. Ceci fait, il lança contre l'armée des yaksa qui se réorganisait son glaive enchanté, et cette arme merveilleuse, en roulant au travers des airs, acheva de tuer tous les yaksa qui avaient échappé aux coups précédents.

Le Kâmpang, à la vue des torrents d'eau qui venaient éteindre les flammes qu'il avait provoquées,

et des milliers de yaksa morts qui couvraient le champ de bataille, entra dans une violente fureur. Il saisit son arc et le banda. La flèche que cet arc lança se transforma aussitôt en un vent si fort qu'il emporta les eaux que la flèche de Sang-Sêl-Chey avait produites. Celui-ci, très puissant et très glorieux, saisit son arc merveilleux, le banda et lança au roi des yaksa une flèche qui l'atteignit en plein corps.

Le Kâmpang sentant la flèche qui s'enfonçait dans sa poitrine, la saisit avec ses deux mains, l'arracha de sa chair et s'enfuit dans la montagne non pour s'y cacher, mais pour s'y transformer en palais magnifiques, incrustés d'or et d'argent, brillants et splendides comme les palais qui sont dans les cieux la demeure des Tévodas[1], puis il se transforma en bayadères divines qui, dans ces palais merveilleux, dansaient et jouaient de vingt instruments de musique, ou bien chantaient avec des voix mélodieuses qui ravissaient les sens. Le roi des géants avait imaginé ce stratagème afin de vaincre Sang-Sêl-Chey, qu'il envoya inviter à la fête qui se donnait en ces palais et que des danseuses et des chanteuses devaient égayer.

Le Préa-Sang-Sêl-Chey, ayant entendu l'envoyé du maître des palais de la montagne, se disposait à

[1] En pâli restitué *Dévata*, anges, dieux.

le suivre pour admirer les danseuses et pour écouter la musique divine qui devait s'y faire entendre, lorsque sa tante néang Kéo-Kessa-So-Montéa l'avertit qu'il avait affaire à une nouvelle invention du Kâmpang.

— Il a pris, disait-elle, la forme d'un palais plein de danseuses et de musiciennes divines pour vous faire tomber dans un piège. Prenez votre arc et bandez-le, et vous découvrirez le stratagème du roi des géants.

Sang-Sêl-Chey, ayant écouté les paroles de sa tante avec soin, songeait.

— Prenez une flèche en votre carquois, disait l'auguste tante, mettez-la sur votre arc divin et décochez-la sur le palais du roi des géants, plein de danseuses et de chanteuses, et vous déjouerez le stratagème du Kâmpang.

Sang-Sêl-Chey suivit le conseil de sa tante, et la flèche avait à peine quitté son arc que le palais merveilleux avait disparu avec toutes les jolies femmes qu'il contenait.

Le Kâmpang avait fui jusque dans le paradis des dieux. S'adressant alors aux divinités du ciel, il leur dit :

— Eh! vous autres, voulez-vous me dire quel est le nom que porte la mère du petit prince des hommes?

Les anges, ayant entendu cette demande du Kâmpang, lui répondirent :

— La mère du Préa-Sang-Sél-Chey se nomme Botum-méa-Tévi [1].

Le Kâmpang, connaissant le nom de la mère de Sang-Sêl-Chey, créa immédiatement de lui-même une femme ressemblant à Botum-méa-Tévi et, la prenant dans ses bras, il la porta devant le prince des hommes.

— Eh ! jeune homme, dit-il à Sang-Sêl-Chey, il est inutile de lutter davantage contre moi ; regarde cette femme, elle est ta mère ; redoute ma valeur et ma colère. Des anges me l'ont livrée il n'y a qu'un instant. Si tu continues de lutter contre moi, l'âme et la vie de cette femme vont de suite, par moi-même, être livrées aux vents, car je vais l'égorger de cette main.

Préa-Sang-Sél-Chey, à ces paroles du roi des géants, tressaillit ; il regarda la femme que le yak avait dans les bras et il reconnut sa propre mère. Il devint d'une grande tristesse et ne songeait plus à combattre. Des larmes coulaient de ses deux beaux yeux sur ses belles joues et il s'attendrissait sur son auguste mère.

L'intrépide Réach-Chéa-Sey, voyant le Préa-Sang-Sêl-Chey qui versait des larmes nombreuses, lui dit afin de le consoler :

— O mon maître, consolez-vous, ne pleurez pas, prenez votre arc et bandez-le, puis décochez une

[1] Fleur épanouie *dévi* (*dévi*, déesse).

flèche au roi des géants, parce que j'ai peine à croire que la femme qu'il tient dans ses bras soit véritablement votre auguste mère. C'est là un nouveau stratagème du roi des géants. Songez bien à ce fait que le roi des géants peut, sans abandonner sa forme, prendre la forme qu'il veut prendre.

Le Préa-Sang-Sêl-Chey ayant entendu les paroles du Réach-Chéa-Sey, fut consolé; il tressaillit, ne pleura plus, et saisissant son arc merveilleux, il y plaça une flèche, puis ayant visé la femme que le Kâmpang tenait entre ses bras, il lâcha la corde de l'arc. Il avait à peine lancé sa flèche que la belle femme avait disparu et qu'il ne restait plus que le roi des yaksa. Mais celui-ci, ayant reçu la flèche en pleine poitrine, gisait à terre et s'y débattait pendant que son éléphant Koch-Chen-Mékhala s'enfuyait vers la forêt. Le Kâmpang sentit alors qu'il allait expirer. Il ouvrit les yeux et, regardant son épouse, lui dit doucement ces paroles très touchantes :

— O Kéo-Kessa-So-Montéa, ô ma bien-aimée, pourquoi avez-vous été sans pitié pour moi? Ne regrettez-vous point votre époux qui vous aimait bien tendrement, qui a tant souffert à cause de vous? Votre époux n'était pas méchant, il ne vous a jamais fait du mal. Bien au contraire, toujours il vous soignait, toujours il vous caressait tendrement. Pourquoi maintenant fuyez-vous loin de moi? Serait-ce pour aviver mes regrets? En me voyant

ci, vous n'avez point pitié de moi et vous ordonnez à votre neveu de me tuer.

La reine, ayant entendu ces paroles, répondit à son époux :

— Je suis la cause de cette bataille terrible, mais je vous ai prévenu avant qu'elle soit engagée, je vous ai dit de ne pas lutter contre mon neveu, je vous ai demandé de mettre fin à la guerre et de retourner en votre palais. Mais plus je vous parlais, plus votre colère contre moi augmentait, et maintenant, vous qui êtes le plus grand des géants, vous pleurez et vous vous roulez à terre.

A ces paroles de néang Kéo-Kessa-So-Montéa le roi des géants fit un violent effort et se transforma en dix millions de géants yaksa qui s'élancèrent sur le Préa-Sang-Sêl-Chey avec l'intention de lui enlever lareine, sa tante.

Le prince intrépide saisit son glaive enchanté et le promena sur les têtes des géants, et tous les géants tombèrent sous ses coups.

Le Kàmpang prit alors la forme d'un yak à cent têtes et s'avança vers le prince. Celui-ci, saisissant son escargot Sang le lança sur le Kàmpang. Maintenant le Kàmpang-Yak et le Préa-Sang-Sêl-Chey, combattants de grande valeur, luttaient l'un contre l'autre, arme contre arme et corps contre corps.

On entendait le bruit de la lutte jusqu'au plus haut des airs; les arbres bruissaient écrasés par les combattants, le ciel était obscurci par la poussière

qui s'élevait du champ de bataille et les grandes montagnes tremblaient sur leurs bases et s'affaissaient sous les pieds des deux adversaires; le vent agité soufflait en tempête et la terre violemment secouée menaçait d'éclater. Les anges et les divinités du ciel étaient épouvantés, mais, courageuses, elles descendirent du ciel pour bénir le Préa-Sang-Sêl-Chey. On entendait au loin le bruit formidable des vagues de la mer qui roulait mugissante sous la masse des vents déchaînés. Les troupes des poissons étaient dispersées.

Enfin, le roi des géants vaincu, épuisé, lâcha pied; il s'enfuit au plus profond des cieux afin de se cacher, car maintenant il redoutait la valeur et la puissance de Sang-Sêl-Chey. Celui-ci s'élança à sa poursuite, et, avec son arc merveilleux, lui décocha une flèche qui l'étendit expirant sur le sol à quelques pas de néang Kéo-Kessa-So-Montéa.

Le sang du roi des géants yaksa coulait comme un ruisseau sur la terre et bouillonnait au sortir de la plaie comme une source d'eau jaillissante. Tout d'un coup, par un dernier effort du yak, ce sang s'embrasa en longues flammes qui montaient vers les cieux et s'en allaient lécher les flancs du mont Chakralaval. Le prince Préa-Sang-Sêl-Chey, à la vue de ce dernier prodige du Kâmpang, saisit son escargot sacré et le lança vers les nuages où il se transforma en une pluie torrentielle si abondante que le feu sorti du sang du yak fut éteint partout.

Cependant, le Kâmpang, percé d'une flèche qui tout entière avait pénétré dans sa chair, souffrait horriblement et sentait ses douleurs augmenter à chaque instant qui s'écoulait. Elles devinrent si douloureuses qu'il s'adressa de nouveau à son épouse :

— O Kéo-Kessa-Montéa, dit-il, ordonnez de suite à votre neveu de venir m'achever, car je souffre horriblement, et ma valeur et ma puissance sont à tout jamais épuisées. Je ne veux plus vivre, puisque j'ai été vaincu sur le champ de bataille en combattant votre neveu. Je veux mourir, parce que j'ai perdu ma valeur et ma puissance.

Le Préa-Sang-Sél-Chey, ayant entendu cette suprême demande, prit son glaive sacré et trancha la tête du roi des yaksa.

Irritée contre le Sang-Sêl-Chey, cette tête roula sur le sol et le prince vit qu'elle ouvrait terriblement les yeux et que les dents mordaient les lèvres.

— Pourquoi, dit le prince à son auguste tante, pourquoi le géant étant mort, ouvre-t-il ses grands yeux sur moi et se mord-il les lèvres ?

La tante répondit :

— O mon fils, la tête du roi des géants ouvre ses grands yeux sur vous et ses dents mordent les lèvres parce que le Kâmpang veut vous montrer que, même vaincu, il n'a pas peur de votre vaillance et parce qu'il veut que vous admiriez son courage et son cœur audacieux.

SIXIÈME PARTIE

CONTES MALAIS

I

LE COMBAT DU BUFFLE ET DU BUFFLON [1]

Un roi de Java possédait un grand buffle dont les cornes noires mesuraient une coudée et demie d'envergure. Ce buffle était si fort et paraissait si terrible qu'on n'avait jamais pu trouver dans le royaume un autre buffle qui osât se battre avec lui. Tous ceux qu'on avait amenés s'étaient enfuis à son approche.

Comme le roi désirait faire battre son grand buffle contre un autre buffle, il assembla son conseil, tous ses dignitaires grands et petits. Alors, il leur déclara qu'il avait l'intention de partir avec son grand buffle et de parcourir les royaumes voisins du sien jusqu'à ce qu'il eût trouvé un buffle qui voulût se mesurer

[1] Recueilli à Kompot en 1889 et traduit sur un récit donné par écrit par un Malais de Trey-Ca.

avec le sien, et tout de suite il leur confia le soin de gouverner pendant son absence.

Le conseil terminé, il fit amener son grand buffle, le fit monter dans une jonque et s'embarqua pour le royaume de Siam. Arrivé dans la capitale de ce royaume, il alla rendre visite au roi et lui dit :

— Avez-vous un buffle assez hardi, assez brave pour se battre avec mon grand buffle ?

— Non, lui répondit le roi de Siam, je n'ai pas un buffle assez grand pour se battre avec votre grand buffle, mais j'ai quelque chose que vous n'avez pas.

— Qu'avez-vous donc?

— J'ai un grand crabe, un très gros crabe, un crabe comme personne n'en a jamais vu.

— Je voudrais bien voir votre crabe, dit le roi de Java, car j'ai le plus grand désir d'en parler quand je rentrerai dans mon royaume et de dire à mes mandarins que j'ai vu à la cour du roi de Siam un crabe extraordinaire.

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir vous le montrer, dit le roi de Siam ; il est descendu dans son trou et s'y tient caché tout au fond ; mais je puis vous dire que lorsqu'il ouvre une de ses terribles pinces un oiseau est obligé de voler toute une année pour aller d'une extrémité à l'autre.

Le roi de Java fut très surpris d'entendre dire cette chose, mais comme il n'avait pas trouvé au Siam ce qu'il cherchait, un buffle assez hardi pour lutter avec son grand buffle, il prit congé du roi de

Siam et partit pour la Chine. Étant arrivé dans ce pays, il se présenta au roi des Chinois et lui dit :

— Avez-vous un buffle aussi grand que le mien, un buffle assez osé pour se battre avec mon grand buffle ?

— Je n'ai pas un buffle aussi grand que le vôtre, répondit le roi de Chine, mais j'ai une marmite si grande qu'il faut trente paires de buffles pour la traîner.

Le roi de Java ne trouvant pas en Chine ce qu'il n'avait pas trouvé au Siam, un buffle aussi grand que le sien et assez brave pour engager le combat contre son grand buffle, fit ses adieux au roi de Chine, et partit pour d'autres pays. Il parcourut ainsi tous les royaumes connus sans pouvoir trouver un buffle qui pût lutter avec le sien. Il désespérait déjà de rencontrer ce buffle hardi lorsqu'il aborda, au retour, dans un royaume voisin du sien, à Tacon-Bâpis[1], qui était alors gouverné par les Malabars.

[1] Sumatra. — Noms que Sumatra a successivement portés :
Tacon-Bâpis (parce qu'elle émerge de la mer).
Manang-Cabao, royaume du Buffle vaincu.
Paga-Oyon, cornes ou pieux sur le nez du bufflon.
Poulo-Pacheu, île des rognures d'étoffe.
Andelis, le nom indigène.
Saborna pour les Arabes.
Sumatra pour les Européens.
Les Cambodgiens et les Malais du Cambodge appellent Chvéa-Crebey (Malais du buffle) les Malais de Sumatra.

— Avez-vous, dit le roi de Java au roi des Malabars, un buffle aussi grand que le mien, un buffle assez hardi pour combattre avec mon grand et terrible buffle ?

— Non, dit le roi des Malabars en regardant le grand et terrible buffle du roi de Java, je n'ai pas un buffle aussi grand que votre terrible buffle, mais j'ai un petit bufflon âgé de trois mois qui est très hardi, très brave et qui ne craindra pas de combattre votre buffle.

— Vraiment ?

— Oui, dit le roi des Malabars, il combattra votre grand buffle, mon petit bufflon, mais comme il n'a pas encore poussé ses cornes, il faut que vous me permettiez de lui en attacher sur la tête, sans cela, vous comprenez bien, ajouta le roi, la lutte serait impossible.

— Vous avez raison, dit le roi de Java. Il faut mettre à votre petit bufflon des cornes afin qu'il puisse se battre bravement avec mon grand buffle.

Le roi des Malabars demanda sept jours pour fabriquer ces cornes et préparer les liens solides qui devaient les fixer sur la tête du petit bufflon, et le roi de Java les accorda.

Alors, le roi des Malabars rassembla son conseil, ses dignitaires petits et grands et leur demanda ce qu'il y avait à faire pour que son petit bufflon battît le grand buffle du roi de Java. Les dignitaires, après

avoir longuement réfléchi, décidèrent en secret ce qu'il y avait à faire, puis le conseil fut terminé.

Le roi des Malabars était très heureux. Il fit faire des cornes très pointues à son petit bufflon qui avait trois mois, et on les lui attacha sur la tête avec des lanières de cuir très solides qui enserraient la tête depuis le cou jusqu'au nez. Puis il fit éloigner de sa mère le petit bufflon, afin qu'il ne pût la téter au cours des trois derniers jours, et le renferma dans un enclos éloigné, afin qu'il ne pût pas même entrevoir les grands buffles.

Le septième jour était le jour convenu pour le combat. Le roi de Java amena son grand buffle sur le champ du combat et le roi des Malabars fit amener son petit bufflon :

— Que me donnerez-vous, dit le roi de Java au roi des Malabars, si mon grand buffle bat votre petit bufflon ?

— Si votre grand buffle bat mon petit bufflon, répondit le roi de Tacon-Bâpis, je vous donnerai la moitié de mon royaume. Mais si mon petit bufflon bat votre grand et terrible buffle, que me donnerez-vous?

— Si mon grand buffle est vaincu par votre petit bufflon, dit le roi de Java, je ne vous donnerai rien, mais je m'engage à m'habiller avec des vêtements de femme et à ne plus jamais les quitter.

— J'accepte, dit le roi des Malabars.

Et le grand et terrible buffle fut mis en présence du petit bufflon, puis on les lâcha tous les deux.

Aussitôt que le petit bufflon vit le grand buffle, il marcha vers lui, et comme il avait faim et qu'il le prenait pour une femelle, il passa sa tête sous son ventre, afin de saisir les mamelles qu'il croyait y trouver. Ne les trouvant pas, comme pour les faire sortir et comme font les bufflons et les veaux, il se prit à donner des coups de tête si vigoureux dans le ventre du grand buffle qu'il l'éventra avec les petites cornes très aiguës que le roi lui avait fait attacher sur le front.

C'est ainsi que le petit bufflon du roi des Malabars battit le grand et terrible buffle du roi de Java.

C'est depuis cette victoire que les rois de Java s'habillent comme les femmes et ne portent plus des vêtements d'hommes.

C'est aussi depuis cette victoire du petit bufflon que les Malabars ont donné à Tacon-Bâpis le nom de Manang-Cabao, c'est-à-dire royaume du Buffle vaincu.

II

ARRIVÉE DES MALAIS A KOMPOT[1]

Il y avait, dans l'île de Sumatra, un raja très riche et très puissant qui avait trois fils, mais, comme il voulait encore augmenter sa fortune et sa puissance, il remit 1,000 taëls d'or et une jonque à chacun de ses deux premiers fils, et il les envoya faire du commerce avec les peuples voisins. A Toc-Tao, son troisième fils, qui n'était pas marié, il remit aussi 1,000 taëls d'or et une jonque, mais il l'envoya, par le monde, chercher une femme qui fût telle que le hora (l'astrologue) du palais avait dit qu'elle devait être. Cette femme devait être belle et vertueuse, rire sans montrer ses dents et avoir une tache rouge au creux de chaque main.

Toc-Tao partit et visita successivement, mais en vain, tous les pays soumis aux Malais, aux Annamites et aux Chinois. Quand il arriva au Cambodge, dans la province de Kompong-Som[2], il était déses-

[1] Recueilli à Kompot en 1889 et traduit sur un récit écrit par un Malais de Trey-Ca (*Trey-Ca*, poisson-île, île du poisson).

[2] Province maritime du Cambodge, située sur le golfe de Siam.

péré et ne savait plus vers quelle côte diriger sa jonque, lorsqu'un jour, étant chez un riche Chinois, il vit arriver un Cambodgien et une jeune fille très belle. Ce Cambodgien devait au Chinois une assez grosse somme, 30 pièces d'argent valant chacune 10 ligatures, et, comme il ne pouvait payer cette somme à l'échéance convenue, il venait engager sa fille et demander un nouveau délai. Le Chinois accorda le délai, mit la fille au nombre de ses esclaves et le père partit pour rejoindre sa femme et ses autres enfants.

Toc-Tao, très triste, ayant considéré la jeune et belle fille, se sentait attirer vers elle par l'amour qui s'allumait en son cœur. Alors il la regarda plusieurs jours de suite, ne pouvant pas retirer les yeux de sur elle, sans pouvoir s'éloigner de la maison du Chinois, son maître. Il reconnut alors que non seulement la jeune esclave était belle, mais qu'elle était vertueuse, qu'elle ne riait jamais aux éclats et qu'elle souriait sans montrer ses dents.

— Montrez-moi vos mains, lui dit-il un jour.

— Voilà, dit la jeune fille en souriant.

Au creux de chaque main, il y avait une toute petite tache rouge. Le fils du raja de Sumatra sentit son cœur battre très fort dans sa poitrine, mais, ayant salué l'esclave cambodgienne avec un grand trouble, il se retira sans rien lui dire.

— Voilà, pensait-il, en s'éloignant de la maison du Chinois, la femme que je cherche et qui doit,

conformément aux prescriptions du hora de mon père, devenir mon épouse.

Ayant beaucoup songé à la belle esclave toute la nuit, sans pouvoir fermer les yeux un seul instant, Toc-Tao revint chez le riche Chinois le lendemain et lui offrit de lui acheter la jeune fille.

— Je ne puis pas vous la vendre sans le consentement de son père, qui l'a mise en gage chez moi. Allez le voir, il demeure au village de Trapéang-Thom-Tao. S'il consent, je vous vendrai la fille.

Cependant, comme on était à la fête des *Don-ta* (ou *Chas-tum*, ancêtres), la belle esclave avait obtenu un congé de son maître et était partie de très bon matin pour le village de Trapéang-Thom-Tao. Le jeune homme résolut de la rejoindre chez son père et de demander de suite à celui-ci la main de sa fille. Le Chinois lui prêta une voiture et des bœufs, et il partit immédiatement.

Les parents de la belle esclave le reçurent avec une grande politesse et, connaissant son histoire, la déclaration de l'hora et la cause de son voyage, lui accordèrent la main de leur fille. Celle-ci remercia humblement ses parents et donna son consentement. Alors Toc-Tao, devenu très heureux, retourna chez le Chinois, lui rendit sa voiture et ses bœufs coureurs et lui remboursa le prix de l'esclave.

Il emmena la jeune fille dans sa jonque et l'épousa à la mode malaise.

Comme il avait promis aux parents de sa belle épouse de ne pas quitter le Cambodge, il bâtit une maison au village de Pi-Péhette[1] et s'y établit commerçant.

Ayant appris, l'année suivante, qu'un Malais de son pays habitait le village de Chrouy (du cap, de la pointe) dans la terre de Tréang, il s'embarqua sur sa jonque de mer, visita son compatriote et aborda à Kompot.

Le pays lui parut beau, notablement plus joli et plus riche que la province de Kompong-Som, et il résolut de s'y établir. Il alla trouver l'ocnha Vongsa-Sa-Tron, et ce dignitaire lui donna le terrain qu'il demandait, en face du village de Kompong-Krang, sur la rive droite de la grande rivière de Kompot. Il demeura là encore deux ans.

Trey-Ca (île du poisson) était alors toute couverte de brousse ; il forma le projet de la défricher et de s'y installer définitivement. Il alla de nouveau trouver l'ocnha Vongsa-Sa-Tron, mais cette fois-ci le dignitaire repoussa la demande que Toc-Tao lui faisait.

— Je n'ose pas, lui dit-il, vous concéder un aussi vaste territoire (environ 15 kilomètres carrés), mais je dois prochainement aller boire l'eau du serment[2]

[1] Village situé dans la province de Kompong-Som, sur le prec (rivière) Pi-Péhette.

[2] Voy. dans mes *Recherches sur le droit public des Cambodgiens*, ce que j'ai dit de l'eau du serment.

au palais du roi, je vous promets d'en parler au roi et de faire tout ce que je pourrai pour que cette île vous soit accordée en concession.

Toc-Tao savait ce que le dignitaire voulait dire en parlant ainsi. Il lui fit présent d'un jolie boîte à bétel en argent ciselé, et le mandarin lui accorda l'autorisation de s'établir dans l'île et de la défricher.

Toc-Tao partit alors pour Sumatra pour revoir son vieux père, saluer sa mère et leur raconter ses aventures, son mariage avec la belle esclave et la résolution qu'il avait prise de s'établir à Trey-Ca de Kompot.

Il acheta vingt-quatre fusils très beaux, les fit renfermer dans une caisse avec quatre belles pièces d'étoffe blanche, et repartit pour le Cambodge. De retour à Kompot, il fit charger cette caisse sur une voiture et l'envoya au roi du Cambodge. Celui-ci fut si content du cadeau qu'il déchargea Toc-Tao de tout impôt et déclara que personne ne pourrait jamais le troubler dans sa propriété.

C'est depuis cette époque qu'il y a des Malais à Kompot, et que Trey-Ca est habité par eux. Ce sont les Malais qui ont défriché cette île, il y a environ 500 ans.

